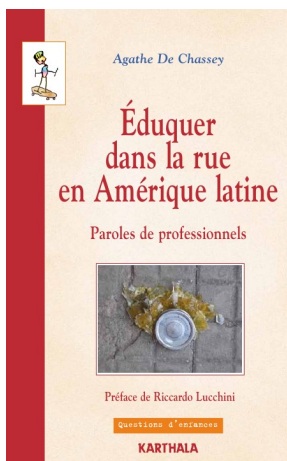


Extrait : “Eduquer dans la rue en Amérique Latine”



Paroles de professionnels

Auteur: Agathe de Chassey

(“Eduquer dans la rue en Amérique Latine” édition Karthala-2011-310p.

Contact: agathedechassey@hotmail.fr)

LES PRATIQUES DES INSTITUTIONS EN QUESTION

{46} [...]

Accompagner, ce n'est pas seulement aider : c'est écouter, accueillir et comprendre. Les éducateurs interviewés sont tous d'accord sur ce point, et c'est à partir de leur témoignage que j'ai pu établir une typologie des principaux problèmes qui affectent directement la relation qu'ils tentent d'établir avec les jeunes en situation de rue. On peut dégager deux grands champs problématiques : le travail des éducateurs, confrontés au problème de la durée, et la relation avec l'institution, qui pose le problème de la transmission de leurs expériences. {47}

[...]

1

L'état d'urgence permanent

Les conditions de l'enquête

Après une première expérience en République Dominicaine et des rencontres en Haïti, j'ai décidé de réaliser une enquête sur les pratiques des institutions dans d'autres pays de la région : Mexique, Guatemala, Honduras, San Salvador, Colombie... J'ai travaillé dans diverses institutions tout en observant et en étudiant les pratiques. Partout, j'ai observé ce rapport complexe entre l'institution et la population qu'elle cherche à accompagner. Il s'est avéré que les difficultés que j'avais pu vivre en tant qu'éducatrice de rue, d'autres les partageaient. Et, peu à peu, visiter d'autres institutions, connaître d'autres façons de travailler, m'est apparu d'un intérêt primordial : je voulais accumuler les diverses pratiques et partager les méthodes psycho-éducatives élaborées par d'autres éducateurs. L'observation permet de constater que faire l'économie de ce partage des pratiques conduit chacun à travailler de son côté avec des méthodes sclérosées, répétant les mêmes erreurs.

L'enquête, menée de 2005 à 2006, a porté sur l'ensemble des rapports sur le terrain entre les institutions et les jeunes des rues dans différents pays et des institutions diverses, foyers ou centres d'accueil de jour. Les entretiens ont concerné plusieurs professionnels {48} : coordinateurs, anciens éducateurs devenus directeurs, anciens éducateurs devenus administratifs, éducateurs sillonnant les rues, éducateurs proposant des activités dans le centre, éducateurs spécialisés dans la prévention de la violence, etc. Je leur ai posé plusieurs questions concernant l'état actuel de leur profession, après avoir établi un lien de confiance, en particulier en travaillant au préalable avec eux avant de les interroger. Ces questions portaient sur :

- leur pratique quotidienne ;
- leurs difficultés et leurs motivations dans cette profession ;
- les méthodes éducatives mises en œuvre lors des différentes étapes du processus d'accompagnement des jeunes en situation de rue (abord, question de la drogue, de la violence...) ;

– enfin, leurs réactions et les solutions qu’ils envisagent face à des jeunes qui rechutent, ces enfants qui deviennent des adultes des rues.

J’étais très attachée à cette dernière question, un peu taboue dans les institutions, qui y voient une remise en cause de leurs programmes éducatifs. Les éducateurs en revanche y répondaient avec un réel désir de s’exprimer, de mettre en lumière la contradiction dans laquelle ils se trouvent. Tous assistent, impuissants, à la transformation de ces jeunes qui disparaissent de leur horizon en s’ancrant dans la rue. La question de leur action sur le long terme suscitait donc un vif intérêt.

[...]

Les éducateurs s’accordent à dire à leur manière que, sur différents aspects du programme éducatif, les institutions pourraient vraiment s’améliorer. Nous allons essayer de dresser, à partir de leurs témoignages, un tableau des différents types de dysfonctionnements, sur le terrain tout d’abord, puis nous verrons que le caractère éphémère de l’activité des éducateurs pose problème ; à plus grande échelle, nous examinerons l’impact du fonctionnement de l’administration institutionnelle {49} sur le terrain et plus largement l’influence du financement de ces institutions, avec ses critères d’évaluation encore inadaptés. Nous reviendrons enfin sur le terrain, pour poser le problème de l’aide à long terme de jeunes qui, inexorablement, grandissent dans la rue.

Le travail sur le terrain

{57}

Pablo, psychologue auprès de jeunes en situation de rue, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Je crois que nous devons tous nous poser la question suivante : que veut-on réellement ? Les institutions donnent l'impression qu'elles veulent maintenir cette situation : « Il y a des jeunes dans la rue, tant mieux nous avons du boulot ! » Même si, dans le discours, ils disent le contraire, qu'ils veulent moins de jeunes dans les rues ! C'est une grande hypocrisie : nous voulons qu'ils sortent de la rue mais c'est mieux pour {58} nous s'il y en a... ainsi nous avons toujours du travail et plus d'argent.

L'État dans nos pays ne s'occupe pratiquement pas du côté social, la majorité de ceux qui travaillent avec les jeunes des rues dépendent d'ONG nationales ou internationales ; le problème aussi c'est que les gens qui les financent connaissent très peu la réalité, ce qui se passe, la problématique et ils ne savent pas réellement à quoi sert leur argent. Il y a un risque à cela : les institutions décrivent le jeune des rues comme le typique « pauvre petit » ! En un sens c'est vrai, mais ils le montrent comme un cas, un cas de société, ils maintiennent cette image pour récolter de l'argent. Et ce que nous faisons alors, c'est construire et renforcer cette stigmatisation.

Martin comme Pablo soulignent un point important, sur lequel nous reviendrons plus tard : notre vision manichéenne opposant « mauvaise rue » et « bonne institution ». En diabolisant la rue, nous ne renvoyons aux jeunes absolument aucune représentation positive de leur propre existence, ce qui détruit toute perspective d’accompagnement réel. Pourtant, même ceux qui, comme ces témoins, s’aperçoivent de cette situation, ne peuvent y remédier de façon satisfaisante car, dépendant de financements extérieurs, ils doivent de fait réagir dans l’urgence aux plus demandeurs. Cependant, l’incohérence des interventions d’urgence des différentes institutions conduit paradoxalement les acteurs sur le terrain à chercher à construire des méthodes plus adaptées et à affiner leurs objectifs. En côtoyant les adolescents en situation de rue, certains intervenants apprennent à tenir un double discours, celui de la présentation institutionnelle d’une part, et un discours plus pragmatique d’autre part, qu’ils ne peuvent exprimer ouvertement.

Martin, México D.F., Mexique.

Je crois que ce que les organisations ne parviendront jamais à comprendre parce que c'est très difficile à accepter, c'est que la population de rue va y rester, elle ne sortira pas de la rue. Sur {59} dix personnes que nous connaissons dans la rue, une en sortira peut-être, avec beaucoup de difficulté. Et le plus souvent d'ailleurs, ce sera sans notre aide !

Nous n'arrivons pas à l'accepter ni à le croire. Notre organisation essaye de travailler sur ce point, l'importance de reconnaître que les jeunes vont rester dans la rue. Je ne veux décevoir personne, mais il y a actuellement une frustration : comme nous ne pouvons pas sortir les adolescents qui vivent en permanence dans la rue de leur milieu, alors l'organisation se met à venir en aide

aux enfants en situation à risque. C'est cela le plus grave. Ce qui est grave selon moi, c'est d'en venir à nous occuper d'enfants travailleurs ou en situation à risque par dépit, parce que nous avons été déçus avec les adolescents en situation de rue. Je vais faire une analogie un peu simpliste, mais c'est comme se dire : je ne peux pas arriver jusqu'à la montagne alors je vais vers la colline. Et ensuite je dis à tout le monde que je suis un alpiniste ! Pourtant ce n'est pas vrai, la seule chose que je fais c'est monter et descendre une petite colline. Car quand il s'agit de travailler avec les jeunes en situation de rue, nous sommes bien en face d'un monument très compliqué.

La lucidité froide et presque cynique dont Martin fait preuve quant au fait que les adolescents des rues y demeureront et à notre inadaptation totale à leurs besoins est certes un peu sévère, mais réaliste. Au-delà de l'amertume, les intervenants aspirent à construire des démarches innovantes.

Pablo, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Nous avons une grande difficulté, nous les institutions, car nous élaborons nos interventions éducatives auprès des jeunes en fonction de nos objectifs et de la société dans laquelle nous sommes et que nous représentons.

Je crois que nous devrions plutôt envisager nos programmes en partant du point de vue des jeunes en situation de rue. Cela permettrait une intervention plus adaptée. Nous avons une perspective très instrumentale, mais elle n'est adaptée qu'aux gens qui vivent dans des maisons, qui vivent une autre réalité de {60} celle de ces jeunes. D'après mon expérience et mon point de vue clinique, la vie dans la rue provoque chez le jeune des changements. Nous ne devons pas imposer notre désir de les sauver. Il faudrait essayer de comprendre leurs besoins, depuis leurs propres perspectives.

Je suis opposé aux institutions qui obligent et forcent les choses en fonction de leur volonté. Ce n'est pas celle du jeune ! Nous sommes en train de commettre de graves erreurs. Premièrement, nous devons comprendre ce que représente la rue pour le jeune. La société la voit peut-être comme un « espace maladif » : les jeunes dans la drogue, la violence... Mais la vérité, c'est que les gens ne réfléchissent pas à ce qu'il y a derrière ce terme de « rue ». On y regarde de façon superficielle et l'on n'essaye pas de comprendre. Je crois qu'en tant que professionnels nous avons le devoir d'analyser si notre intervention a réellement un sens. Elle doit être basée sur ces réflexions, à mon avis, sur ce que nous comprenons des jeunes et de leur motivation à être dans la rue.

Nos modèles d'intervention dans les institutions partent de notre propre point de vue. On risque alors de les stigmatiser davantage, les classer, les catégoriser, leur mettre une étiquette.

Cette logique d'urgence et d'assistanat contamine tous les programmes des institutions, en dépit de bonnes intentions initiales. Il ne suffit pas d'aider : dans certains cas mal orienter peut faire perdre du temps à l'adolescent en situation de rue, qui répondra aux programmes sans réellement s'y investir. L'intervention d'urgence repose sur une ignorance des besoins réels des adolescents ; la conséquence d'un tel aveuglement, c'est que la réflexion de l'institution est tout aussi insuffisante et inadaptée tant pour ce qui se passe à l'intérieur des murs que sur son intervention dans la rue elle-même. Que se transmet-on dans l'institution ? Qu'est-ce que l'adolescent va y apprendre ? Il arrive déjà formé et inscrit dans un espace qui constitue pour lui une source de revenus : l'institution s'inscrit-elle dans le prolongement de cette situation ? C'est un autre aspect de la problématique institutionnelle. {61}

Une formation professionnelle inadaptée des adolescents en situation de rue

Les institutions répondent à plusieurs fonctions : l'accueil, la sensibilisation, la prévention, et la formation. La plupart cherchent à proposer toutes ces étapes malgré la faiblesse des moyens dont elles disposent parfois, tant au niveau des éducateurs que des moyens matériels et pédagogiques. L'étape de la formation professionnelle des adolescents en situation de rue, bien qu'étant de première importance, reste malheureusement souvent négligée par les institutions. Or rappelons-le, l'adolescent des rues est en pleine croissance, ses désirs immédiats cherchent une satisfaction immédiate, il est motivé pour trouver toutes les « combines » qui lui procureront son plaisir quotidien et pour obtenir de l'argent afin de consommer, par exemple d'acheter des vêtements à la mode pour séduire la jeune fille dont il est amoureux. La plupart des institutions ne {62} voient pas que cette étape de la formation professionnelle est capitale : si celle-ci est réalisée avec soin et par des moniteurs de formation crédibles, elle peut inciter les jeunes des rues à en sortir. Non seulement

elle peut les motiver à sortir de la rue en travaillant et en gagnant leur argent par leurs propres moyens, mais elle peut aussi faire gagner du temps à l'institution. Le meilleur moyen de prévenir l'adolescent des rues face à sa dépendance à la drogue, face à la violence, le meilleur moyen de l'aider à sortir de la rue, est de le motiver en lui fournissant une occupation d'atelier produisant un bénéfice économique à la clé, ce qui correspond à ses besoins. En soignant la formation professionnelle nous construirions peut-être un rapport plus authentique avec ces jeunes, regardant en face leur réalité et leur mode de vie, sans les juger, ni leur faire la morale ou jouer la comédie avec eux. Pourtant, il semble que les institutions aient du mal à appréhender les habilités dont les adolescents des rues font preuve et à les former efficacement.

Coordination locale entre les institutions et divergences dans les méthodes

Il arrive fréquemment que plusieurs ONG travaillent dans la même zone urbaine avec les adolescents des rues. Il y a des institutions de différents genres : ONG, institutions publiques, organisations privées à capitaux mixtes, organisations privées..., la plupart étant largement financées par des capitaux étrangers avec leur méthodologie propre – rares sont les institutions financées par l'État dans lequel elles se trouvent. Certaines sont confessionnelles, d'autres laïques... les institutions poussent comme des champignons dans un « marché » déjà très touffu. Paradoxalement, au lieu d'être un avantage pour les adolescents, cela semble presque toujours être un inconvénient pour tout le monde. Les méthodes différentes, parfois divergentes, produisent une concurrence entre institutions au lieu d'une organisation commune et bénéfique du travail. {71}

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Entre organisations privées qui travaillent avec la même population, nous n'avons pas pu nous mettre d'accord pour travailler en coordination, et cela fait des années que chacun travaille de son côté. Je ne comprends pas pourquoi. Je pourrais l'expliquer par le fait que chaque institution est jalouse de l'autre et préfère conserver sa propre façon de travailler et sa politique sociale. Chacune d'entre elle croit avoir la solution. Nous sommes jaloux de nos méthodes de travail alors que nous travaillons avec la même population.

Ce sont les jeunes qui payent les conséquences de cette concurrence, aux yeux de chaque institution ce sont « ses » jeunes. On entend souvent : « C'est moi qui ai fait ça pour lui ».

Nous utilisons ces jeunes comme carte de visite, on s'enorgueillit d'en avoir sorti de la rue. Je crois qu'en agissant ainsi, les institutions, au lieu de les aider, leur font davantage de mal. Pourquoi ? Parce qu'ils sont au courant de l'existence de ce conflit d'intérêt entre elles, et ils en jouent : « Je vais dans cette institution parce que je reçois ceci ou cela ; je vais dans celle-là parce que je peux obtenir cela, etc. », se disent-ils. Je crois que nous contribuons ainsi à l'instabilité du jeune en situation de rue. Chaque jeune passe par toutes les institutions en recevant la même attention.

Si nous coordonnions nos actions, cela ne se passerait peut être pas ainsi. Nous ne permettrions pas que le jeune profite de toutes les attentions en même temps. Inconsciemment, nous {72} sommes en train de leur nuire plus qu'autre chose. C'est sans doute ce désir qu'à chaque institution de tout faire pour le jeune qui nous fait tomber dans ce piège. Il ne faudrait pas laisser le jeune entrer dans ce manège institutionnel.

Le problème c'est qu'un jeune va y passer des années, il grandira dans ce contexte, fera jouer la concurrence entre les institutions... et il arrive un moment où il cesse d'être un enfant, et ne peut plus profiter des services des institutions pour les mineurs en situation de rue. Il n'y a pas de stabilité, or pour entamer un processus de réhabilitation, il faut que celui-ci ait lieu dans un cadre stable, cohérent.

[...]

Si on interroge un jeune et qu'on lui demande dans combien d'institutions il est allé, il répondra « un monton » [« un paquet »], et en mentionnera plusieurs. À présent, si on lui demande ce qu'il est parvenu à développer dans chacune d'entre elles, et qui a pu l'y aider à s'en sortir, il ne le saura pas ! À la fin, le jeune est toujours dans la rue, il continue à l'être sous nos yeux.

Confusion dans les offres proposées par les institutions, compétences hétéroclites mais toujours liées à la conviction d'être capable de tout prendre en charge, conduisent le jeune à se trouver la cible d'un véritable travail de morcellement.

[...] En interrogeant les éducateurs sur la question de la coordination, j'ai pu constater qu'ils en tiraient tous l'impression d'un grand gâchis, une débauche de moyens qui apporte finalement peu au principal intéressé. {74}

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Si nous considérons l'argent dont disposent les ONG pour leurs programmes éducatifs et leur budget de fonctionnement par rapport au nombre réel de jeunes en situation de rue dans une ville, il y aurait suffisamment pour résoudre le problème. Mais ce qui se passe, c'est que le même jeune est pris en charge par cinq ONG dans la même ville, car nous ne travaillons pas en réseau interinstitutionnel ; en réalité nous sommes en train de nous battre entre nous pour voir qui aura le plus de jeunes dans son institution !

Il y a trois programmes par exemple qui prodiguent les mêmes soins, les mêmes activités... il y a trois programmes qui organisent des parties de football avec les jeunes et en même temps ! Les activités se chevauchent ! Les jeunes se rendent compte de ce manque de coordination et de sens. Ils ont l'embarras du choix et font jouer la concurrence.

Je crois qu'on devrait se poser la question de savoir pourquoi trois programmes proposent la même chose au même petit groupe de jeunes. Je vois dans ce système dans lequel on s'est embourbé un vrai gâchis d'énergie, d'argent, de personnel. Ils ont la même activité en trois exemplaires ! Je ne comprends pas pourquoi on ne coordonne pas davantage les activités sur le terrain, travaillant tous avec la même population et ayant le même objectif, les aider : qu'une institution fasse telle activité ; qu'une autre se charge des soins médicaux ; une autre du travail avec la famille ; une autre de la partie éducative ; d'autres des formations professionnelles ; d'autres de la partie addiction, etc. On ne peut pas être bon partout...

Le chevauchement sur le terrain des différentes institutions avec leurs méthodes spécifiques auprès des mêmes jeunes devient ridicule et génère une concurrence absurde.

David, coordinateur et éducateur des rues, México D.F., Mexique.

Pour renforcer la participation du jeune, il faudrait davantage coordonner nos actions à México et ne pas multiplier les {75}mêmes efforts. On perd beaucoup de temps, d'argent et le jeune reste dans la rue en fin de compte. Malheureusement, ce travail de coordination ne peut pas se faire avec toutes les institutions, elles ne sont pas en lien comme elles devraient l'être.

Par exemple, on est en train d'élaborer quelque chose avec le jeune, et tout d'un coup, arrive une camionnette remplie de nourriture, avec des vêtements, pendant qu'on est en train de discuter avec lui à propos de sa motivation ! On ne fait pas le poids face à tous ces dons ! Dans le centre, nous essayons de construire un espace où il y ait du lien, où les jeunes puissent reprendre des habitudes de base : se doucher, manger... mais quand nous proposons ce réapprentissage, la camionnette qui offre tout débarque !

Tous les éducateurs s'accordent à dire qu'aucune institution ne peut prendre en charge toutes les étapes d'un programme éducatif complet. Mais surtout, les règles éducatives de chaque institution étant différentes, et chacune ignorant ce que font les autres, les jeunes en jouent. Qu'on leur demande d'être autonomes ou qu'on cherche à les assister, ils savent satisfaire chacun pour obtenir ce qu'ils veulent, quitte à raconter des histoires qu'il nous est impossible de confronter entre nous pour les vérifier. Ce qui, aux yeux de chaque institution, constitue une valeur éducative fondamentale devient, à leurs propres yeux, une marotte à laquelle ils savent s'adapter.

Blanca, México D.F., Mexique.

Les liens entre institutions sont très importants. Il y a beaucoup de jeunes qui visitent deux ou trois institutions à la suite. Ils trouvent toujours ce qu'ils cherchent. Par exemple, ici les jeunes peuvent se doucher avec de l'eau chaude ; dans une autre institution, ils mangent ; il leur arrive de prendre le même repas dans plusieurs institutions ! Si je veux réellement mettre en place un processus avec un jeune je dois d'abord me mettre d'accord avec les autres institutions : qui va leur proposer à manger ; qui va les amener au cinéma, etc. Je dois également me mettre d'accord avec les autres institutions pour que le jeune {76}respecte les mêmes règles et puisse se comporter de la même façon. Parce que sinon, c'est n'importe quoi.

Dans notre institution le jeune vient au centre, il se douche, lave ses vêtements, étend son linge, on ne lui demande ici qu'un minimum de participation à la vie collective et de respect

pour les autres en échange. Mais on lui demandera peut-être, dans d'autres institutions, des choses en contrepartie du service offert qui sont en contradiction avec nos méthodes.

Ce qui se passe aussi, c'est que le jeune peut nous dire une chose et plus tard son contraire à une autre institution. Par exemple, je lui demande : « Tu vas visiter ta famille dans les prochains jours ? » Oui, me répond le jeune avec qui je tente une participation active de sa part dans ce processus. Mais en réalité, s'il n'y a pas de coordination, il ne va pas visiter sa famille, il va se rendre dans une autre institution.

Certains s'en vont vers d'autres institutions, parce qu'ils rompent les règles et les accords éducatifs minimums établis dans la nôtre (respect des autres et de l'espace, participation) et ils savent que d'autres institutions vont les accepter ainsi. Ils y resteront et reviendront nous rendre visite dans l'espoir qu'avec le temps nous oublions leur comportement. Cela a très souvent lieu. S'il n'y a pas de coordination entre institutions ou de formations des éducateurs par rapport à ce sujet, vous imaginez bien l'incohérence dans laquelle nous nous trouvons tous vis-à-vis du jeune.

Un exemple de cette incohérence est la manière dont chaque institution gère la prévention sexuelle.

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Nous ne travaillons pas en réseau. Il y a des religieux qui ont des positions parfois extrêmes et des libéraux extrêmes aussi. Il n'y a pas d'accord ou une vision commune sur le discours et les méthodes éducatives à suivre.

Dans le discours éducatif, nous rencontrons de graves incohérences. Par exemple, la plupart des ONG organisent une activité de prévention avec les jeunes des rues sur le bon usage {77} du préservatif et sur les risques des maladies sexuellement transmissibles. En effet les jeunes en situation des rues restent une population assez touchée, de par son mode de vie. Mais certaines ONG, par exemple, ne distribuent pas de préservatifs à la fin de l'information parce que c'est interdit et que ce serait inciter, selon elles et la loi, les mineurs à avoir des rapports sexuels. C'est absurde, quand on sait que les jeunes en situation de rue sont souvent exploités sexuellement et cela dès leur plus jeune âge. Tout le monde le sait, mais comme c'est interdit sur le papier, on suit la règle. En revanche, d'autres ONG distribuent des préservatifs et parlent de la sexualité sans tabou pour prévenir les risques.

[...] Après tous ces sons de cloches, que fera le jeune, quelle voie adoptera-t-il ? Il répétera simplement le discours que l'on veut entendre, selon l'ONG dans laquelle il se trouvera.

Ce jeu de concurrence ne se contente pas de déstabiliser le jeune et de l'inscrire dans une relation de clientélisme, ce sont toutes les institutions, qu'elles aient ou non une démarche responsable, qui finalement prennent la responsabilité d'aller jusqu'à contribuer à maintenir le jeune dans la rue : face à la confusion des institutions celle-ci apparaît comme une réalité stable. La relation à l'adulte comme à l'institution est alors peu crédible, voire infantile aux yeux de l'adolescent lui-même, puisqu'il peut comparer les programmes, ce que les institutions ne font pas.

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Une institution cherche souvent la présence d'un plus grand nombre de jeunes en situation de rue dans ses murs, et en échange elle leur donne à manger.

C'est prolonger le cercle de la rue et les comportements dont ils ont l'habitude : « Dans la rue, je dois me prostituer pour qu'on me donne à manger, ici je suis la victime pour qu'on me donne à manger ! »

L'éducateur des rues se met à fonctionner ainsi : « Je te donne de l'affection contre ta présence dans l'institution. »

{78} Qui sommes-nous en train d'aider dans les institutions, les ONG ? S'intéresse-t-on réellement à ces jeunes en essayant de comprendre leur fonctionnement ?

La concurrence entre les institutions n'est cependant pas une fatalité : dans le témoignage qui suit, nous pouvons voir que certaines sont susceptibles de se mettre d'accord sur l'importance de communiquer entre elles sur l'accompagnement d'une population de jeunes, et de s'intégrer de manière complémentaire dans le processus éducatif.

Des éducateurs interchangeables

À cause de cette logique de marché, les institutions sont assez peu soucieuses de la spécificité de la relation éducative qu'elles pourraient mettre en place avec les jeunes. De ce fait, elles instrumentalisent souvent leurs éducateurs, sans tenir compte de l'intérêt qu'il y aurait à les maintenir sur le terrain et à recueillir leur expérience.

Une transition mal gérée

Les éducateurs vivent une situation précaire : ils sont peu payés et au bas de l'échelle dans l'institution. Quand, pour une raison ou pour une autre, ils doivent la quitter, ils le font du jour au lendemain, ne laissant rien derrière eux et ne transmettant aucune expérience. De surcroît, les nouveaux arrivants ne sont pas non plus toujours avides de recevoir des leçons des anciens ou d'assurer un suivi et les institutions n'encouragent pas la transmission. Chaque départ d'éducateur détruit un capital de confiance et l'expérience acquise auprès des jeunes n'est pas recueillie. De leur côté cependant, les adolescents des rues se constituent une expérience des institutions : ils n'accorderont que beaucoup plus difficilement leur confiance et ne recourront aux institutions que pour leur utilité immédiate (un lit de temps en temps et un peu de nourriture). {82}

Blanca, México D.F., Mexique.

Le suivi des jeunes a été arrêté à cause d'un changement de personnel. Cela m'a beaucoup affectée. Je leur ai dit, aux nouveaux éducateurs, mais comme je n'étais pas leur chef, je ne pouvais pas les obliger à en tenir compte. Certains nouveaux éducateurs ont ce défaut-là, le défaut du « nouveau » : ils sont nouveaux dans l'institution, ne savent rien mais n'acceptent pas non plus l'expérience et les conseils de ceux qui savent, des anciens.

Les méthodes psycho-éducatives restent trop souvent une intention sur le prospectus des institutions. Elles existent cependant, mais de façon informelle. Les éducateurs possèdent un réel savoir-faire et un savoir-être, de par leur expérience professionnelle de terrain et leur personnalité. On observe cependant trop souvent que la systématisation des expériences de façon plus formelle ne se réalise pas, ni par la transmission écrite, ni par une transmission orale.

[...] {83}

Clarita, Bogotá, Colombie.

Ce qui ne fonctionne toujours pas, c'est le suivi d'un jeune sur le long terme. Un processus de réhabilitation demande parfois des années. Le travail d'éducateur des rues demande cette qualité de présence sur le long terme, on ne peut pas faire ce travail comme un fonctionnaire. Le jeune évolue, rechute ou récidive dans la rue, puis remonte la pente, etc. Le plus important, selon moi, c'est d'être là durant tout ce long processus. Cela demande de l'amour et un engagement dans le temps.

Un éducateur peut être amené pour diverses raisons à quitter son institution, mais celle-ci a le devoir de préparer ce départ, y compris lorsqu'il est brutal. Il faut, premièrement, préparer le jeune à la séparation en faisant en sorte qu'il l'intègre dans son histoire et ne la vive pas comme un abandon. Il faut donc que l'éducateur et l'institution parviennent à établir une explication satisfaisante à lui livrer. Deuxièmement, que l'éducateur transmette à son successeur l'histoire de son lien avec les jeunes : qu'il transcrive pour chacun d'eux les événements de leur vie, les accidents, les détails de l'accompagnement, les informations sur leur personnalité et leur environnement.

Si le relais n'est pas assuré lors du départ de l'éducateur, tout le travail passé, les affects développés, la confiance acquise avec {84} le jeune, tout cela est jeté à la poubelle et doit être repris à zéro. À supposer d'ailleurs que le jeune l'accepte encore, car après la rupture majeure avec la famille, l'adolescent vivra ce départ comme une nouvelle séparation et une trahison de la société.

Le personnel éducatif qui arrive pour prendre le relais, novice dans cet environnement et dans l'accompagnement des jeunes en situation de rue, doit être formé à toutes les pratiques pour pouvoir les poursuivre : respecter et reconnaître l'histoire de la relation d'un éducateur qui entretenait un rapport privilégié avec un jeune est primordial. Il s'agit pour le nouvel éducateur, de privilégier l'observation sur l'action, de s'inscrire dans cette histoire et non de tout réinventer. Les éducateurs nouveaux arrivants ont en effet parfois la maladresse de vouloir se mettre en position de contrôle et de maîtrise vis-à-vis de leur nouvel environnement, parce qu'il leur fait peur.

L'étape de la transmission n'est pas assez encouragée par les institutions comme il le faudrait. Le manque de temps reste l'excuse la plus souvent invoquée, mais n'est-ce pas la fonction même des institutions que de savoir gérer le temps pour le consacrer principalement aux questions essentielles ?

La valse des éducateurs et ses conséquences

Il est avéré que les éducateurs demeurent peu dans les institutions, ce qui aggrave la problématique de la transmission et de la stabilité relationnelle avec le jeune. Leur motivation est essentielle et l'éducateur nouvel arrivant peut être surpris et déçu, dans ses aspirations, par la réalité du terrain, comme le souligne Martin.

Martin, México D.F., Mexique.

L'inconstance du personnel est très dommageable mais elle est inévitable tant que l'institution ne s'est pas réellement consolidée au niveau méthodologique. Malgré le changement de personnel, l'institution continue à exister; méthodologiquement elle est freinée dans sa croissance parce que l'expérience des éducateurs disparaît et ne se systématisé pas.

Dans notre institution, nous essayons de systématiser davantage l'expérience face au changement si fréquent de personnel. Nous recherchons des professionnels qui ne sont pas liés à l'aspect religieux, qui ne soient pas engagés au niveau politique et qui ne pensent pas « sauver le monde » en travaillant avec nous. Dans le processus de sélection, on rencontre souvent des personnes très courageuses, des gens qui veulent changer le monde, qui sont sensibles et exaltés, qui veulent faire la même chose que les zapatistes et plus encore.

Même si c'est un profil attirant pour l'institution, par expérience, c'est un profil qui ne dure pas. C'est une personne qui va sans doute quitter l'institution rapidement parce qu'elle va déchanter. Quand ce « sauveur du monde » va se rendre compte qu'il ne pourra pas sauver le monde à lui tout seul, il partira.

Nous avons besoin de gens qui ont davantage une vision professionnelle de leur carrière. C'est-à-dire des psychologues, des anthropologues, etc., n'importe quelle profession dans ce domaine, une personne qui se trouve dans un défi professionnel et qui veut réaliser une carrière. De cette manière, cette personne va travailler pour elle avant tout et je crois qu'elle restera davantage dans l'institution. Elle va rester parce que ce sera son défi. Par exemple, Beto, un compagnon de travail qui a plus de quinze ans dans l'institution, avait un défi professionnel à relever : comment adapter la psychologie universitaire et pouvoir la démocratiser, à échelle humaine, avec les jeunes en situation de rue ?

L'émotion, nous ne pouvons pas totalement la mettre de côté, mais elle ne doit pas être notre unique moteur, car elle s'épuise dans le temps d'une façon ou d'une autre. Selon moi, le côté professionnel doit nous guider.

[...]

Il y a un grand défi à relever de la part des éducateurs de rue. Il serait important qu'ils réussissent à interroger de l'intérieur leur institution sur ses objectifs éducatifs concernant les jeunes.

{86}Je ne suis pas sûr que les choses changent. Parce que, qui recrutons-nous pour être éducateurs de rue dans ces organisations ? Je parlerai pour le cas de México. La majorité des gens sont des militants religieux, qui viennent évangéliser les jeunes, ou des universitaires récemment diplômés qui ne trouvent pas de boulot ; ils arrivent ici non pas parce qu'ils voudraient travailler avec des jeunes des rues, mais seulement pour se faire de l'expérience et allonger leur C.V.

Il y en a quelques-uns qui restent par erreur, ou pour d'autres raisons, mais ils s'en vont rapidement, ils s'en vont tous.

À travers l'évocation de l'instabilité des éducateurs, Martin soulève ici la question du recrutement. Le changement de personnel fréquent est très courant dans les institutions travaillant auprès des jeunes en situation de rue. C'est une réalité avec laquelle nous devons composer. Comment l'expliquer ?

Différents facteurs peuvent être évoqués : un salaire très peu attractif et peu valorisant ; un manque de philosophie institutionnelle ; peu ou pas de travail en équipe, ce qui isole l'éducateur sur le terrain ; un recrutement fragile qui fait appel à des personnes dont le profil suggère qu'elles ne resteront pas, etc.

Comment un éducateur des rues peut-il rester à long terme dans une institution quand il est mal payé et peu valorisé dans un travail aussi éprouvant psychologiquement et parfois physiquement ? Or le changement de personnel dans l'accompagnement des jeunes en situation de rue nuit à tout le monde, comme nous l'avons vu, et décrédibilise l'institution à long terme.

L'étude des motivations des éducateurs et des motifs évoqués lors de leur départ révèle que la première cause de ce phénomène est la faiblesse de la formation et de la préparation lors de l'embauche du nouvel éducateur. Par souci d'économie budgétaire, l'institution n'accorde que peu de temps et de moyens au recrutement d'éducateurs de qualité et à leur formation professionnelle de départ.

Ce phénomène est bien connu de toutes les directions du personnel dans toutes les entreprises : en agissant ainsi, on ne peut recruter que des frustrés peu qualifiés et l'on devra multiplier les recrutements parce que les départs se répéteront sans cesse. Sur le plan budgétaire, cela peut avoir un sens pour certaines institutions, car, durant le temps entre le départ d'un éducateur et le recrutement d'un nouveau, un salaire est économisé. Mais c'est un mauvais calcul du point de vue de leur mission.

Les éducateurs des rues, si mal payés qu'ils soient, agissent avec soin et professionnalisme ; mais tant que les institutions seront obnubilées par la politique d'urgence, elles les enfermeront dans un double discours, une contradiction qui les démotivera : prétendant agir sur le long terme sans leur donner la possibilité de le faire, elles nourrissent la circulation des éducateurs qui se démotivent très vite, ce qui accroît encore leur tendance à gérer au plus urgent.

Systématisation de l'expérience ? Pas le temps !

[...] La systématisation de l'expérience ne doit pas être une normalisation imposée, mais un suivi aussi utile à l'éducateur qu'aux institutions, qui permette de savoir ce qui se fait, de s'enrichir de ce qui fonctionne et de tenir compte de ce qui ne fonctionne pas : elle évite l'incessante répétition d'erreurs méthodologiques. Les éducateurs doivent être aidés dans cette constitution méthodique de l'expérience. Malheureusement, l'institution a plutôt tendance à remplir l'emploi du temps de l'éducateur des rues de réunions qui le sollicitent de manière urgente, tout en lui demandant d'effectuer dans la rue un travail de qualité, au lieu de construire et de partager une expérience progressive.

Monica, México D.F., Mexique.

Quand nous sommes saturés de travail, quand nous sommes débordés dans l'action, nous ne pouvons pas prendre le temps d'accompagner individuellement les jeunes ; par manque de temps, parce que nous ne planifions pas, par manque de communication. Parfois il se passe beaucoup de choses au niveau de l'institution, on n'a alors pas la capacité de s'impliquer convenablement avec le jeune. Quand il faudrait s'asseoir vingt minutes avec le jeune, on n'a pas le temps de le faire, parce qu'on court tout le temps ; il faut marcher, aller ici ou là... Cet activisme sans réflexion est très frustrant car il est inefficace. Il faut parfois aussi rédiger les rapports en fin de journée, sur les activités qu'on a faites avec tel ou tel jeune... il faut penser à tout en même temps ! À tout, mais sans pouvoir suivre un processus éducatif de qualité. Ce qui me dérange le plus c'est de ne pas avoir le temps d'établir des processus éducatifs. C'est cela qui me frustre vraiment.

Quand le manque de temps est évoqué, on ne peut qu'être perplexe : il y aurait tant d'avantages à constituer une expérience progressive, à éviter la répétition des erreurs et à améliorer les conditions du travail des éducateurs, que l'on ne peut que se demander ce qui, en réalité, justifie une telle négligence. Certes, il est difficile de confronter les points de vue, mais les bénéfices à en tirer sont évidents.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Dans une équipe, tout le monde ne voit souvent pas la même chose. Un médecin peut penser différemment d'un éducateur, il peut penser que le travail de rue est très bon car il a une vision paternaliste, etc. Au niveau psychologique, le travail doit être clinique, pour les aider à sortir de leur problème d'addiction. Au niveau social peut-être serait-il plus facile de contacter un membre de la famille pour qu'il le prenne en charge... et chacun aura alors son point de vue depuis son secteur professionnel, et imaginer que son secteur est plus essentiel que les autres. Je crois que cela ne doit pas marcher ainsi. Je crois que nous devrions avoir des objectifs en commun, connaître les objectifs de l'association et où l'on se situe.

Ronny, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Nous n'avancions pas car nous n'actualisons plus nos connaissances et nos méthodes éducatives.

Dans mon institution nous ne systématisons aucune expérience : un éducateur qui quitte son travail, qui possède plein d'informations et d'expériences ne laisse aucune trace de toute cette connaissance accumulée pendant des années.

L'institution, cela lui est égal.

Helena, directrice de programme, longtemps médecin auprès de jeunes en situation de rue, San Salvador, Salvador.

Je trouve que systématiser les expériences à travers un réseau internet est un bon moyen d'utiliser les nouvelles technologies au service de l'échange.

Malheureusement, les échanges entre éducateurs et institutions ne se font pas, car il n'y a pas d'argent pour organiser une rencontre hebdomadaire entre nous.

Les volontaires : une bonne volonté souvent mal encadrée

[...]

On peut dégager plusieurs catégories de volontaires :

- Les volontaires bénévoles, souvent locaux, qui veulent donner du temps à côté de leur travail à une association qui vient en aide aux plus démunis. Ceux-ci ne retirent de leur activité qu'une satisfaction personnelle.
- Les stagiaires. Issus d'universités le plus souvent locales, ils suivent un stage de leur formation. Eux non plus ne sont pas rémunérés, mais ils trouvent dans leur activité un intérêt pédagogique dans le cadre de leur cursus (psychologie, sociologie, ethnologie...)
- Les volontaires rémunérés. Ce sont pour la plupart des volontaires étrangers, puisqu'ils dépendent de structures qui ont les moyens de les financer (ong, associations en Europe, aux États-Unis ou dans un pays riche...).

Les volontaires étrangers sont assez nombreux à venir prendre part pendant une période de 6 mois à 2 ans en moyenne à l'activité d'une institution locale dans toutes sortes de spécialisations (urgence, développement, éducation etc.) et également dans le domaine de l'accompagnement des enfants et adolescents en situation de rue.

Nous ne parlons pas ici des « volontaires professionnels intérimaires » du type « french doctors », qui effectuent des missions bénévoles dans les zones d'urgence. Les autres volontaires humanitaires sont en général des jeunes originaires d'Europe ou d'Amérique du Nord, le plus souvent sans expérience professionnelle (avant d'entreprendre des études supérieures, en cours d'études ou avant de débiter une profession salariée plus approfondie).

Leurs motivations sont diverses, mais trois d'entre elles sont plus fréquentes, et peuvent ou non se combiner :

- acquérir pour eux-mêmes une expérience intéressante (et qui pourra éventuellement être remarquée dans leur curriculum professionnel de retour au pays) ;
- consacrer une période de leur vie pour venir en aide à des personnes ;
- vérifier dans la pratique leur désir de s'investir professionnellement dans un métier humanitaire.

Certains peuvent contacter directement une association locale, mais la plupart passent par l'intermédiaire d'organisations spécialisées dans l'action humanitaire ou de bailleurs de fonds. Pour celui ou celle dont la motivation principale est d'acquérir pour eux-mêmes une expérience intéressante, il est très important que l'ONG porteuse du projet et qui envoie le volontaire parvienne au préalable à découvrir en lui des motivations plus profondes que celle-ci. Car il est évident que partager et découvrir l'univers des jeunes en situation de rue nécessite un engagement personnel, une sensibilité sociale et un désir d'empathie bien plus approfondis que le seul intéressement.

Dans ce chapitre, nous nous attacherons essentiellement aux volontaires étrangers, bien que certains éléments soient applicables aussi à des volontaires locaux. Venant pour un assez court séjour, les volontaires étrangers ont souvent une soif de connaître les jeunes qui peut parfois tourner à la caricature.

Monica, México D.F., Mexique.

Il est important qu'ils s'impliquent avec les jeunes. Qu'ils aient plus de temps pour établir des relations avec les jeunes. Il est intéressant de travailler avec un volontaire, car il a une vision différente.

Du moment qu'ils ne vont pas voir les jeunes comme « les pauvres petits » ou les utiliser comme sujet d'article, du style leur poser des questions : « Tu as été violé ? Raconte, c'est intéressant ! »

Le problème, c'est que les jeunes ne sont pas dupes, et qu'ils savent raconter : ils savent comment ça marche avec les volontaires et nous continuons avec le discours de la pitié...

C'est que leurs histoires sont souvent impressionnantes : revenir en racontant aux autres que l'on a travaillé sur des « sujets » difficiles et en plus avec des jeunes des rues, c'est spectaculaire, c'est l'effet assuré ! On retourne chez soi comme un héros !

Je pense que certaines personnes viennent de l'étranger pour très peu de temps, pour faire un article, une photo, c'est une façon de considérer les jeunes des rues comme des choses.

Et surtout, quand les jeunes parlent et leur confient des mots, c'est incroyable pour ces volontaires, ils se croient alors élus par les jeunes : pensez donc, il leur ont confié des secrets sur leur vie ! Mais en réalité, ils se sont contentés de raconter ce que le volontaire voulait entendre !

Le comportement des volontaires peut parfois confiner au néo-colonialisme. Beaucoup d'entre eux sont arrivés en terrain conquis et d'une façon prétentieuse et arrogante, toutes attitudes détestables, surtout de la part de gens qui font un séjour de quelques mois aux côtés d'éducateurs qui ont des années d'expérience. Cela peut porter préjudice au premier contact et à la première impression que se font d'eux éducateurs, adolescents et institutions locales. La méfiance risque alors de s'installer, à cause de cette maladresse de départ, et d'empêcher toute construction plus approfondie de la relation.

Ronny, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Ce que je remarque, c'est que, quand un volontaire européen ou américain arrive et vient aider dans un projet, il peut parfois ressortir avec une vraie reconnaissance internationale et passe pour un héros, en ayant fait une photo, un film, avec les jeunes en situation des rues.

Ce sont souvent nous, les éducateurs des rues, avec des années d'expérience, qui leur enseignons la rue et le travail. Mais comme nous sommes des latino-américains, ce qu'on fait leur paraît évident et facile.

J'ai appris mon métier dans la rue, pas dans un autre lieu. Les muchachos [les gamins] furent mes professeurs. Alors je ne peux pas dire que je suis un grand éducateur, jamais. Ce sont eux qui nous forment.

Ronny a plus de 10 ans d'expérience auprès des jeunes en situation de rue et parfois il souffre du manque de reconnaissance. Il a du mal à supporter que certains volontaires étrangers aient l'impression de tout comprendre ou tout savoir en quelques mois, alors que le contexte culturel et la langue leur échappent.

L'institution locale doit dès le départ contrôler ce type de comportement en se plaçant en gardienne de la déontologie face aux volontaires, elle doit éviter de les mettre en contact de façon trop brutale avec la population locale. Bien entendu, l'attitude agressive ne constitue pas la majorité, loin de là. La plupart des volontaires ont d'autres motivations (vouloir aider, tout simplement, ou confirmer une orientation professionnelle dans l'humanitaire). Dans ce cas, l'expérience peut s'avérer une réussite ou un échec, tant pour le volontaire que pour l'institution locale, selon que ce dernier aura reçu ou non une formation préalable, et sera ou non encadré localement.

Accueillir le volontaire

Les volontaires étrangers sont la plupart du temps défrayés par une ONG du pays qui les a envoyés. L'institution locale reçoit cette main d'œuvre « gratuite » sans forcément savoir qu'en faire, même si par ailleurs ces personnels sont susceptibles d'être très qualifiés et d'avoir un comportement d'adaptation très efficace. Cette précieuse ressource complémentaire est souvent sous-employée, ou affectée à des tâches qui n'ont aucun rapport avec leur spécialité.

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Nous ignorons souvent le potentiel d'un volontaire et ce qu'il pourrait apporter à l'institution. Le volontaire étranger vient parce qu'il le veut, à la différence de beaucoup de

gens qui travaillent pour un salaire. Il veut être ici et croit en ce qu'il fait. Nous ne prenons pas assez en compte toute cette volonté. Nous les utilisons souvent comme des « bouche-trous », « rellenas huecos » et on les maintient occupés : « Tiens, occupe-toi de ce jeune, tu n'as qu'à faire un bracelet avec lui si tu veux ! », mais on oublie que cette personne qu'on utilise comme « bouche-trou », que l'on envoie faire un bracelet, est peut-être un psychologue, un sociologue, un artiste ou un clown dans son pays.

Nous n'utilisons pas assez les compétences des volontaires. On dirait parfois que les institutions ont des volontaires juste pour dire qu'elles en ont : quand ils sont étrangers, ça fait bien. Car enfin il y a cela aussi en toile de fond, cela dépend du pays d'où proviennent les fonds pour l'association, il apparaît alors des volontaires de cette nationalité, comme par hasard !

La grande critique que je ferais est la suivante : on accepte toutes sortes de volontaires dont nous n'avons pas besoin. Car au fond, s'ils n'ont pas le profil de nos besoins, pourquoi prenons-nous des volontaires ? Cela donne davantage de travail aux éducateurs et fait perdre du temps au volontaire qui vient souvent de loin. Un volontaire qualifié ne peut donc pas exprimer dans ce contexte ses compétences au bénéfice de l'institution. Au lieu de dire à la fin de leur séjour : « J'ai travaillé énormément, je n'ai pas arrêté d'apprendre et d'enseigner. », ils repartent avec une frustration : « Ils ne m'ont rien laissé faire, je me suis ennuyé. », c'est pour cela qu'il est conseillé au volontaire d'arriver avec un projet.

Alfonso évoque ici la difficulté d'accueillir un volontaire étranger, dont l'équipe socio-éducative de l'institution n'a pas entendu parler et qu'elle n'est pas prête à recevoir. En effet, bien souvent, les volontaires étrangers « débarquent » dans l'institution, dont seule la direction de l'institution a été prévenue, celle-ci n'ayant pas pris la peine d'avertir son équipe de cette arrivée. Dans ce cas, cela crée dès le départ des tensions car les éducateurs n'apprécient pas que leur direction prenne une telle décision unilatérale. De ce fait, ils risquent de ne pas être motivés pour accueillir et entourer le nouveau venu durant son séjour.

Autre sujet de friction entre la direction de l'institution locale et ses éducateurs de rue : certains volontaires appartiennent bien souvent au pays des bailleurs de fonds de l'institution. L'institution se met en quatre pour les recevoir car leur avis comptera et ils raconteront aux bailleurs de fonds leur séjour chez les adolescents des rues. Cette situation agace beaucoup d'éducateurs des rues, qui ne sont pas dupes de ce jeu mené par la direction de leur institution pour se faire valoir auprès de leur financeur.

Un programme d'accueil des volontaires dans l'institution peut favoriser leur sélection préalable, il est important pour ce faire de mettre les éducateurs à contribution, car ce sont eux, finalement, qui les accompagneront.

Blanca, México D.F., Mexique.

Je crois que l'accueil du volontaire doit tenir compte de différents aspects. Je crois qu'on doit avoir dans l'institution un programme dans lequel les volontaires puissent s'intégrer. Et puis l'institution doit être claire quant à ses nécessités et les activités concrètes qu'elle va pouvoir proposer au volontaire. Une activité dans laquelle le jeune volontaire va pouvoir se développer du début à la fin de son séjour.

La difficulté, pour le volontaire, c'est qu'il arrive dans un projet qu'il ne connaît pas et qui ne va pas voir terminé. Il lui sera difficile de s'insérer, car en gros il ne va pas voir le film en entier si je puis dire. Le volontaire doit alors s'impliquer dans des activités très concrètes et spécifiques, avec un résultat concret à réaliser à la fin. Il faut qu'il puisse voir ce résultat au terme de sa période de volontariat et vivre le processus du début à la fin de cette activité. Si j'ai un secteur de l'institution comme celui de la prévention qui a besoin d'un volontaire, il faut se demander pour quelle activité. Qui peut le faire ? De quel profil professionnel ai-je besoin ?

Il est important aussi de présenter tous les secteurs de l'institution pour qu'ils connaissent l'institution dans son ensemble. Connaître leur nom, qu'ils connaissent et repèrent les autres aussi. Il faut aussi se rappeler qu'ils ne sont pas payés, seulement défrayés. Je pense qu'à un moment il faut reconnaître d'une manière ou d'une autre leur contribution à l'institution. Tout le monde recherche un minimum de reconnaissance, il faut leur donner du temps. Les institutions doivent voir avant d'accueillir un volontaire si elles peuvent lui consacrer du temps avant qu'il soit autonome. Tout le monde a besoin de temps et d'attention. Il manque dans notre institution un espace d'accueil pour les volontaires. Et surtout, nous devons réfléchir au type de volontaires dont nous avons besoin. Nous n'avons pas besoin de tout le monde.

Exigences pour le volontaire : être utile, modeste et à l'écoute

Le manque d'humilité, exprimer dans l'arrogance et dans la fausse supériorité d'une personne envers une autre, d'une race sur une autre, d'un genre sur l'autre, d'une classe ou d'une culture sur une autre, est une transgression de la vocation humaine d'être plus. [2](#)

Il est important, dans l'intérêt du volontaire, de vérifier son accord avec l'institution choisie. Comme le dit Blanca, le volontaire est dans la situation du spectateur d'un film de deux heures dont il ne viendrait voir que cinq minutes au milieu. Il ne connaît presque rien des antécédents de l'action de l'institution locale dans laquelle il débarque, ni des objectifs fixés avec tel ou tel jeune, ni de la mentalité ou de la culture du pays.

C'est pourquoi il lui faudrait dès le départ enquêter sur l'institution, interroger les cadres et les éducateurs sur les orientations et les pratiques, s'informer sur son éthique spécifique.

Mais avant tout, comme toute personne qui s'apprête à vivre l'expérience de l'inconnu, il est fondamental qu'il commence par observer.

Blanca, México D.F., Mexique.

Il faut être une personne respectueuse de l'espace parce qu'on arrive dans un lieu que l'on ne connaît pas. Il est important de prendre son temps et de connaître l'institution dans son ensemble : les différents secteurs, le personnel, pour que l'on voie ce que l'on pourrait y faire, selon sa propre perception des choses...

Tout le monde a sa propre logique, même si l'on ne s'en rend pas toujours compte. C'est la même chose pour les jeunes : nous ne comprenons pas toujours pourquoi ils se comportent de telle ou telle manière mais leur comportement a une logique, et c'est cela qu'on doit essayer de comprendre.

Essayer de comprendre la logique du lieu que l'on découvre est important, si l'on n'est pas d'accord, alors il vaut mieux s'en aller. Si l'on ne coïncide pas avec la philosophie du lieu, si réellement on voit que les choses ne se font pas comme on souhaiterait qu'elles se fassent et comme on pense qu'elles devraient se faire, alors il vaut mieux prendre de la distance.

Si réellement le lieu ne nous plaît pas, qu'on y travaille selon nous d'une façon incorrecte ou selon une logique qui n'est pas bonne, et si, en plus, on ne se sent pas bien accueilli, alors il vaut mieux partir.

D'un côté il est important que le personnel de l'institution puisse accueillir la perception des choses qu'a le volontaire, il peut l'exposer de façon très respectueuse des différences de points de vue ou des désaccords. Il faut exprimer ses désaccords, qu'en face on nous écoute ou pas n'est pas déterminant. L'important c'est qu'on les ait exprimés et qu'on soit en cohérence avec soi-même.

Tout est question de respect et d'humilité entre les deux partenaires.

Nous voyons dans cet exemple qu'un volontaire étranger peut parfois se montrer arrogant face à ce qui se fait ou non dans l'institution qu'il découvre. Certains en effet sont susceptibles de critiquer l'institution qui les accueille de façon très virulente, en ne tarissant pas de leçons sur la meilleure façon de procéder. Blanca en appelle justement à une communication plus fluide entre le volontaire enflammé et l'institution offensée, avant une rupture définitive du dialogue. Celle-ci peut advenir très rapidement, en quelques semaines, et être d'une grande violence pour tous.

Le volontaire va bien entendu observer les pratiques de l'institution, des éducateurs, des jeunes, et réagir selon sa propre personnalité. Il va apporter à l'équipe et aux jeunes, pendant son séjour, un autre point de vue, un point de vue extérieur qui va peut-être aider l'institution. D'un autre côté, il pourra aussi ne pas comprendre telle ou telle attitude ou façon d'agir et il lui faudra en parler avec les éducateurs ou les cadres. Son point de vue nouveau et récent et ses questions peuvent aider l'équipe qui connaît son métier à revisiter certaines méthodes en les expliquant, et à inventer d'autres voies.

Parfois, le volontaire étranger a beau prévenir de son arrivée, tout mettre en place pour favoriser son intégration en faisant tous les efforts possibles (apprentissage de la langue, humilité et curiosité par rapport au contexte socio-culturel, etc.), le contact et le lien avec l'institution pourra mal se passer. Diverses raisons peuvent expliquer cet échec. Mais souvent, c'est tout simplement parce que l'équipe éducative aura eu un mauvais a priori sur les volontaires étrangers, en raison d'expériences passées négatives dont le volontaire suivant va faire les frais. Prendre le temps de communiquer son malaise et ne pas le supporter en silence, c'est un conseil à donner dans les deux sens, tant du côté de l'éducateur des rues qui ne va pas contester l'attitude de tel volontaire étranger, mais se taire car c'est sa direction qui lui a dit de l'accueillir, que du côté

du volontaire étranger qui se sent mal à l'aise face à certaines méthodes qui ne lui conviennent pas, mais va se taire face à l'éducateur des rues car il a peur de se mêler de ce qui ne le regarde pas ou de ne pas connaître suffisamment la situation. Il risque de souffrir en silence. Tout cela nuit à l'accompagnement des jeunes en situation de rue et à l'esprit d'équipe.

Plus généralement, il est important que le volontaire évalue le savoir-faire qu'il peut apporter à l'institution, et soit conscient de ce qu'il souhaite apprendre sur le terrain. La première exigence sans doute, avant même d'arriver dans un pays étranger, est d'avoir un minimum d'intérêt pour ce pays, tant au niveau de la culture que de la langue.

Martin, México D.F., Mexique.

Nous n'acceptons pas des volontaires de tous profils, par exemple, au niveau local, nous n'acceptons pas les étudiants des universités parce qu'il s'établit avec eux une relation utilitaire et très malsaine. Ces volontaires de classe moyenne ou élevée s'imaginent qu'ils vont sauver l'institution ou des vies grâce à leur présence. Cela ne fonctionne pas ainsi. Le volontaire est censé arriver avec une certaine humilité, une capacité d'écoute. Il est difficile d'accepter d'un volontaire qu'il arrive avec une attitude arrogante et qui veut enseigner avant d'apprendre. Nous sommes davantage en contact avec des universités publiques, sans doute parce que le travail se rapproche plus de cette sensibilité : on reste dans une position d'apprentissage.

Du côté de l'international, les volontaires internationaux nous ont beaucoup apporté. Premièrement ils arrivent dans un pays qui n'est pas le leur. Cela les place tout de suite dans une position d'écoute, où ils vont essayer de comprendre ce qui se passe ici. Deuxièmement, ils viennent en général pour une période plus longue où les relations d'amitié, les échanges peuvent être plus intenses qu'avec un local qui viendrait seulement deux heures par semaine dans l'institution. On peut davantage partager alors, autour des repas, des sorties... parce qu'on a le temps d'établir une relation humaine. Ensuite, le volontaire peut se rapprocher de la population qu'il est venu rencontrer.

Mais l'intégration, ce n'est pas facile. Il faut avoir suffisamment de confiance en soi pour poser des questions, et si l'on n'a pas au préalable échangé avec l'équipe, le volontaire n'osera pas faire de commentaires, par respect. Nous essayons alors que les volontaires puissent laisser par écrit leurs observations sur le travail qu'ils ont pu voir et leur expérience dans l'institution. C'est une façon pour nous de nous améliorer.

À son arrivée, le volontaire doit pouvoir se référer à un éducateur des rues, or ceux-ci ne sont pas toujours disponibles : ils sont surchargés de travail et parfois peu enclins à accueillir dans l'improvisation le nouveau venu. Normalement, le volontaire a un référent : le coordinateur, qui lui-même demeure dans l'institution. Ce que l'on observe, c'est qu'en réalité le volontaire cherchera des référents parmi les éducateurs, le coordinateur étant finalement peu sollicité. Les institutions auraient donc intérêt à libérer du temps pour les éducateurs afin qu'ils puissent réaliser cette fonction d'accueil. Quand le volontaire étranger est curieux de connaître l'expérience de l'éducateur, celui-ci est en effet assez flatté, il transmet bien volontiers.

Certains volontaires étrangers ont une idée préconçue et une représentation erronée des jeunes en situation de rue, ils ne veulent pas se satisfaire d'un travail institutionnel balisé et s'imaginent les « sauver » en quelques semaines avec l'aide des éducateurs des rues. Ils sont frustrés de ne pouvoir agir davantage et prennent des initiatives personnelles en dehors du cadre institutionnel dans lequel ils se trouvent. Certains voudraient, par exemple, vivre nuit et jour avec les jeunes. Alors que l'éducateur, en tant que professionnel, fait la part des choses entre vie professionnelle et vie privée, le volontaire croit mieux faire en engageant toute sa personne au service de sa mission. C'est toute l'importance de la notion de « cadre institutionnel », c'est-à-dire des horaires, un espace, une régularité de visite dans la rue, un matériel spécifique, etc., qui comportent un début et une fin, des éléments qui caractérisent une éthique commune au sein d'une institution et s'imposent à chacun des éducateurs.

Blanca, México D.F., Mexique.

On peut commettre des tas d'erreurs, comme par exemple communiquer son téléphone aux jeunes. « Téléphonnez-moi quand vous voulez, si vous en avez besoin », cela peut paraître une bonne intention en soi, mais le volontaire est en dehors du cadre institutionnel, et l'institution

ne permet pas d'avoir des rapports en dehors, mais seulement dans le cadre, car autrement elle ne pourrait pas contrôler son comportement ou assurer sa protection. Cela doit être discuté avec l'équipe éducative. Si l'institution vous conseille d'avoir des marques d'affection avec les jeunes, mais jusqu'à une certaine limite, c'est qu'elle y a réfléchi. Il ne s'agit pas de dire au volontaire : « Ne touche pas les jeunes, ne les laisse pas t'embrasser », mais il faut marquer des limites, savoir respecter nos limites et les limites institutionnelles. Il y a des jeunes des rues qui ont le même âge que les volontaires, et quand ils embrassent ce n'est pas comme des amis, mais dans une énième approche de séduction. Il y a eu des cas qui se sont avérés très dangereux, car certains éducateurs comme certains volontaires n'établissent pas les limites affectives avec les jeunes des rues. On a déjà vu des volontaires ou des éducateurs tomber amoureux de certains jeunes. Certains pensent, dans leur fantasme de sauveur, que s'ils sortent avec le jeune, il va sans doute s'en sortir et arrêter la drogue. Mais cela ne se passe jamais ainsi ! On est alors en train de projeter sur l'autre son besoin de se sentir utile. On le rend dépendant de la relation. On a besoin d'être nécessaire à l'autre. Ce n'est pas éthique.

Nous le voyons ici, il est très important de protéger les volontaires de ces désirs débridés de sauver l'autre, désirs infinis et impossibles à satisfaire. C'est en cela que le respect du cadre éthique institutionnel et le respect des règles éducatives posées par les éducateurs des rues est primordial. La distance, en tous les cas, est de mise : pour être proche, il faut être distant. Le volontaire qui arrive de l'étranger, nous l'avons vu, doit être distant pour apprendre ; ensuite, il doit continuer de garder ses distances face à son élan et la tentation de critiquer. Mais surtout, il doit conserver une distance corporelle dans son comportement, face au jeune en situation de rue qui va tenter de le séduire et de tester ses limites. Le volontaire est dans un désir de continuité, son expérience est unique et il souhaite la vivre entièrement, de tout près. Il peut alors tomber de très haut, en réalisant qu'il nuit et s'aveugle au lieu de voir les choses et d'aider réellement. C'est avec la distance qu'il se rapproche de la compréhension du cadre institutionnel.

Encadrer le volontaire et exercer un certain contrôle

Nous avons vu que l'accueil, le profil du volontaire sont déterminants afin que sa collaboration soit la plus profitable et la conjugaison des cultures la plus harmonieuse possibles. Cette expérience peut échouer, à cause du volontaire ou de l'institution. Mais il faut rappeler que l'enjeu de son recrutement, ce sont les enfants des rues : si ces derniers sont susceptibles de manipuler les volontaires, il sont aussi très manipulables et constituent une population très vulnérable. N'oublions pas qu'il s'agit d'adolescents et d'adolescentes, susceptibles d'attirer de terribles convoitises. Il est donc du devoir des institutions de vérifier les motivations et le profil psychologique du volontaire, les cas d'abus, de violences, de pédophilie sont nombreux. Certaines associations sont susceptibles d'envoyer des volontaires au profil trouble. La dignité de leur mission les dispenserait, en quelque sorte, de s'interroger sur les pratiques de leurs volontaires, les associations laïques étant généralement plus vigilantes.

Comme nous l'avons vu pour les éducateurs, le volontaire a, en réalité, surtout besoin d'un retour, d'un regard extérieur sur son travail, son rapport avec les adolescents des rues, etc. Plus que d'un encadrement soupçonneux et contraignant, c'est d'un dialogue constant qu'il a besoin, après une sélection soignée, afin d'intégrer la distance nécessaire qui lui permettra d'aborder de manière constructive les adolescents des rues. Martin en fait une belle synthèse, qui nous rappelle que l'éducateur des rues et le volontaire, même étranger, est soumis à un questionnement fondamental identique : pourquoi accompagner les enfants des rues, qu'est-ce qui motive une telle démarche ?

Martin, México D.F., Mexique.

Nous sommes peu nombreux à connaître réellement les volontaires qui passent dans l'institution. On a parfois une vision du volontaire étranger comme celui qui a le savoir, qui va nous enseigner... dans notre institution nous essayons d'avoir une relation différente. Pour nous, le volontaire est invité à avoir une attitude d'écoute et de convivialité avec l'équipe et les jeunes.

Les motivations qui nous poussent à travailler auprès des jeunes en situation de rue ? Nous sommes tous ici, comme les volontaires, pour une raison particulière : nous sommes intéressés par la question des jeunes des rues. Sinon nous ne serions pas là, nous serions chefs d'entreprise ou en train de faire de l'argent par exemple. Si nous sommes ici et que nous

travaillons sur ce problème spécifique, c'est qu'il y a des conflits dans notre vie que nous sommes en train de résoudre.

Si, dans notre condition humaine, nous pouvons identifier cela, les motivations qui nous poussent à faire ce métier, alors nous aurons les moyens de prévenir et d'éviter certaines erreurs et dommages que nous pourrions faire subir à la population avec laquelle on travaille, et à nous-mêmes.

Il y a des profils qui ne peuvent entrer en contact avec la population. Par exemple une personne qui a un profil dépressif ne doit pas devenir volontaire parce qu'elle risque d'être encore plus déprimée par la réalité des jeunes en situation de rue. D'autres profils ne conviennent pas, par exemple les personnes très exaltées, qui sont « trop » motivées, veulent changer le monde, mais qui parfois cachent une dépression sévère derrière cette exaltation. Ils seront frustrés car la réalité ne change pas rapidement et de façon spectaculaire comme ils l'avaient imaginé.

Lors du recrutement, nous soumettons souvent les candidats à des tests psychologiques, et nous les retenons s'ils ont un profil intéressant. Il est très important de surveiller l'état psychologique de son personnel pour protéger les jeunes avec qui ils vont travailler. C'est une question d'éthique professionnelle.

L'élément primordial, c'est d'être clair sur le lieu que nous voulons occuper dans le monde. C'est fondamental, et ce positionnement va permettre de déterminer le type de participation dans lequel s'engager. Les volontaires ont une période de vie institutionnelle qui doit être très claire et marquée. Il est important de demander au volontaire pour combien de temps et à quoi il compte participer.

Le travail du volontaire, comme son nom l'indique, est basé sur la volonté. La volonté, ce n'est pas la même chose que l'amour, perpétuel et indéfini ; la volonté s'oriente selon des valeurs et des intérêts. Si moi, en tant que personne, je reconnais que je suis en train de changer [au contact avec avec le terrain], alors mon travail comme volontaire va changer aussi. Certains arrivent à trouver exactement ce qu'ils cherchaient ; d'autres ont des révélations professionnelles, et veulent se dédier à ce travail ; et d'autres encore voient ce volontariat comme une expérience de vie qui va leur servir personnellement.

On observe que la plupart des volontaires y voient un enrichissement de leur vie et considèrent l'expérience avec les jeunes en situation de rue comme une expérience de vie ; mais voilà, par la suite ils peuvent s'intéresser à d'autres types d'actions, l'écologie, etc. Plus de 80% correspondent à ce type de motivation : faire une expérience de vie intense. Les autres, qui sont les moins nombreux, sont des volontaires qui cherchent une possibilité de développement professionnel.

Essayer d'identifier le type de participation qu'ils veulent avoir dans les problèmes sociaux ou les phénomènes sociaux, cela aide à avoir de la tranquillité et une certaine certitude, parce qu'il y a un certain nombre de volontaires qui veulent s'attaquer à tous les problèmes de l'institution. Ils veulent aider à rechercher du financement, fournir un appui méthodologique, ils veulent agir directement avec les jeunes... ce n'est pas possible ! C'est une folie, qui leur laissera un grand sentiment de frustration.

Mieux vaut alors selon moi se concentrer sur une seule activité, l'apport sera peut-être réduit, mais il sera satisfaisant et correspondra à ce que l'on s'est fixé.

Avec les volontaires, nous essayons d'obtenir dans notre institution que le résultat de ce qu'ils apportent se matérialise par un produit à la fin de la période de volontariat. Qu'il reste une trace du travail du volontaire : cela peut être un petit mémoire écrit, une vidéo, une pancarte pour l'institution... c'est important, pour que le volontaire ne passe pas dans l'institution sans que nous sachions quelle empreinte il a pu laisser.

Quelles que soient les composantes du terrain, les problématiques abordées, nous avons pu à chaque fois souligner la nécessité impérieuse de faire de l'institution, en tant qu'administration, un tiers, un témoin qui régule et donne corps aux actions sur le terrain. À chaque occasion cependant, l'omniprésence de l'action d'urgence apparaissait comme un problème fondamental. Mais si l'urgence est sans cesse ce qui vient biaiser le travail de tous, c'est sans doute à l'organisation même des administrations qu'on le doit.

2

Des dysfonctionnements structurels

[...] Le problème est qu'en de nombreux échelons, on bâcle, on commet de grossières erreurs d'appréciation, de problématisation. Tout le monde est sincère : les financeurs désirent sincèrement mettre en place des critères cohérents, les institutions agir efficacement, cela n'est pas en cause. Mais il apparaît clairement que l'organisation pyramidale qui structure les actions sur le terrain se fonde sur une vision beaucoup trop simpliste et lointaine, qui s'en écarte de plus en plus.

Administrations : l'imaginaire au pouvoir

La logique d'urgence dans laquelle les institutions sont souvent inscrites induit la généralisation d'une logique comptable {94} de plus en plus répandue, qui porte atteinte à l'accompagnement des jeunes en situation de rue.

Le bureaucrate, l'éducateur et l'adolescent

L'un des départements qui ont pris le plus d'ampleur depuis quelques dizaines d'années au sein des institutions est celui qui a la responsabilité de la gestion administrative : organisation, comptabilité, sensibilisation dans les écoles, sensibilisation du public contre l'exclusion, communication, recherche de fonds, etc.

Dans certaines institutions, la croissance de cet effectif est telle qu'il dépasse largement celui du personnel éducatif sur le terrain. Quand cela a lieu, de nombreux éducateurs constatent l'instauration d'un clivage entre le personnel éducatif et le personnel administratif, et l'insuffisance notable du dialogue entre eux.

En effet, lorsque l'institution grossit et que ses objectifs institutionnels ne sont pas nettement définis, il est difficile pour les diverses catégories de personnel de s'identifier à une vision commune. Un malaise s'instaure alors entre les administratifs qui élaborent et organisent, et les éducateurs qui pratiquent le terrain ; ils ont en effet du mal à accepter que l'élaboration et la verbalisation de leurs pratiques soient effectuées par une personne qui n'est pas issue de leur rang et qui semble trop éloignée du terrain. Les espaces de rencontre se font alors rares, le cloisonnement grandit et chacun se sent isolé, peu reconnu par l'autre dans son travail. On cesse de collaborer et de communiquer. Le personnel administratif finit par perdre le contact avec les adolescents des rues. L'incohérence s'installe ainsi que les frictions, comme en témoignent les propos de Blanca :

Blanca, México D.F., Mexique.

Dans la réalité ce sont des gens qui ne vont jamais quitter leur bureau pour aller parler avec eux. Dans l'idée ça les intéresse, en réalité, on en est moins sûr ! Chez ceux qui travaillent à {95} l'administration, certains ne veulent même pas les voir ! Comment ? Les jeunes des rues, utiliser les mêmes toilettes ? Ce serait inimaginable pour certains éléments du personnel administratif, et c'est interdit. Mais par contre cela ne les dérange pas de leur faire nettoyer « sous prétexte éducatif » ces mêmes toilettes ! [...] Je pense qu'ils méritent qu'on partage les toilettes avec eux, non ? Certains directeurs parlent en long et en large du potentiel des jeunes des rues, des droits des enfants, mais ils refusent de travailler avec eux ou de partager leurs toilettes, comment cela se peut-il ? Ils disent souvent que c'est parce qu'ils sont débordés qu'ils ne peuvent pas aller rencontrer les jeunes pour qui ils sont censés travailler, ils ont toujours des tas de prétextes pour perdre le contact avec la rue, mais je pense alors qu'ils devraient changer de métier, travailler avec des femmes battues ou une autre population. Je pense qu'il faut s'engager réellement avec les jeunes et ne pas faire semblant.

Blanca critique ici la démagogie parfois très présente chez le personnel administratif, qui tient un certain discours mais se comporte autrement. Plus généralement, il règne un certain corporatisme qui oppose administratifs et gens de terrain, favorisé par une communauté de pratiques, une habitude à être ensemble, etc.

C'est un fait que j'ai pu constater partout : plus nous perdons le contact avec le terrain, plus nous sommes obligés d'imaginer la réalité, plus nous sommes en décalage vis-à-vis d'elle, et plus nous entretenons des peurs vis-à-vis de la rue, qui devient alors étrangère.

Ces peurs, cette méfiance, voilà sans doute la plus grande menace, au sein même des institutions. Car alors une partie du personnel administratif se protège dans les bureaux et derrière le discours institutionnel conformiste, pour reprendre la formule du sociologue Riccardo Lucchini¹. Rencontrer les jeunes, même

{96}une fois de temps en temps, parler avec eux et avec les éducateurs aiderait le personnel administratif à donner sens à son travail. Cette rencontre permettra peut-être de ne pas « inventer » un discours institutionnel trop éloigné de la réalité du terrain.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Une institution doit être crédible dans le travail qu'elle réalise, avec ses différentes équipes, et si l'administration ne croit pas beaucoup à ce qui se passe sur le terrain et dans l'action de l'éducateur, alors c'est que l'ensemble de l'institution va mal. L'éducateur peut travailler en dehors des principes institutionnels, mais si son travail n'est pas reconnu dans l'institution, il est difficile de continuer. S'il n'est pas appuyé administrativement, il y aura toujours conflit dans l'institution.

Ronny, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Ceux qui travaillent à la tête des institutions n'aident pas réellement les jeunes en situation des rues à s'en sortir. Tout cela est un grand mensonge. Il y a à la tête de ces institutions des directeurs qui n'ont rien à voir avec la population qu'ils accompagnent. Dans l'institution où je suis, nous avons un ingénieur agronome comme directeur ! Dites-moi ce qu'un ingénieur sait des jeunes en situation des rues ! C'est un gestionnaire voilà tout. Il n'est jamais allé dans la rue voir le travail de terrain, il ne connaît pas les prénoms des jeunes de son institution et il a encore le culot de dire devant la presse qui l'interroge : « Je connais les problèmes de ces jeunes en souffrance ! » [...] En plus de cela, il est outrageusement bien payé pour raconter ces mensonges. Les professionnels, les éducateurs qui travaillent dans l'institution et qui réalisent avec dégoût toute cette mascarade ne restent alors pas longtemps, ils s'en vont au bout d'un moment, frustrés, ne supportant pas de participer à ce mensonge collectif. Cela a pour conséquence de ruiner le suivi des jeunes, à cause du changement de personnel ! {97}

Blanca, México D.F., Mexique.

Un jour nous avons eu une réunion dans l'institution avec tous les éducateurs de rue. La direction nous a demandé alors : que pouvons-nous faire pour faire venir davantage de jeunes dans l'institution ? [...] On a proposé de nouvelles stratégies, des activités, nous pouvions faire plein de choses ! Le problème pour les éducateurs de l'époque que nous étions, c'était de savoir comment faire pour que plus de jeunes viennent sans qu'on perde le sens éducatif. Mais ce n'était pas la préoccupation de l'institution, l'important c'était seulement qu'il y ait plus de jeunes ! Actuellement, il y a un sens éducatif dans nos activités comme moi je suis une astronaute suédoise ! Il n'y a rien. Nous avons proposé différentes choses à la direction, mais la coordination nous a répondu que nous ne pouvions pas dépenser plus, qu'il n'y avait pas d'argent. Il n'y en a pas pour cela. Nous avons demandé du matériel tout simple pourtant et essentiel ! [...] {98}La coordination s'est fâchée contre moi car je la remettais en cause, mais je leur disais que nous n'avions même pas de sanitaires décentes à proposer aux jeunes, alors que l'administration avait ce qu'il faut. Ils étaient en colère et ils m'ont dit que je n'étais pas objective. Je leur ai demandé 100 pesos (10 euros) pour installer une douche et ils ne me les ont jamais donnés. Il y a des documents que les éducateurs ont fait, mais ils ne sont jamais pris en compte.

Dans les doléances de Blanca, on constate que l'administration demeure dans une perspective numérique qui témoigne de l'absence d'un vocabulaire commun entre éducateurs et administrations.

La distance entre eux est, soulignons-le, constructive et importante : elle peut ne pas être un fossé entre deux parties, mais permettre aux éducateurs de se détacher de la pression de l'affect dans la rue. L'urgence est dans la rue et c'est précisément le rôle de l'administration d'apporter un apaisement, un soutien à ceux qui, sur le terrain, sont susceptibles d'être débordés par l'émotion.

[...]

Pleurez, vous êtes filmés !

Deux modalités coexistent pour rendre ces enfants visibles : la violence qu'ils {101} exercent à l'égard des classes moyennes, [...] et les médias qui s'emparent avec un immense talent de leur image pour l'agiter aux yeux du monde, soit comme épouvantails, soit comme victimes pitoyables [3](#).

Dans l'institution, la partie administrative est celle qui se trouve en contact avec le reste de la société, autrement dit qui doit être amenée à sensibiliser la population et les donateurs éventuels à la situation des adolescents des rues. Lorsqu'elle perd le contact avec cette réalité, celle-ci se trouve en quelque sorte simulée par une représentation abstraite où finalement ce qui domine, c'est l'affect, l'émotion violente qui primera sur la réflexion autour de l'exclusion sociale et des conditions de vie des adolescents. Dominée par la conscience de sa mission, l'administration la reflète, en quelque sorte, mais vidée de son contenu, sous la forme d'un *pathos* qui exclut de fait les éducateurs. Ceux-ci se sentent très frustrés par le fait que des administrateurs puissent tenir des discours larmoyants à propos de réalités qu'ils ne fréquentent absolument pas, sans les avoir consultés au préalable. Cette frustration est la marque d'une impuissance de celui qui se confronte en permanence à une réalité complexe, vis-à-vis de laquelle il cherche à mettre de la distance pour agir sereinement, face à un discours qui tire sa force de sa simplicité même, celle d'une commisération facile, monnaie d'échange par défaut de toute organisation « caritative ».

Tout au long de mon voyage auprès des institutions, j'ai rencontré divers éducateurs : des éducateurs qui aiment leur métier, des éducateurs qui veulent en changer, des éducateurs investis mais cyniques, des éducateurs frustrés, blasés, ou en colère. Certains ressentent profondément la fracture entre les exigences et les efforts sur soi qu'implique leur travail au jour le jour et la simplification jugée par eux obscène des discours institutionnels. {102} {103} dépendance de ces petites organisations locales qui tentent d'améliorer les conditions de vie de leur jeunesse et pallier le manque d'éducation ou d'assistance médicale vis-à-vis des financeurs européens ou des États-Unis, parce que les États dans lesquels elles se trouvent ont d'autres priorités. Le seul recours de ces ONG locales sont ces investisseurs étrangers qui ont de fait le monopole de l'action humanitaire dans le monde. Recevoir cet argent de l'étranger implique souvent des compromis. En effet le bailleur de fonds oriente les programmes à sa manière en contrôlant le budget. Ainsi, le projet a-t-il dès sa naissance une orientation idéologique, façonnée depuis l'étranger. Ce mariage peut très bien se passer : certaines organisations locales sont libres d'agir selon leur méthode et leur connaissance du contexte, quand on a affaire à une équipe locale compétente et un bailleur de fonds étranger qui finance en faisant confiance.

Lorsque, en revanche, le bailleur de fonds est davantage en position de décideur, il va avancer ou reculer dans les projets au gré de son imagination et de son désir. Par exemple, il peut créer lui-même un programme éducatif autonome et universel qu'il exporte partout, au mépris du contexte socio-culturel

Il y a un profond décalage entre la puissance de décision de ces organisations internationales et la faiblesse de leurs exigences pour comprendre les situations locales, dans leur spécificité et leur complexité. L'expérience suivante relate les pratiques d'une de ces ONG, ici nord-américaine, elle illustre les dérives qui peuvent avoir lieu et met en lumière la chaîne publicitaire qui court des administrations locales jusqu'aux donateurs individuels au fin fond des États-Unis.

Pour approcher cette ONG qui m'intriguait, je me suis mise à la place d'une de ces touristes de l'humanitaire donatrice de l'organisation. J'ai donc participé à un tour, organisé par l'ONG, dans Ciudad de Guatemala. Ce tour consistait en une visite guidée des programmes destinés aux enfants en situation de pauvreté. J'ai été surprise par les techniques commerciales employées afin de nous encourager à aller voir les enfants, pour mettre en valeur l'efficacité de l'ONG. Dans ce « tour humanitaire » {104}, les donateurs étaient censés vérifier l'usage qui était fait de leur argent.

J'ai cru me retrouver dans un mauvais film : ce tour plaçait les donateurs en situation de spectateurs, ils assistaient à une réalité nouvelle et étrangère de façon passive, les bénéficiaires étant de leur côté exhibés de manière caricaturale. Le guide s'exprimait en anglais, les enfants étant réduits de leur côté à un rôle muet. L'obstacle linguistique ne permettant ni l'approfondissement ni la mise à distance, les touristes rentraient aussi ignorants qu'ils l'étaient à leur arrivée, les enfants des rues ressentaient une profonde humiliation et l'ONG conservait sans cesse sa position d'intermédiaire, empêchant toute critique. Le mur en ressortait épaissi entre la complexité du terrain et l'imaginaire construit dans le public de ce spectacle : de part et d'autre, l'étrangeté, et donc la possibilité de la méfiance et de la crainte, en sortait renforcée.

Face au désastre de cette « opération transparence », comment briser cette glace ? Ne pourrait-on mieux présenter la complexité en impliquant davantage les donateurs par une communication plus respectueuse du terrain ? Il faut que le donateur puisse intégrer la contradiction et même la possibilité de l'échec.

Par ailleurs, nous sommes dans une société de communication par l'image ; l'image est un langage et à travers les photos nous pensons pouvoir résumer les programmes locaux des institutions. Mais là encore, l'image, au lieu de rapporter une réalité, en éloigne son destinataire, elle met à distance car les enfants ou adolescents des rues sont présentés dans des positions de victimes, humiliantes, à un moment donné de leur existence. Nous sommes face à des adolescents qui sont en situation de rue à ce moment-là, ce qui ne signifie

pas qu'il s'agisse d'adolescents éternellement dans la rue, comme nous l'avons vu précédemment. Fixés par la photographie, ils sont desservis par ce medium. Carlos témoigne avec émotion de cette appropriation des personnes par l'image : {105}

Carlos, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

« Fotokids », c'est le système qui consiste à utiliser les photos d'enfants, ce système est typique de certaines ONG nationales ou internationales. On prend des photos de certains enfants, mais ils n'en sont jamais les bénéficiaires... Nous sommes en train d'utiliser l'image des jeunes des rues à travers les photos que nous prenons d'eux. C'est une forme d'exploitation pour attirer des fonds et les jeunes qui sont sur la photo n'ont pas la moindre idée de ce qu'il advient de leur image, ils ne se rendent même pas compte qu'ils auraient le droit d'exiger au moins un service en contrepartie, un bénéfice de la part du projet en question qui utilise leur image. Ils nous disent ensuite : « Regardez, vous me dites que vous allez m'aider mais vous ne me donnez rien ! Je ne reçois rien ! » C'est logique, non ? Ce n'est pas innocent, parce que si je prends une photo d'un jeune des rues qui ne sait ni lire, ni écrire, qui ne connaît ni internet, ni l'anglais, qui n'a pas la moindre idée de ce que c'est qu'une photo, alors je le fais avec la conscience claire que les autres ne savent pas où est cet enfant et que moi seul je le sais. Beaucoup de ceux qui prennent des photos ne savent pas du tout comment s'appelle l'enfant, ni où il vit, ou s'il est mort depuis, mais ils mettent la photo sur leur présentation institutionnelle dans leur prospectus ! C'est de la propagande, car ils vont recevoir beaucoup d'argent grâce à elle ! Normalement, si un projet est bon, on n'a pas besoin de photos pour lever des fonds, seulement de la proposition éducative : cela devrait suffire, non ? [...] S'ajoute à tout cela le manque de respect envers l'Amérique latine : on ne peut pas aller en Espagne et commencer à prendre des photos de toutes les femmes ou les enfants les plus pauvres, on ne peut pas le faire au Canada ou en France, ou aux États-Unis et dire ensuite que c'est à cela que se résume la France, l'Espagne ! Or c'est l'image que l'on donne de l'Amérique latine ! On alimente les clichés. C'est même un peu raciste car on peut le faire dans les pays dit du tiers-monde mais pas aux États-Unis. {106} Je connais la loi internationale, la protection de la vie privée : le fait de prendre une photo, c'est quelque chose. Nous ne pouvons pas prendre une photo et écrire en bas le nom d'une personne en ajoutant dans la légende : drogué, voleur, prostituée... pour appuyer des arguments pour telle ou telle organisation. Tout le monde va ensuite le stigmatiser. Moi, je ne viens pas en Europe en prenant une photo d'un enfant drogué français et en disant : « C'est ça la France ! »

Trop souvent, les visages des adolescents des rues apparaissent en clair sur les sites web des ONG internationales comme des institutions locales. Ces visages et ces corps recroquevillés en train de se droguer demeurent visibles pendant des années. Or toute personne, tout sujet a un droit moral à l'image qui lui garantit la confidentialité ; plus précisément, il en va de notre relation de confiance avec ces jeunes : les exposer, c'est les trahir. Ces adolescents sont conscients du jeu de l'image entre l'institution, les volontaires, les donateurs. Cela nous éloigne plus encore de toute relation authentique avec eux. Les éducateurs des rues avec qui ils entretiennent un lien de confiance sont mis dans des positions très inconfortables, quand l'institution elle-même leur demande de prendre des photos pendant les activités de rue ou les repas pour orner leurs plaquettes de présentation et leur site web. On en est arrivé à des extrémités telles que l'on organisait des activités spectaculaires pour impressionner les financeurs et alimenter en photos le site internet de l'institution pour justifier le dynamisme de ses programmes.

Carlos est offensé par ces photographes étrangers ; cependant on ne peut pas reprocher aux ONG d'utiliser les moyens de la communication actuelle, centrée sur l'image, pour susciter l'émotion. Mais il souligne la nécessité d'une symétrie : un Français peut être donateur, il pourrait aussi bien être le sujet de telle photo tire-larmes sur la misère dans les rues. C'est vrai, même s'il ne vient pas spontanément à l'idée de chacun que les situations soient comparables. Une photo dégradante d'un côté de la frontière le sera aussi de l'autre. {107}

* * *

Nous avons vu quelles étaient les conséquences de la logique d'urgence dans laquelle les institutions s'inscrivent et les dommages qui en résultent. Mais leur responsabilité ne peut être établie si l'on ne comprend pas qu'elles dépendent d'instances qui les soumettent à des critères d'évaluation et des contrôles

contraignants, les financeurs nationaux et internationaux. Je voudrais évoquer brièvement quelques-uns de ces critères pour ce qui concerne les bailleurs des associations que j'ai pu rencontrer, concernant l'accompagnement des adolescents en situation de rue. {108} [...]

{125}

3

Des enfants des rues devenus grands

En terminant le chapitre précédent, on aurait quelque raison de baisser les bras : la population des adolescents qui vivent vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans la rue, qui ont quitté leur famille pour rejoindre une bande, souffrant de traumatismes plus ou moins lourds, cette population augmente. Nos pratiques institutionnelles sont toutes entières tournées vers cet enfant de sept ans figé éternellement sur la photo d'une plaque institutionnelle, alors qu'il a depuis bien vieilli, voire eu lui-même des enfants dans la rue. Les institutions persistent à cultiver l'idéal de l'enfant des rues, quand lui est en mutation constante, tout simplement parce que c'est un être vivant. Et passé un certain âge, il sortira du cadre.

Roman, México D.F., Mexique.

Voir les jeunes rester dans la rue, leurs enfants naître et grandir dans la rue, commencer leur vie, tout petits, dans la rue, à côté de leur mère qui se drogue, qui vend de la drogue, qui se bat avec son compagnon, lui aussi en situation à risque... parfois tout cela nous met le moral à plat, à nous et à toute l'institution. Il y a ce problème de répétition et puis il y a aussi ces jeunes qui ne se sont pas décidés, et qui sont maintenant majeurs : ils n'ont pas décidé de changer de vie et commencent à être oubliés par les institutions. {126} Il y a toute une population que l'on a aidée puis oubliée, de jeunes majeurs ayant entre 18 et 25 ans, qui deviennent alors indigents. Il y a très peu d'institutions qui les aident. Le plus difficile c'est que nous les rencontrons tous les jours et nous ne pouvons rien leur proposer. Nous les avons connus petits et à présent ils n'intéressent plus personne.

Et ceux qui restent ?

Nous allons essayer de retracer l'échec d'un accompagnement, le parcours typique d'un jeune en situation de rue, en Amérique centrale, sorti de la ligne d'horizon des institutions. Luis vit dans la rue depuis plusieurs mois, plusieurs années peut-être.

Il n'est déjà plus mineur depuis quelques mois. Il cesse progressivement d'être en demande d'aide auprès des institutions qu'il a fréquentées auparavant. Au contraire, il devient même agressif à leur égard et s'enferme dans l'ingratitude et le mutisme. Il présente déjà quelques troubles de la personnalité consécutifs à son mode de vie. Il a peut-être, comme beaucoup, commencé par être un enfant travailleur dans la rue et peut-être suite au rejet de sa famille, elle-même en grande détresse économique et psychologique, il y est finalement resté.

Lui aussi avait encore un joli visage avant le *pegamento*, la colle à laquelle il a recours depuis quelques mois et qui va lui laisser des séquelles irréversibles au niveau du système nerveux, avec des tremblements des membres supérieurs et des troubles du comportement. Du coup, il se fait rejeter de tous les programmes éducatifs des ONG, car il n'arrive plus à se contrôler, ne supporte pas le chantage des règles institutionnelles, la moindre contrainte lui demande trop d'efforts ces derniers temps.

Il allait encore au centre pour revoir ses potes et passer un moment en sécurité. Mais il est de plus en plus nerveux et colérique vis-à-vis de tout et de tous, il a fini par se brouiller {127} avec toute la bande et préfère ne plus rejoindre le point de ralliement – le centre-ville où ils avaient l'habitude de mendier – de peur des règlements de comptes. Il erre dans la rue, dans des quartiers plus éloignés, où il a encore certains liens avec des marchands de jus de fruits ou des habitants qui le connaissent depuis plusieurs années. On l'appelait *Chiquito*, car il était petit et tout mignon. Il a de grands yeux magnifiques marron foncé.

Il est toujours aussi petit aujourd'hui. Il n'a guère grandi, l'expérience de la rue l'ayant fait vieillir sans lui laisser le temps de grandir, en raison d'une alimentation trop carencée et aléatoire et à cause des maladies. S'il ne va plus dans les centres et ne participe plus aux programmes éducatifs depuis un bon bout de temps, il maintient toujours quelques liens avec les éducateurs de rue : ils passent le voir de temps en temps près du petit pont. Ils soulèvent son carton dans la chaleur de l'après midi. Alors Luis se réveille difficilement, aveu-

glé par la lumière, s'arrache du brouillard permanent dû au *pegamento* qui lui permet d'oublier son chagrin, sa faim, l'environnement hostile, l'absence de perspective.

Le psychologue du programme éducatif a essayé à plusieurs reprises de lui parler de son agressivité, de sa colère et de son excessive consommation de drogue, mais il n'est pas vraiment parvenu à établir un dialogue. Luis n'aimait pas le psychologue, toujours caché dans son bureau au Centre, avec ses lunettes et son sourire. Les rendez-vous hebdomadaires avec le psy y étaient obligatoires pour accéder aux services alimentaires et sanitaires, Luis ne se sentait pas libre. À quoi ça pouvait bien lui servir de parler avec quelqu'un qu'il ne connaissait pas ? Il parlait davantage avec l'éducateur. « Je suis pas fou », s'amusait à dire Luis quand on cherchait à l'envoyer chez le psychologue. Les autres jeunes se moquaient de lui quand il devait aller le voir. C'est aussi cela qui l'a énervé dans le Centre, toutes ces contraintes qu'il ne comprenait pas et ne trouvait pas justes.

En tenant le carton, l'éducateur discute un moment avec lui, ne lui donne rien ou partage une boisson chaude de temps à autre, il lui promet que s'il vient au Centre, on le soignera, on le nourrira, il sera bien. Il ne veut pas y aller. L'éducateur tente de {128}le persuader, paniqué de le voir dans un tel état et comprenant que ses exhortations sont vaines. Il voit le désespoir dans les yeux de cet adolescent perdu, qui est en train d'abandonner la bataille pour sa survie. Car il s'agit de survivre ; vivre c'est autre chose.

L'éducateur, lui aussi, se souvient de son joli visage innocent d'enfant travailleur et de ses rires. Il se souvient de leur première rencontre il y a plusieurs années. La rue pour Chiquito c'était le plus grand des terrains de jeu. Des tas de personnages : les policiers, les marchands ambulants, la vie qui fourmille... survivre et tenter d'échapper à la loi, quand Chiquito était pré-adolescent et adolescent, c'était aussi un plaisir. Pour lui, c'était une nouvelle chance pour grandir, c'était une aventure éternelle ! Il défiait la mort et profitait au jour le jour des « cadeaux » des institutions qui tentaient de le sortir de la rue. Luis venait de commencer à vivre, après la violence de la séparation avec sa famille, il ne voulait pas s'emprisonner de nouveau avec de nouvelles contraintes. Mais ce qu'il n'intégrait pas, c'est que cette liberté sans limites pouvait aussi le détruire, le perdre, qu'il avait besoin d'être rassuré car il était petit et non tout-puissant. Il avait beaucoup d'énergie et était le leader des *chiquitos*, la bande des petits. Il croyait qu'il avait mille vies possibles, que la réalité était comme cela. À un moment, il avait rêvé d'être policier, car il ne voulait « pas être corrompu » comme les autres. D'un jour à l'autre, il se rêvait super gangster ou super justicier. Il aimait par-dessus tout son pays et adorait écouter de la musique, danser. Il s'amusait parfois à jouer au guide avec des touristes perdus et amusés. C'était au temps où il traînait dans le centre-ville. C'était encore une période où il était joyeux, et vivant. Plusieurs années ont passé ainsi...

Aujourd'hui Chiquito est constamment fatigué, ses grands yeux se sont rétrécis. L'éducateur repart et lui promet qu'il repassera bientôt, Chiquito retourne sous son carton, la tête enfouie dans son t-shirt avec son petit pot rempli de *pegamento*. La période faste est bien loin. Viols, violences à répétition l'ont abîmé. La rue offre des cadeaux, la liberté, mais elle n'a pas que des qualités ; Chiquito sans lois et sans droits s'est retrouvé victime de ses pires aspects. {129}{130}

Le témoignage de Pablo, psychologue

Pablo, un psychologue qui travaille depuis des années avec les jeunes en situation de rue et que j'ai rencontré au Guatemala, a sans doute l'analyse la plus pertinente concernant la relation qui se joue entre les institutions et les jeunes en situation de rue actuellement, et ce phénomène d'abandon progressif de part et d'autre après la rupture. Il résume également les problématiques que vit l'adolescent des rues dans son rapport aux institutions.

Pablo, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Institutions et ONG doivent comprendre que la rue offre à l'adolescent beaucoup d'éléments qu'il recherche. D'après les jeunes, la rue provoque des décharges d'adrénaline, elle permet de vivre à la limite. De mon point de vue de psychologue, la rue se transforme en gratification narcissique, c'est un plaisir pour l'adolescent en recherche d'identité, d'aventures, en recherche de compensations qu'il n'a pas rencontrées chez lui ; c'est un lieu très gratifiant. Les jeunes y vivent sans limites, ils jouent avec la mort, ils peuvent même avoir la sensation de la vaincre. S'ils survivent, leurs comportements à risque s'intensifient : comme chez tout adolescent à cette étape de sa vie, ils sont à la recherche de la mise à l'épreuve. Ils veulent se sentir vivre, connaître certaines choses de la vie en dehors de l'espace social qui les réprime ou les contraint, qui leur interdit de faire telle ou telle chose dans cette société où ils se sentent

enfermés, cloisonnés. Alors les jeunes sortent dans la rue, ils y ont l'occasion de connaître tout cela. Tout dans la rue est susceptible de les satisfaire, y compris l'argent.

Les jeunes manient beaucoup d'argent dans la rue, bien que nous les voyions comme de « pauvres petits tout sales ». En un mois, ils peuvent gagner l'équivalent du salaire d'un cadre moyen. Comment ? En mendiant, volant, etc. Ils se servent aussi des institutions pour manger, s'habiller, avoir des loisirs... Eux-mêmes le disent, ils ont une capacité économique importante.

{131} Entre éducateurs, on se dit souvent que ce que font les institutions, c'est leur procurer une meilleure qualité de vie... dans la rue ! Les institutions leur donnent tout, vêtements, nourriture, loisirs..., et ne s'aperçoivent malheureusement pas qu'avec cette manière de travailler tout ce que l'on fait, c'est financer leur consommation de drogue, car tout l'argent que le jeune gagne à côté leur sert alors pour la drogue.

[...]

Dans la première phase, le jeune va voir dans l'institution un certain substitut émotionnel à tout ce avec quoi il a pu rompre chez lui, avec le traumatisme d'avoir quitté son foyer. Le jeune se rapproche de l'institution et l'institution se rapproche du jeune, surtout quand il est petit. Le petit garçon ou la petite fille va associer l'institution à une réparation par rapport à tout ce qui a pu le blesser et avec tout ce avec quoi il a rompu. Ils espèrent beaucoup parce qu'à la longue, le problème pour eux, ce n'est pas l'espace de la rue ou les choses matérielles avec lesquelles ils ont rompu, mais bien la déstructuration psychique et relationnelle qui a eu lieu quand ils ont dû quitter le foyer familial.

Le jeune va chercher un lien, mais aussitôt qu'il l'a, il n'en veut déjà plus. Il se sent menacé : l'institution est en train de lui offrir ce dont il a le plus peur, quelque chose qu'il rejette, qui représente encore sa famille, son foyer : les normes, les limites, cette famille pathologique qu'il a voulu fuir...

C'est là le point important : nous devons reconnaître, nous, les institutions, que la rue est un choix légitime, que le jeune va dans la rue pour se protéger de toute la souffrance qu'il peut subir dans sa famille : parfois la maltraitance, ou un abus. S'il va dans la rue, c'est à cause d'une société qui le marginalise, le méprise : il cherche à appartenir à un certain groupe social.

Et voilà une institution qui veut l'aider et lui proposer ce que lui a rejeté : une maison, un foyer. Et cette institution lui dit que c'est le meilleur choix pour lui. Alors lui, il en a peur, c'est normal.

Le premier temps, je l'appellerais la phase harmonieuse du rapport à l'institution, parce que le jeune croit au début que {132} l'institution va réellement réparer toutes les souffrances passées qu'il a pu vivre en quittant sa maison. Mais la relation avec l'institution va peu à peu se détériorer, parce que le jeune va se rendre compte qu'elle lui offre ce qu'il craint et rejette, ce qui lui a fait du mal ; parce que l'institution essaye de le faire sortir de la rue.

Mais en parallèle, l'institution va se « callejizar » [se « ruifier »], c'est-à-dire se mettre à fonctionner comme dans la rue tout en cherchant des solutions pour sortir les jeunes de la rue. C'est un problème : les institutions fonctionnant selon le mode de vie de la rue, répondent aux besoins immédiats du jeune, mais en même temps elles le forcent à venir dans leurs murs parce qu'elles ont ce syndrome de « sauveurs du monde » et se sentent portées par une mission du bien contre le mal. Tout ce comportement provoque chez le jeune une rupture entre lui et l'institution. La phase harmonieuse peut durer plusieurs années pour certains, un ou deux mois pour d'autres et ensuite ils ne veulent plus entendre parler du foyer ou des centres.

La deuxième étape, c'est l'étape de la frustration et de la manipulation, tant du côté de l'institution que de la part du jeune. Il y a frustration de part et d'autre devant l'absence de progrès. Il n'y a pas de dialogue, c'est une rupture, une désillusion. Après plusieurs allers-retours du jeune dans la rue, l'institution commence à lui dire : « Bon, si tu as choisi la rue et bien vas-y ! », cela signifie dans son discours : « Si tu as choisi le mauvais chemin c'est ton choix ! » Mais elle ne dit pas : « Choisis la rue si tu le souhaites », comme une valeur, elle ne reconnaît pas le choix de la rue comme légitime, elle ne peut imaginer que la rue soit un choix pour le jeune dans sa situation actuelle, elle le juge.

Le jeune risque alors de penser : « L'institution ne m'a rien apporté, nous n'avons rien fait... » [...] Il y a des intérêts des deux côtés, mais pas de dialogue.

Le jeune se rapproche de toutes les institutions de la ville, mais au fond, il ne veut pas en entendre parler ! De même les institutions les cherchent dans le seul but de justifier leurs projets, leurs financements économiques, etc.

{133}Parallèlement à ce phénomène le jeune grandit, il passe d'une enfance très difficile à une adolescence dans la rue, une rue qui n'a pas de limites, qui promet des aventures, les jeux avec la mort... Le jeune perd la capacité de se projeter dans le futur. Il doit survivre au jour le jour, dans l'ici et maintenant, il vit dans l'immédiat. Il perd alors cette capacité à planifier le lendemain, le jeune vit au jour le jour, peu importe demain. Cela le conduit à prendre de plus en plus de risques : si au début il mendiait, ensuite il se prostitue ou vole de plus en plus.

[...]

La dernière étape, c'est le rejet : le jeune a grandi, il a 18 ans, il est adulte. Les institutions l'abandonnent, elles cherchent les plus petits, les « pauvres petits » parce qu'ils donnent d'elles une image plus valorisante. Quand le petit attendrissant devient un jeune adulte, cela ne les intéresse plus. « Écoute, ici on prend en charge les jeunes jusqu'à 18 ans, si tu n'en a pas profité, tant pis ! » Pour l'institution, dans son discours, la rue reste toujours le mauvais choix. « Si tu veux vivre dans le mal c'est ton problème ! » sous-entendent-elles.

[...]

La frustration est très grande, cela conduit les adolescents à une consommation de drogue plus élevée encore qu'à l'accoutumée, des stratégies de survie de plus en plus dangereuses ; ils jouent de plus en plus avec la limite de la vie et de la mort. À ce moment-là, le jeune prend chaque jour le risque de mourir. L'adolescent des rues se rend compte que l'institution en laquelle il avait pu nourrir un espoir de réparation de toutes ses souffrances l'a trahi elle aussi. Au niveau existentiel, il perd le peu de sens de la vie qui lui restait, et toute l'agressivité qu'il a pu réprimer, retenir, il se met à l'exprimer. Il explose. Il n'a plus rien à perdre. Il vivra cette étape aux alentours de l'âge de 20 ans.

Au Guatemala, les jeunes des rues ne dépassent pas l'âge de 28 ans. On peut observer une évolution dans leur rapport à la drogue : le jeune va se mettre à consommer du crack et du solvant, et il va alors se séparer de son groupe, qui ne consomme plus la même chose que lui.

{134}Cette phase conduit souvent à la mort du jeune. Pas tant à cause des bagarres avec les autres membres de son groupe que d'éléments externes : il peut mourir de cirrhose hépatique ou assassiné, ou encore d'une overdose de drogue.

Peut-être s'agit-il là d'un processus d'auto-destruction – même si, en psychologie, il est difficile de parler de processus auto-destructif ; mais parfois j'avoue que j'ose l'envisager. C'est comme si, à un moment, le jeune nous disait : « C'est bon, je ne veux plus rien maintenant ». Il n'a plus de motivations existentielles suffisantes pour vivre.

D'un point de vue clinique, le jeune à cette étape est en grand danger. Les dommages physiques qu'il a subis sont très avancés, ses possibilités de survie sont limitées, que nous le laissions ou non dans cet état. Nous savons alors que le pronostic est grave. Au niveau éthique cela crée un dilemme : la volonté du jeune (« Laissez-moi mourir ! ») contre le sentiment humanitaire qui conduit à essayer de l'aider jusqu'au bout, de lui donner protection et assistance jusqu'à la fin de ses jours.

Le problème, c'est que nous voyons tout depuis notre point de vue et nous sommes persuadés qu'il est le bon. [...] J'espère que les institutions vont sortir du schéma du centre fermé, des opérations rémunératrices pour récupérer le jeune quand il s'en va.

Pablo dénonce un aspect de l'inefficacité de l'accompagnement des jeunes des rues de la part des institutions, qui ne conçoivent leur aide que du point de vue de leur rationalité, alors que l'on peut penser la vie dans la rue comme comportant sa propre logique. Cependant, on peut rester sceptique quant à l'idée que la rue demeure un réel choix. L'institution pour exister financièrement a besoin d'intervenir auprès d'un certain nombre de jeunes. Cette logique n'échappe pas aux jeunes qui s'en rendent compte. L'institution leur apparaît alors comme instable. Paradoxalement, les jeunes trouvent à ce moment-là leur mode de vie dans la rue plus constant. Les échecs qui s'ensuivent le plus souvent servent de justification à l'abandon des adolescents à leur sort, devenu inéluctable. Il y a donc une {135}double dynamique de rejet entre institution et adolescents des rues dès lors que la relation d'intérêt s'est installée entre eux.

Les institutions ne parviennent pas à dépasser ce processus de rupture. Comment pourraient-elles en tenir compte ? L'intégration d'un possible échec dans le processus d'accompagnement serait pourtant la condition de sa réussite.

La question du choix

Sommes-nous responsables de l'échec d'un accompagnement ? Ne serait-ce pas là encore nous sentir tout-puissants ? La rue peut-elle être un choix ? Doit-on le respecter ou toujours insister ? Chacun sait que, vis-à-vis des enfants, les méthodes éducatives comportent, à côté d'une recherche de l'adhésion de l'enfant à un projet, une certaine dose d'autorité et de contrainte. L'enfant n'a pas encore en effet les moyens, l'expérience suffisante pour faire des choix importants le concernant en toute connaissance de cause.

Ce n'est plus le cas vis-à-vis d'adolescents de 14 à 20 ans, ayant déjà accumulé une expérience considérable dans la rue. Dans ce cas en effet un premier principe doit être retenu de façon quasi absolue par l'éducateur : celui du respect du libre arbitre de l'adolescent quant à ses choix de vie. Ce qui implique que l'éducateur devienne moins éducateur qu'accompagnateur, proposant d'autres façons d'être et de vivre et facilitant leur adoption progressive par des activités et un cadre adaptés.

Monica, México D.F., Mexique.

Je crois que c'est inévitable, nous ne devons pas nous leurrer, ce sont les éducateurs qui sollicitent la participation et la présence des jeunes et pas le contraire. Les jeunes ne viennent pas nous chercher pour faire des activités. On va les chercher dans la rue alors qu'eux ne demandent rien. Nous devons alors en payer le prix ! {136} Quand la demande d'aide vient du jeune, c'est très différent, cela change la relation avec l'institution ou l'éducateur. On peut alors négocier d'autres choses. Mais quand c'est nous qui venons les chercher, nous faisons des concessions pour les attirer. Je dis souvent aux éducateurs de ne pas se leurrer quand nous avons l'impression, lors d'une activité, que les jeunes ont été particulièrement attentifs et réceptifs aux activités : c'est souvent parce qu'ils n'avaient rien de mieux à faire à ce moment-là ; pour ne pas s'ennuyer ou passer le temps, ils restent avec les éducateurs. Ce n'est pas grave. Je crois qu'il s'agit juste de le savoir. Les jeunes des rues établissent une relation utilitaire avec nous. Le risque, c'est de jouer ou de nier cette relation d'intérêt qui s'établit entre les éducateurs et les jeunes. Pourquoi ? Parce que sinon, nous allons nous manipuler et nous utiliser mutuellement.

Même si, comme en témoigne Monica, la participation de l'adolescent est souvent liée à l'intéressement, il n'en demeure pas moins que sa présence est toujours un événement notable qui ne doit pas être pensé sur un mode cynique. C'est au contraire l'occasion de construire, même avec les contradictions qui amènent ces adolescents dans le centre, une relation plus authentique.

Il faut ajouter un deuxième principe à l'accompagnement des jeunes : accepter qu'ils fassent des choses qui sortent du cadre institutionnel, les accompagner hors-frontières au lieu de les abandonner lorsqu'ils s'en excluent. Pour ne pas abandonner Luis, il est nécessaire d'être capable d'accepter de ne pas savoir d'où il vient exactement, de lui faire confiance en l'accompagnant, lui, sans l'intégrer dans un schéma déterminé et abstrait qui rend la relation artificielle et normative ; savoir lui résister en ne répondant pas à ses provocations et à son désir de détruire parce qu'il souffre. L'adolescent trouve alors dans les personnes qui l'accompagnent un repère en qui il peut croire, dans l'adulte quelqu'un qui lui restera fidèle même quand lui prend ses distances, quelqu'un surtout qui saura tenir parole, car gardons {137} toujours à l'esprit que l'adulte est pour lui d'abord un traître, celui qui l'a abandonné ou maltraité. Dans le cadre des institutions, nous devons rester fermes et constants, nous ne savons pas ce qu'on lui transmet et ce qui va le soutenir dans son heure la plus silencieuse, ou dans l'enfer de son carton. La question du choix suscite une perpétuelle interrogation : jusqu'où doit-on accompagner, jusqu'où doit-on intervenir ?

Les éducateurs sont impuissants pour résister à grande échelle aux dysfonctionnements. Malgré tout, ils peuvent agir car ils sont au centre de la relation avec les jeunes. Ils peuvent transformer des destins et leur expérience constitue un savoir précieux. {138}

TROISIÈME PARTIE

L'ÉDUCATEUR : UN ÊTRE DE RELATION

Cette partie est avant tout destinée à servir aux éducateurs sur le terrain et aux futurs éducateurs, mais aussi à tous ceux qui cherchent à palper une réalité dont ils se sentent éloignés, qui souhaitent se défaire d'une représentation imaginaire des adolescents des rues. Il s'agit de mettre en lumière les témoignages et les réflexions des éducateurs pour systématiser leurs expériences en confrontant les manières d'être et les manières de faire et ainsi d'alimenter un débat pour la recherche de nouvelles méthodes psycho-pédagogiques, afin de mieux répondre aux souffrances des adolescents des rues, et aux problématiques soulevées dans la partie précédente.

Le système global de l'aide aux adolescents des rues est traversé par des problèmes de compréhension de leur mission, des dysfonctionnements structurels, des déséquilibres et des problèmes de communication que l'on peut considérer comme insolubles car il n'est pas envisageable d'intervenir à une échelle aussi vaste. Cependant, il y a un domaine sur lequel on peut progresser, changer les choses et *in fine* améliorer l'ensemble du système, c'est l'approche, la définition, la caractérisation des savoirs dont l'éducateur des rues doit disposer. Il est celui qui est physiquement présent, et qui peut améliorer la vie des jeunes, et, si on lui permet de mettre ses compétences en harmonie avec la présence des autres et les moyens techniques qui l'entourent, on peut espérer une réelle amélioration de leur sort et le développement d'une aide efficace.

Par sa fonction même, l'éducateur est dans la position de transmettre, même quand il se met en retrait par rapport aux {142}jeunes qu'il accompagne. Cette transmission suppose de mettre en œuvre deux types de savoir : un savoir-être qui consiste en un parcours de vie qui amène au désir de la transmission ; et un savoir-faire qui consiste en une expérience de la relation et une adaptation aux situations singulières auxquelles il est confronté dans la rue. Des témoignages recueillis, il ressort que ce métier relève d'un désir bien particulier qui ne s'enseigne pas et c'est ce qu'il faut comprendre pour cerner le savoir-être des éducateurs. D'autre part, sans contester les formations existantes d'éducateurs des rues, la partie qui s'attache à leur savoir-faire cherche à constituer une sorte de réservoir d'expériences qui puisse servir de manuel de terrain pour l'éducateur une fois formé. Enfin, il s'agit de commencer un travail de compilation qui permette, en s'enrichissant, d'inscrire dans le long terme le travail avec les jeunes. {143}

4

Le « savoir-être » des éducateurs des rues

L'éducateur est un adulte dont la mission consiste à s'inviter dans la rue auprès de l'adolescent. Indépendamment de ce qu'il entreprendra, il commencera par prendre conscience de ce que représente cette rencontre première de deux corps habités et affectés, le sien et celui de l'adolescent, dans l'espace de la rue, et il faut s'y préparer. La clé de la relation de confiance avec les jeunes est la façon dont cette coprésence est préparée par l'institution et dans laquelle l'éducateur accepte de s'impliquer au-delà de sa compétence technique. La relation est essentielle à cette profession et par conséquent l'implication personnelle de celui qui l'exerce ; ce savoir-être constitue donc la condition préalable du professionnalisme.

Les éducateurs que j'ai rencontrés sont des corps affectés ; leur expérience est aussi cette affectation, le poids d'une pratique qui a transformé leur sensibilité et qui a pris forme par leur propre questionnement. Ces témoignages ouvrent donc aussi des pistes pour savoir accueillir dans leur profession la nécessité de cette sensibilité. {144}

[...]

Un corps engagé dans la rue

Les éducateurs de rue que j'ai rencontrés avaient chacun leur façon de travailler, d'aborder les jeunes avec certaines attitudes communes qu'ils adoptent quand ils appartiennent à la même institution. L'attitude des éducateurs de rue est peu supervisée. {153} Dans le centre elle reste sous l'œil de l'administration de l'institution, mais sur le terrain chacun agit librement et réagit à sa façon.

L'éducateur est responsable des messages qu'il fait passer auprès des jeunes à l'intérieur de l'institution comme à l'extérieur. Un bon éducateur des rues est censé, par son comportement, aussi bien dans sa vie per-

sonnelle que dans sa vie professionnelle, cultiver une attitude de respect, de patience, d'écoute et d'humilité. Chaque détail compte et révèle souvent l'éthique de la personne.

La façon dont il va s'exprimer, le choix du vocabulaire, le ton utilisé, témoigneront également de son savoir-être. Il est important de prendre en considération l'avis des adolescents en leur posant des questions, en écoutant leurs réponses avec attention, comme on ferait avec un adulte, sans les infantiliser. Par toute son attitude et sans se poser en modèle, l'éducateur trace un chemin possible d'être pour l'adolescent. Il le rassurera et lui signifiera qu'il mérite le respect comme chaque être humain, qu'il est aimable, c'est-à-dire qu'il peut être aimé. Ce travail de réconciliation de l'adolescent avec l'humain, de remise en confiance avec lui-même (« re-narcissisation ») ne peut fonctionner que si l'éducateur est constant dans ses réactions, ses règles et ses limites. Si celles-ci varient, l'adolescent, vigilant au moindre écart, retirera sa confiance et son respect.

L'attitude de respect vis-à-vis du jeune permet de ne pas céder à la compassion, car elle implique aussi une exigence de l'éducateur envers lui. Dans le centre, existent des règles nécessaires à la vie communautaire, identiques pour toutes et tous, même si elles sont vécues différemment par chacun. L'éducateur ne pourra, par exemple, sous prétexte que l'adolescent est dans la rue, lui laisser tout faire dans le centre sans en respecter les règles. Si on lui témoigne du respect et qu'il l'apprécie, il comprendra qu'il doit lui-même en témoigner à son tour aux autres jeunes comme aux adultes. L'arbitraire, comme la compassion pour certains, nuit au respect réciproque de tous. L'adolescent sait profiter du moindre avantage et que sa situation dans la rue peut susciter la commisération. {154}

Monica, México D.F., Mexique.

Je ne crois pas que nous devions utiliser le même langage que les jeunes avec qui on travaille ou se mettre au même niveau qu'eux. S'ils viennent dans un autre environnement, dans le centre, nous n'allons pas répéter la même chose, les mêmes rapports que ceux qu'ils peuvent connaître tous les jours dans la rue, quel serait le bénéfice ? On suppose que l'éducateur est un pont pour montrer autre chose : montrer au jeune que quand on parle à quelqu'un on n'est pas obligé de s'exprimer avec des malas palabras [gros mots] pour se faire comprendre ou accepter. Ce n'est pas qu'en dire serait mauvais en soi et que ne pas en dire serait être un saint, mais leur donner l'alternative de ne pas en dire, par respect. Leur montrer que l'on peut traiter les filles et les femmes autrement que comme des objets sexuels, de façon différente. Respecter l'autre c'est se respecter et cela passe aussi par le langage. Il y a plusieurs façons de se saluer : on peut se saluer sans se toucher par exemple, etc. On peut aussi leur dire par exemple qu'ils peuvent aussi parler à quelqu'un sans être systématiquement allongés par terre, mais lui parler à son niveau, debout ou assis. Le plus important pour l'éducateur c'est de rester comme on est ; ne pas adapter son langage de façon superficielle pour être accepté du jeune ou du groupe. Nous n'avons pas à chercher à être aimé ou accepté par le jeune, cela ne doit pas être une condition. Si je l'accepte comme il est, il va m'accepter comme je suis. C'est un compromis des deux côtés.

Cet engagement humain peut sembler simple, mais il ne va pas de soi, il résulte d'un équilibre car il s'agit pour l'éducateur de partager sans tout donner, ce qui nécessite de sa part une réflexion permanente sur ses affects. Être éducateur, c'est donc aussi être un esprit qui doute, qui apprend et critique.

[...]

Un métier et un emploi

Corps affecté, professionnalisme : un équilibre à trouver

Il ne suffit pas d'être un corps affecté car il existe une différence entre s'exposer dans l'espace de la rue et se constituer une expérience professionnelle d'éducateur de rue. {174}

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Pour ma part, j'ai eu une formation de maître d'école, donc travailler avec des enfants ou des jeunes a été quelque chose de naturel. Je n'avais cependant pas pensé travailler avec des jeunes des rues. Il faut d'abord aimer cela. Car l'unique différence, avec les jeunes des rues, est que ces enfants n'ont pas une apparence aussi propre que les jeunes qui vivent dans une famille qui prend soin d'eux, et qu'ils ont aussi plus de problèmes. D'autre part, le jeune en situation

de rue ne fera pas attention à nous : que l'on soit dans la rue pour lui, il n'en a rien à faire. Il faut gagner sa confiance, pour pouvoir passer plus de temps avec lui dans la rue ; mais aussi pour avoir de la crédibilité et peu à peu lui parler.

Théoriquement, on pourrait dire que pour être éducateur des rues, il suffit d'être un maître, d'être pédagogue ou avoir travaillé deux ans dans la rue... Mais ce n'est pas le cas : le travail d'éducateur doit être un processus constant d'apprentissage et chaque jour, dans la rue, on apprend. Plus l'éducateur passera de temps avec les jeunes, en instaurant une confiance réciproque, plus il fera d'expériences, plus il apprendra ce que l'on peut faire ou ne pas faire avec eux. Quand on a atteint un certain degré de confiance avec les jeunes, on peut faire pratiquement n'importe quelle activité avec eux, être en mesure de leur donner des conseils. Mais pour se permettre de leur dire quelque chose et qu'ils l'entendent, il faut atteindre une certaine confiance. Dans la rue, c'est le jeune qui choisit, décide et guide l'éducateur.

[...]

Pour moi, peu importe que l'on ait une formation de comptable ou de mécanicien, l'important c'est que l'on aime être avec eux dans la rue.

Ensuite, il est important d'avoir des connaissances ; quand j'ai commencé, je ne savais pas quelles médiations utiliser, nous procédions par essais et erreurs ; il est préférable de suivre une formation d'éducateur à l'université, mais pour moi cela reste secondaire. Le diplôme ne fait pas l'éducateur des rues. Ce qui va faire un éducateur, c'est l'expérience sur le terrain, {175} dans la rue, la relation directe avec eux, la connaissance, la compréhension des jeunes et les sentiments que l'on a pour eux. C'est cela, être éducateur.

Ne perdons pas de vue que la présence de l'éducateur est un accompagnement, non un investissement exclusif dans la relation. La relation qui se construit est la rencontre de deux êtres sensibles, mais cette sensibilité doit être un moyen d'accès qui perd progressivement de l'importance sous peine de contredire les exigences éthiques de la relation éducative. L'éducateur est celui qui a en vue l'avenir, une perspective qui accompagne l'adolescent qui en est dépourvu et ce point de vue suppose que l'éducateur soit à la fois le sujet de ses affects et en position d'observateur vis-à-vis d'eux.

Clarita, Bogotá, Colombie.

Ce ne sont pas les bons sentiments qui vont les aider, car nous n'allons jamais remplacer le manque, ou l'absence de leur famille. Nous éducateurs sommes de passage, nous les soutenons. Nous devons accompagner le jeune vers son autonomie, être une attache affective, mais surtout un repère solide qui l'aide quand il rechute. Je serai toujours auprès de chacun d'entre eux par le cœur et l'esprit, mais pas toujours physiquement présente. Il faut que le repère soit assez solide pour demeurer au-delà de la présence physique de l'autre et que l'étayage continue en eux. Il est très important de ne promettre que ce que l'on peut faire et ne pas promettre ce que l'on ne peut pas réaliser.

La notion de promesse est fondamentale : pouvoir promettre, et tenir ses promesses, c'est être capable de se mettre à distance du présent et d'engager l'adolescent des rues dans une temporalité plus large, qui lui permet d'acquérir une autonomie. Cet engagement n'a de sens qu'à partir du moment où celui qui promet est en position de le faire, non parce qu'il est un ami qui tient à l'adolescent, mais parce qu'il est un professionnel qui suit des étapes déterminées et vise un but. Tandis que les amis, ou {176} les membres de la famille n'ont pas de but précis, mais sont en relation « pour toujours », dans le cadre d'un vivre ensemble, l'éducateur intervient comme un chargé de mission. Son intervention a un début et une fin, bien que cette fin ne puisse pas être déterminée temporellement, mais vis-à-vis d'un avenir à construire. L'éducateur dessine une perspective temporelle qui structure la réalité de l'adolescent, mais il ne construit pas un maillage contraignant qui les enferme tous les deux. Quitte donc à mettre de côté sa propre motivation, il faut afficher un professionnalisme qui introduise une distance au lieu de piéger l'adolescent dans une relation fusionnelle dans laquelle il tomberait spontanément.

Eliud, México D.F., Mexique.

Il est très important de partir de l'aspect professionnel, et parfois de le dire au jeune : « Je suis un professionnel je suis avec toi ici dans la rue. Je t'offre la même chose, le même compromis, le même effort professionnel que si j'étais en face d'une personne d'une classe sociale plus élevée. C'est la même relation horizontale, j'y consacrerai le maximum d'efforts ».

Le fait d'être un professionnel garantit la constance de la relation, en en limitant la portée on la rend possible. L'institution est référente du professionnel, c'est elle qui apporte le cadre permettant à l'éducateur de ne pas se trouver seul avec l'adolescent, sans arbitrage ni témoin. La fonction sécurisante de l'éducateur ne peut avoir lieu que s'il s'adosse à une structure officielle, un lieu où règne une certaine loi, la moins arbitraire possible.

[...] {180}

*

* *

Parce que c'est l'intérêt des enfants et des adolescents des rues, le travail des éducateurs doit être professionnel et non pas laissé aux aléas du volontariat, de l'improvisation ou des fluctuations de l'humeur du jour. Il en va de l'intérêt des enfants et des adolescents en situation de rue, parce qu'ils ont besoin d'un pôle de confiance solide et durable.

Des éducateurs solides, cela ne signifie pas des éducateurs insensibles à ce qu'ils vivent dans la rue. Ils sont fortement affectés au contraire. Mais ils connaissent leurs faiblesses générales, leurs fragilités dans telle ou telle situation, ils analysent et {181}reconnaissent leurs erreurs, leurs besoins, leurs manques, leur impuissance parfois et leurs incertitudes, ils restent lucides. Ce savoir qui se confirme avec le temps, se retrouve sous le terme de « savoir-être ». Pour l'acquérir progressivement, il faut entretenir en soi la conscience de son corps affecté couplée à celle d'une nécessaire distance afin que l'affect libère et, sans étouffement fusionnel, accompagne l'adolescent des rues même dans l'absence. Il s'agit aussi de tenter de maintenir un esprit de recherche et de curiosité, le souci de trouver les conditions d'une vie personnelle équilibrée et de travailler au sein d'une institution qui va le soutenir, dans un cadre institutionnel rassurant et étayé par une règle déontologique.

Tout cela est nécessaire pour un réajustement constant de soi-même avec les jeunes et avec son propre environnement. Cela fait partie de la recherche passionnante de ce travail, pour trouver l'équilibre et la cohérence entre ce que l'on ressent, ce que l'on dit et ce que l'on fait, la congruence. {182}

5

Le « savoir-faire » des éducateurs des rues

L'éducateur des rues qui travaille pendant plusieurs années dans une association ou institution se constitue un savoir-être, un esprit de recherche permanent. Celui-ci lui permet d'acquérir avec les années un savoir-faire spécifique, qui selon ses affects l'orientera dans telle ou telle direction, plutôt dans la rue ou plutôt dans l'institution. Nous pouvons néanmoins cerner, sur la base des témoignages des éducateurs, des problématiques principales et des pistes psycho-éducatives.

Des expériences multiples et complexes, un savoir-faire spécifique

L'activité des éducateurs dans la rue comporte différentes dimensions, qui sollicitent des savoir-faire spécifiques. L'éducateur doit être capable de mettre en œuvre son savoir-être, de manière cohérente et coordonnée avec d'autres, que ce soit dans la relation corporelle lors de la rencontre, dans la connaissance de l'environnement de la rue ou dans la délimitation des enjeux de son action. {184}

Roman, México D.F., Mexique.

Travailler avec les jeunes, c'est toujours très intense. On vit des situations difficiles qui posent des conflits existentiels en tant que professionnel. On s'interroge sur son rôle face à la personne qui se trouve dans une situation défavorisée, comme les jeunes en situation de rue. On se met à réfléchir sur le système institutionnel en soi, à se demander ce que nous sommes en train de faire. Il y a des jeunes qui meurent après qu'on a travaillé plusieurs mois ou années avec eux. On dépose en eux des espérances et parfois les jeunes les reçoivent, mais d'un coup ils relâchent tout. C'est comme une montagne russe, on voit de bons résultats et d'un coup, tout rechute ; l'ego en prend un coup. Quand un jeune s'implique activement dans un processus et dans son projet de vie, il commence par dire : « D'accord, je le fais... » ; puis soudain un jour, il nous dit : « Ce n'est pas pour moi tout ça ! » et il abandonne le processus, il arrête tout. À ce

moment-là, bien sûr, nous sommes affectés. Même en étant un professionnel, dans le sens où l'on tente toujours de séparer la profession des affects, on n'est pas toujours super solides. [...]
Il y a beaucoup de lacunes méthodologiques, beaucoup de carences, sur beaucoup de niveaux. Le danger, c'est l'éducateur qui sait de façon empirique et essaie la relation éducative sans savoir où il va ni qui il entraîne !

Après de nombreuses années passées à être éducateur des rues, Roman paraît paradoxalement toujours déconcerté face à l'échec dans l'accompagnement. Les meilleurs éducateurs sont souvent ceux qui prétendent ne toujours pas savoir, mais le risque est que, trop marqués par leurs échecs, ils abandonnent un jour un savoir-faire pourtant réel, eux qui connaissent toutes les subtilités d'un processus éducatif qu'ils ont renouvelé en permanence. Il est donc important de recueillir ce précieux savoir-faire.

La liste des thèmes que je vais aborder n'est pas exhaustive. De plus, ces témoignages ne représentent que quelques éducateurs de différents pays d'Amérique latine que j'ai rencontrés. {185} Les éducateurs de rues ont beaucoup de choses à dire et toutes les nuances, les détails de leur vécu professionnel et de leurs impressions personnelles sont importants, car cela permet de nous révéler la complexité de l'accompagnement des enfants ou adolescents des rues.

J'espère que le lecteur, quel qu'il soit, professionnel ou non, percevra la force de ces quelques témoignages qui nous motivent, par leurs qualités de persévérance, à chercher et créer de nouvelles alternatives et apprécier la volonté dont ils font preuve de ne pas céder aux tendances dominantes d'aujourd'hui. Ils permettent de réveiller notre réflexion dans certains domaines que nous croyions connaître et nous font porter un regard toujours neuf sur le chemin qui reste à parcourir pour accompagner de façon pertinente les jeunes en situation de rue. J'espère que les institutions réaliseront combien la systématisation des expériences de rue des éducateurs est urgente et indispensable pour s'adapter à la situation et aux besoins des adolescents et des enfants des rues. J'espère ainsi pouvoir leur donner envie de mettre en chantier une telle entreprise, pour améliorer leur programme psycho-pédagogique. Nous n'aborderons ici que quelques aspects : la rencontre, la vie dans la rue, et la question de l'ingérence.

La rencontre

La rencontre entre l'éducateur et l'adolescent en situation de rue, dans un environnement complexe, est d'abord une rencontre des corps, non verbale, et celle-ci initie ou non la relation de confiance, déterminante pour l'avenir. La première impression marquera les prémices de l'histoire ; mais celle-ci résulte d'une préparation soignée, au cours de laquelle l'éducateur a appris à ajuster sa distance physique avec les adolescents. {186} Le premier contact dans la rue

L'éducateur va à la rencontre de l'adolescent en situation de rue. Comment fait-il pour l'aborder ? De part et d'autre, la crainte est présente. Ce premier contact n'est pas nécessairement long : il peut s'agir d'une brève salutation. L'important, c'est de savoir pourquoi on est là, de se présenter et ne pas faire trop mauvaise impression au jeune, pour qu'il ait envie de nouer un lien, de revoir l'éducateur.

La rencontre nécessite un travail de préparation soigné et approfondi, en particulier une prise de connaissance du terrain et de ses caractéristiques, des comportements spécifiques des jeunes avec lesquels on souhaite entrer en contact, etc.

Roman, México D.F., Mexique.

Comment j'aborde un jeune dans la rue ? Avant tout, on fait une enquête dans la ville pour voir où se concentrent les jeunes en situation de rues. Il y a des coins où ils s'installent, des endroits stratégiques. De notre côté, on va déterminer la zone la plus pertinente pour s'installer et commencer à travailler à sensibiliser les habitants locaux.

Tous les cinq ans, on change de zone. Quand nous arrivons dans une zone de la ville, les jeunes ne nous connaissent pas et nous non plus, mais après la confiance s'installe avec eux au moyen d'activités toutes simples. Assez vite nous invitons les jeunes à aller au centre, des activités dans la rue nous passons ensuite aux activités dans le centre, avec des dynamiques de groupe plus élaborées.

Clarita, Bogotá, Colombie.

Premièrement, il faut gagner la confiance du jeune, être très clair et avoir une bonne connaissance de la ville, de ses recoins et des frontières à ne pas dépasser. Il faut aussi connaître les autres institutions pour ne pas se laisser manipuler par les jeunes à leur sujet et pour les renseigner aussi : connaître leurs conditions d'accès, etc.

{187} Une institution qui veut venir en aide aux jeunes en situation de rue doit recueillir un certain nombre de renseignements : observer où ils se déplacent, déterminer comment on peut les accompagner, les orienter, quelles sont les meilleures alternatives.

Une fois cerné l'espace de la rue, le premier contact peut avoir lieu ; il peut ne durer que quelques minutes, mais sera de toutes manières déterminant. Les éducateurs insistent généralement pour distinguer la visite et l'activité, la visite consistant à dialoguer avec le jeune, et l'activité à l'inscrire dans un processus plus long et qui requiert davantage d'implication de sa part.

Montse, Santo Domingo, République Dominicaine.

Je pense que le premier contact est fondamental, l'approche de ces petits garçons, petites filles et adolescents en situation de rue. L'idéal, c'est d'aller en binôme dans la rue (un homme et une femme si c'est possible) et de commencer par se présenter.

Il est fondamental de les saluer, se présenter et leur expliquer où nous travaillons, pourquoi nous les abordons. D'être sincères avec eux, ne pas promettre quelque chose que nous ne pouvons pas faire ; et je pense qu'il est préférable de ne rien leur donner de matériel.

Je ne suis pas partisane de leur poser beaucoup de questions lors du premier contact. Nous nous sommes approchés d'eux, c'est le premier contact et je pense que le mieux c'est d'avoir un petit échange, un court dialogue avec eux. L'idéal c'est de pouvoir les inviter à une activité ou leur demander si une nouvelle visite de notre part leur ferait plaisir pour continuer la conversation et dans ce cas quand, dans quel lieu, etc. On peut faire quelques jeux lors du premier contact, pour briser la glace, cela a bien fonctionné pour moi.

Ensuite, on abordera le jeune avec des objectifs différents. Si au premier abord, l'idée était de se présenter, de faire connaître le programme, etc., dans les occasions suivantes, l'intervention dans la rue peut répondre à d'autres objectifs, selon les orientations de l'association pour laquelle on travaille.

{188} Il est extrêmement important de planifier chaque sortie dans la rue, de penser dans quelle zone nous irons, qui nous pensons rencontrer et de bien distinguer l'objectif de sortie : cela peut être de chercher quelqu'un, d'avoir des nouvelles d'une situation, de réaliser une thérapie ludique, d'accueillir et de régler des situations de crise connues, de motiver pour la participation à telle ou telle activité, etc. Quand nous sortons dans la rue, nous risquons de rencontrer des situations inattendues (situations d'urgence, abus de la police, etc.) et nous allons devoir savoir réagir. Pour cette raison, je pense qu'il est intéressant d'apporter un kit premiers soins, etc.

La participation du jeune à un programme ou une proposition doit être volontaire. Je ne suis pas favorable aux associations qui « récupèrent » les enfants et les adolescents dans la rue et les amènent dans un foyer, etc. Cette participation volontaire doit être responsable ; les enfants et les adolescents, comme l'association de son côté, doivent assumer leur engagement (leur accord à une participation). Dans la rue, bien que nous soyons dans l'environnement où vivent les enfants et les adolescents, nous pouvons établir un accord avec des règles minimales de respect et de cohabitation commune pendant le temps des différentes activités.

Dans l'espace de la rue, on doit distinguer les visites des activités ludiques ou thérapeutiques que l'on y organise. Il faut mettre en place des espaces de thérapie ludique dans la rue, où nous pouvons travailler des thèmes fondamentaux comme les droits des enfants, la prévention contre les maladies sexuellement transmissibles ou le SIDA et autres thèmes d'importance pour eux. {189}

Clarita, Bogotá, Colombie.

Il faut bien connaître le lieu dans lequel on va les approcher, leur dire que nous appartenons à un programme ou une institution, les inviter à une activité prochaine ou un événement institutionnel et leur signaler au passage que l'on passe chaque jour à cet endroit.

Parfois, c'est le jeune qui va établir le premier contact. Rencontrer un jeune en situation de rue c'est d'abord l'informer : lui indiquer le centre, un espace où il peut manger ou dormir... et si c'est la première rencontre, lui dire que l'on n'a pas l'habitude de donner de l'argent dans la rue. Lui donner un numéro de téléphone où il peut joindre l'association, et l'inviter à des activités.

L'éducateur surgit dans l'espace de la rue comme un demandeur aux yeux du jeune : lui se trouvait là avant. Proposer d'emblée une activité serait brutal et peut-être mal perçu par le jeune, c'est la relation qui doit être privilégiée : on peut donc être amené à renouveler les visites pour rétablir la position centrale de la relation et non de l'activité. Pour l'éducateur aussi, la visite est un moment d'attachement très fort, et qu'il renouvellera en différentes occasions.

Pour surmonter l'intensité ou la gêne des premiers contacts, certaines associations ont mis en place des stratégies de contact avec activités, qui leur permettent d'affiner leur observation empirique.

Eliud, México D.F., Mexique.

Nous avons constitué trois outils dans notre association. Pour le diagnostic des groupes de jeunes, nous avons élaboré un jeu de cartes avec des questions spécifiques pour que les jeunes puissent s'identifier aux situations qui leur sont proposées. On peut alors repérer quelques pratiques à risque de la part du groupe. Exemple : « Pourquoi te rejettent-ils ? » Et la carte présente une image avec un groupe de jeunes échappant en courant à une femme qui paraît en colère au marché.

Ces questions nous aident à recueillir des informations afin d'établir un diagnostic général et d'identifier les nécessités et les {190}pratiques à risques des jeunes. Avec la représentation graphique, les jeunes voient la situation et de façon spontanée ils répondent et commencent à parler de ce qu'ils vivent dans la rue.

Ainsi, nous n'avons pas à lui poser des questions pesantes, cela vient de lui à travers le jeu. Sinon, il peut être très inconfortable pour lui de lui poser des questions personnelles. On comprend mieux la problématique du jeune à travers ce jeu de questions.

En deux semaines, avec des visites constantes dans la rue, on accumule beaucoup d'informations. Et cela nous permet de mieux les connaître.

Ces activités ne peuvent cependant se substituer à la mise en présence simple et sans matériel de l'éducateur et de l'adolescent et risquent, par leur caractère intrusif, d'être contre-productives. Beaucoup d'éducateurs des rues s'accordent à dire qu'il faut attendre au moins la seconde rencontre, en dehors du lieu de la rencontre initiale afin d'éloigner les jeunes de leur milieu habituel. Pour cela, nous pouvons attirer les adolescents, mais sans les séduire ouvertement et en tenant compte de la multiplicité des signes auxquels ils sont soumis. Souvent, les éducateurs de rue que j'ai rencontrés portent des t-shirts au nom de l'association, qui permettent aux jeunes de les reconnaître de loin et de les rejoindre éventuellement.

Clarita, Bogotá, Colombie.

Pour faire passer une information ou prendre contact, le graphisme est très important, il permet d'attirer l'attention ; il n'y a pas besoin de beaucoup de mots, mais plutôt d'images claires pour qu'ils retiennent l'information que nous cherchons à transmettre.

C'est progressivement que l'on réussit une sensibilisation. Certains ne savent pas lire ou écrire, ils peuvent alors accéder à l'information de façon interactive. Mais il faut que le matériel soit attractif pour le jeune et le groupe, parce que l'on travaille dans la rue même, sur les places, les carrefours où quantité de choses vont capter leur attention. Nos activités peuvent prendre {191}place dans la rue, mais nous essayons de le faire dans un environnement différent : un parc, une place calme, le foyer... une ambiance différente de la rue, où ils peuvent prendre une douche, s'habiller, etc., recevoir des informations à l'abri des événements de la rue. Cela se fait de façon directe, verbalement, avec d'abord un simple bonjour. Il faut se mettre au même niveau que le jeune, lui montrer de l'empathie, l'écouter et croire en lui, découvrir avec lui quel est son problème et chercher avec lui le moyen de le résoudre. Il ne s'agit pas de donner des conseils si l'on ne sait pas de quoi on parle. Le mieux, c'est que la solution à leurs problèmes vienne d'eux.

Avant même que le contact verbal ne s'instaure, un dialogue, une appréhension, un regard s'installe, une observation mutuelle des corps : c'est cela le premier contact. Le jeune est très malin, et même sous l'effet des substances psychoactives (solvants, substances volatiles) il va nous repérer de loin. Être préparé est une chose, mais il semble qu'il ne faille pas se camoufler derrière son statut d'éducateur : le jeune cherche un contact sincère, pas un professionnel froid et technique. Dans les premiers temps, le jeu et l'humour sont des médiations tout à fait intéressantes pour assurer de part et d'autre le lien et reconnaître une relation qui se développe en toute franchise. L'adolescent des rues est d'abord un adolescent et non un enfant, il mérite d'être respecté comme tel, dans ses choix et ses opinions. Il aura tendance à affirmer son territoire et son

identité, et va souvent chercher à savoir si l'éducateur a peur de lui. Il va parfois jouer à provoquer l'éducateur dès le premier contact pour évaluer sa fiabilité et sa capacité à résister dans la relation. L'éducateur n'a pas intérêt à se laisser intimider, mais à garder confiance en son approche éducative : en particulier, assumer le fait qu'il soit d'abord considéré comme illégitime dans la rue, accepter d'être déstabilisé. En revanche, il n'est pas utile de chercher à surmonter la crainte de l'inconnu en voulant à toute force remplir ou assurer le contact en proposant une activité : laissons à la relation le temps de se construire.

{192} Pour entrer en relation, l'éducateur se met à la hauteur du jeune, sans pour autant l'imiter. Il peut s'asseoir à côté de lui, si celui-ci est assis, évitant la position verticale d'autorité et marquant le respect vis-à-vis de l'adolescent. De même, il s'agit de ne pas imposer sa présence en restant trop longtemps sur place, si cela n'est pas nécessaire, et de parler ou de poser trop de questions. L'observation, même silencieuse, apporte suffisamment d'informations pour le premier contact. Les jeunes en situation de rue perdent souvent leurs repères spatio-temporels. Nous pouvons leur rappeler précisément quel jour nous sommes pour qu'ils repèrent le prochain jour où nous leur rendrons visite. Quand nous avons des propositions, nous devons tenir compte de leur avis. Pendant la visite, il y a certains éléments qu'il peut être utile de noter pour préparer la prochaine visite et évaluer la situation :

- s'il vit en groupe ou s'il est isolé,
- s'il a un problème de santé apparent,
- s'il se drogue et avec quel solvant,
- si son abri est un abri temporaire ou plus permanent,
- s'il a déjà des contacts avec d'autres associations et des liens avec sa communauté (s'il souhaite nous le confier),
- quel âge nous lui donnons physiquement, etc.

Ces observations ne sont pas exhaustives, chaque éducateur avec son équipe prépare sa sortie et la zone topographique où il va se déplacer. Comme le disait Montse, il est préférable d'être en binôme lors des sorties de rue, pour rendre visite au groupe ou au jeune en situation de rue, cela permet ensuite de confronter ses impressions et ses observations afin d'établir une nouvelle visite qui précisera la situation.

En cas de doute : maintenir la distance corporelle.

Les adolescents des rues sont soumis à des sollicitations constantes et la rencontre avec l'éducateur n'est que l'une d'entre elles : ils évaluent en permanence leur intérêt, tout en demeurant très influençables lorsqu'un adulte vient proposer son {193} aide. L'éducateur ne doit donc laisser planer aucune ambiguïté sur la nature de ses intentions.

On dit toujours qu'il vaut mieux prévenir que guérir. Sans entrer dans la loi du soupçon, il faut cependant aborder la question de la pédophilie, présente dans les institutions qui accompagnent les enfants et adolescents en situation de rue. Ceux-ci sont vulnérables et susceptibles d'être victimes de pédophiles. Cette question est souvent taboue et génère un malaise quand je l'évoquais lors de mes entretiens, la plupart des éducateurs sont des hommes et les jeunes en situation de rue sont à 70 % des jeunes hommes, prépubères et pubères. De plus, les enfants et les adolescents en situation de rue sont très nombreux à avoir vécu un abus sexuel dans leur enfance (dans leur foyer ou leur entourage, qu'il s'agisse de filles ou de garçons). C'est une des causes principales de départ du foyer pour la rue. Par la suite, les conditions de survie dans la rue sont telles que certains garçons continuent d'être victimes d'abus sexuels (par exemple : rituel pour rentrer dans un groupe « protecteur » ; violences des adultes en situation de rue ; abus de leur vulnérabilité physique, etc.). Pour les filles, seules 30 % d'entre elles quittent le foyer pour la rue. Plus vulnérables, elles peuvent vite être recrutées pour travailler dans l'industrie du sexe ou prodiguer des faveurs sexuelles consenties à d'autres adolescents des rues en échange de « protection » – ce que l'on appelle aussi la pratique du « sexe récompensé ». Les traumatismes psychiques sont là, bien que refoulés, bien ancrés. Le corps devient un objet avec lequel on marchandise telle ou telle chose. Il est instrumentalisé au quotidien, méprisé et c'est toute l'estime de soi qui est maltraitée en permanence.

Malgré toutes les précautions prises au niveau institutionnel, nous ne pourrions éviter que certains éducateurs qui ont un passé traumatique passent à l'acte et abusent des jeunes en situation de rue qu'ils sont censés accompagner. La phase de recrutement d'un éducateur ne doit pas pour autant être trop soupçonneuse : il est surtout important d'écouter l'avis des jeunes en situation de rue et d'être vigilant devant tout comportement qui paraît suspect. La politique du soupçon n'est pas non plus tolérable, {194} c'est pour cela qu'il est conseillé de mettre en place au sein de son association ou son institution des règles communes dès le départ,

qui puissent protéger le jeune et l'éducateur des rues avant que quoi que ce soit ne se produise, plutôt que de chercher à sanctionner après coup des comportements déviants.

La distance corporelle est de mise, même si elle semble ne pas être partagée par tous les éducateurs, qui y voient une froideur vis-à-vis d'un adolescent en manque d'affection. Cependant, là encore, être affecté ne signifie pas être dans le contact physique. L'adolescent en situation de rue est en manque affectif et en manque de repère et de modèle. Il est à la recherche de relations chaleureuses et, souvent, d'une représentation paternelle. Ne nous y trompons pas : l'adolescent en situation de rue a ses stratégies de survie également dans le domaine affectif, il sait instrumentaliser son corps, ses mimiques afin de séduire son interlocuteur pour obtenir ses faveurs et ce qu'il souhaite. Mais, même s'il paraît être plus pervers que l'adulte dans certains jeux de séduction, il n'en demeure pas moins vulnérable, car c'est souvent le seul moyen qu'il connaisse de manifester ou recueillir une affection. L'éducateur ne peut pas se laisser prendre à ces invitations, qui ne sont pas l'expression de ses affects mais un moyen pour l'adolescent de contrôler son environnement, de se rassurer d'une certaine façon. Et pardessus tout, il ne s'agit pas de répondre sur le même registre.

Si l'éducateur des rues a des gestes affectueux pour lui, s'il se permet une accolade avec le jeune, une bise ou même un simple contact sur sa main, ce geste-là sera immédiatement interprété par le jeune. Pour lui, surtout s'il a été victime d'abus sexuels et corporels dans son enfance, aucun contact corporel n'est anodin, si petit ou léger qu'il soit. Il signifie pour lui parfois immédiatement une invitation à aller plus loin, même si c'est inconscient. Chaque histoire d'abus sexuel est différente pour la fille ou le garçon, chaque relation au corps est différente et les éducateurs sont loin d'en connaître tous les secrets. C'est pour cela que, dans le doute, il est préférable de ne pas prolonger un contact corporel avec les jeunes en situation de rue, pour éviter toute ambiguïté. {195}

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

En tant qu'éducateurs, nous devons faire attention car nous devons nous rappeler que nous travaillons avec une population dont les règles morales ne sont pas les mêmes que les nôtres. Ils ont un système de blagues différent, un mode de vie différent, un système d'expression différent, pas seulement au niveau verbal, le langage corporel aussi est très différent de ce que nous sommes habitués à voir. Pour eux par exemple, toucher les fesses d'une fille est devenu quelque chose de normal, mais si l'éducateur le fait il va en prison !

Il ne faut pas le faire évidemment : nous sommes là pour leur montrer les valeurs du respect universel qui appartiennent à toutes les cultures, y compris la leur. Nous devons nous protéger de ces mauvaises interprétations. La société dans laquelle nous {196}vivons l'exige et nous devons faire de plus en plus attention quant à notre comportement avec le jeune.

Pour moi, je pense qu'il ne faut pas abandonner l'accolade et le contact physique pour ne pas réfouler le contact et travailler dans le sens que le contact physique n'implique pas forcément une connotation sexuelle. Car enfin si cela a lieu dans les familles, pourquoi cela ne se passerait pas dans un centre ?

Sur le thème de la pédophilie, il vaut mieux vérifier deux fois qu'une, la pédophilie existe dans les centres éducatifs, c'est pour cela qu'il faut évaluer encore mieux les personnes qui vont être amenées à travailler avec ces jeunes, quelles que soient les parties du monde où elles ont travaillé, au niveau international... nous ne pouvons pas voir le futur d'une personne mais nous pouvons en voir le passé.

Alfredo ne souhaite pas abandonner le contact physique avec le jeune, car il pense pouvoir maintenir le fait qu'un geste affectueux ne soit pas nécessairement intrusif. Pourtant, le centre n'est pas une famille, il crée une relation artificielle, certes réelle mais qui doit toujours être distante pour laisser au jeune une latitude, une liberté. L'adolescent ne mentalisera pas nécessairement les comportements, ce qui entraîne une certaine confusion, qu'une distance corporelle franche éviterait. Mais Alfredo a raison lorsqu'il dit que la pédophilie est un sujet tabou, car il va à l'encontre de l'aura de l'éducateur et du volontaire, qui demeure très forte. Il convient effectivement d'interroger son passé avec soin.

Les éducateurs ont tous leur opinion sur le sujet et certains s'insurgent contre ce soupçon vis-à-vis de leurs collègues masculins. Certains prennent au sérieux la question, d'autres trouvent que nous dramatisons et que nous devons faire « comme on le sent » en ce qui concerne le contact physique ou non avec le jeune pendant le travail d'accompagnement. La distance corporelle s'exprime aussi à travers les cinq sens : quand un éducateur parle d'une voix forte, il abolit la distance et devient intrusif. Sur tous les paramètres, c'est le savoir-être de {197}chacun qui permettra de marquer ses limites et son style pour ajuster la distance.

Sur ce point, l'exemple du tutoiement est intéressant. Beaucoup d'éducateurs tutoient les adolescents des rues, car ils souhaitent être proches d'eux. Le tutoiement et le vouvoiement n'ont pas la même connotation dans chaque pays. Personnellement, je suis favorable au vouvoiement réciproque afin que le jeune ait d'autres rapports avec nous que ceux qu'il a habituellement avec sa communauté ou son groupe dans la rue. Pourquoi marquer la différence ? Pourquoi marquer la distance ? Afin de lui signifier que nous ne sommes pas dans une appréciation arbitraire et que cette distance est là pour les protéger lui et l'éducateur de toute forme d'instrumentalisation. Elle va permettre un accueil chaleureux sans être étouffant, le jeune peut avoir l'espace pour penser et se construire un projet sans être parasité. Avec certains thérapeutes, nous appelons cette distance la distance thérapeutique, mais elle vaut aussi pour la pratique éducative. Être un peu éloigné du sujet nous permet de ne pas brouiller la relation ni se faire des illusions sur sa nature.

Blanca, México D.F., Mexique.

La rue est un univers très fort et très rude. Il m'est arrivé de rencontrer des éducateurs de rue qui ne voulaient pas toucher les jeunes, moi je leur disais : « Mais attends ! Tu es éducateur des rues, comment se fait-il tu aies peur de les toucher ! »

Il ne s'agit évidemment pas non plus de fuir tout contact physique. Mais nous pouvons distinguer différentes manières de toucher, par exemple : un toucher ambigu (qui hésite et n'est pas certain de son intention), et un toucher franc (qui n'a pas peur et assume un comportement net). Chaque geste ou contact est perçu par le jeune, qui en fait une lecture précise lui permettant de savoir si oui ou non il peut se confier ou avoir une relation sincère ou camouflée avec l'éducateur adulte. Là encore le savoir-être de l'éducateur est tout à fait essentiel. Il y a des expériences exceptionnelles dans lesquelles nous sommes amenés {198} à être en contact physique avec le jeune : des situations émotionnelles extrêmes où nous ressentons la nécessité de prendre le jeune en grande souffrance dans ses bras (l'empathie en cas de deuil, de situation traumatique mutuelle, de joie...). Ce sont des situations exceptionnelles et uniques, qui réhabilitent le geste véritablement affectif.

La distance corporelle est une précaution institutionnelle qui ne vise pas seulement à éviter des conduites pédophiles, mais s'étend à toute pratique institutionnelle, dans toute situation avec les jeunes. Le jeune doit se réparer de ses traumatismes, et c'est à l'éducateur d'être très clair sur les messages sensoriels qu'il lui envoie.

La rencontre avec les adolescents des rues dans leur milieu nécessite donc une grande préparation et une réflexion constante. Mais si elle constitue une première condition à un accompagnement de qualité, elle n'est qu'une première étape, et au cours des suivantes, l'éducateur sera en permanence sollicité dans sa prise de position et confronté lors de son accompagnement dans la rue à des contradictions qui interrogeront en permanence son éthique.

La vie dans la rue

Les principaux types de situations auxquelles les éducateurs sont confrontés dans la rue, sont essentiellement la violence, la drogue, la déchéance corporelle, le discours sur la santé, et le rapport à la police. {199}

Les violences : prévenir et agir

Dans la rue règne un climat de perpétuelle insécurité. L'adolescent qui a choisi d'y vivre est sans cesse confronté à toutes sortes de violences et reste toujours aux aguets de la prochaine agression éventuelle. Sa propre violence, qui peut être amplifiée par la drogue, reste une des réponses à la violence du milieu.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

On parle avec les jeunes de la violence sur différents thèmes, on en parle dans la rue à travers des ateliers de prévention. Le thème central n'est jamais directement la violence, il s'agit surtout de lancer une réflexion : où en sont-ils actuellement par rapport à elle ? Pourquoi y a-t-il tant de violence dans la relation de couple, aussi bien venant de l'homme que de la femme : violence verbale et physique ?

Abraham, Tegucigalpa, Honduras.

Entre eux, la violence est très forte et celle qui vient de l'extérieur aussi. Le crack est très présent au Honduras, les combinaisons de drogues augmentent la violence entre eux : crack, marijuana, colle, etc. Quand ils sont sous l'emprise de la drogue, ils vont jusqu'à se tuer dans

les bagarres. Nous n'avons que très peu de moyens pour travailler et lutter contre la violence qui a lieu dans leur groupe.

Les éducateurs tentent, après avoir établi une relation de confiance avec tout un groupe d'adolescents, de les sensibiliser aux conséquences de ces violences. Parfois les jeunes jouent avec cette violence extrême (comportement ordalique, confrontation au pire), mais sont dépassés ensuite par la disproportion de ses conséquences. Là encore, leur corps est la première victime ; un corps affecté par son environnement et son histoire, incapable de trouver un autre moyen d'expression. La violence verbale est également quasi permanente, ce qui abîme chaque jour davantage leurs relations, augmente leur culpabilité et les maintient dans une tristesse et un conflit intérieur constant. {200} Chaque jour compte, car chaque jour leur corps et leur estime de soi sont un peu plus fragilisés par les violences diverses.

Devons-nous les protéger d'eux-mêmes ? Et s'ils ne veulent pas être protégés ? La même question reste en suspens.

Abraham, Tegucigalpa, Honduras.

Le problème, c'est de savoir jusqu'où on peut et doit intervenir. C'est la grande question de l'éducateur, cela définit même notre place auprès d'eux : ne pas intervenir ou intervenir, et jusqu'où ? Moi, j'interviens quand il y a violence verbale en ma présence. Mais intervenir physiquement quand il y a un danger pour la personne, cela n'est pas évident car il y a des situations où l'éducateur n'a pas à intervenir. La violence s'est banalisée et devient pour eux une façon de communiquer entre eux ; ils utilisent des gros mots, des coups, des blagues très vulgaires et très blessantes pour exprimer parfois leur émotion à un ami ou leur amour à une fille. Il est difficile de lutter contre ce mode de communication : c'est le leur, la culture qu'ils ont créée entre eux.

Monica, México D.F., Mexique.

Il y a la violence physique et il y a la violence faite à l'âme, comme je l'appelle. Le fait de rejeter quelqu'un par le regard ou par la parole c'est de la violence. Je pense qu'on s'attache toujours plus à la violence visible et que l'on peut soigner. C'est plus satisfaisant car nous pouvons faire quelque chose, nous pouvons avoir le contrôle sur elle. Par exemple si le jeune s'est cassé quelques côtes pendant une bagarre, l'éducateur va raconter de façon spectaculaire comment il a réussi à l'accompagner à l'hôpital le plus proche et comment il a pu le soigner.

Mais nous oublions la violence invisible, plus sourde. La fille peut ce jour-là s'être battue avec son petit ami. Pour eux c'est quelque chose de très important même s'ils n'en portent pas la trace physique. Ces douleurs-là, nous ne prenons pas souvent le temps de les traiter en tant qu'éducateurs.

Quand j'ai travaillé dans un foyer, nous avons créé un espace pour ces douleurs invisibles, une salle de crise où les {201}jeunes pouvaient exprimer leur tristesse et leur joie, ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de coups qu'il n'y a pas de violence.

Il est aussi important de les aider à prévenir cette violence : prendre soin de leur corps, savoir dans quelle situation il est nécessaire de se battre, dans quelle situation on peut éviter de se battre et comment. Comment se défendre de façon différente. Discuter avec eux et leur montrer que la violence n'est pas un trophée ou un mérite ; que quand on est violent on n'est pas un héros... Il faut alors travailler sur les croyances populaires qui sont bien ancrées en eux, pour que peu à peu ils n'associent plus le fait d'être violent au fait d'être quelqu'un de fort.

En tant qu'éducateurs, nous devons être vigilants sur ce que nous racontent les jeunes, car ce n'est pas toujours la victime de la violence qui a raison. Il faut parfois remonter aux faits pour comprendre comment s'est créée une situation de violence. Notre amour pour les jeunes nous rend parfois aveugles et nous leur donnons souvent raison les yeux fermés, les traitant en victimes, mais nous perdons l'objectivité. Que ce soit de façon consciente ou inconsciente, même s'il est vrai qu'ils sont souvent victimes.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Ils ont toujours eu ce sentiment que quelque chose pouvait arriver à tout moment dans la rue, que la vie est rapide, qu'elle se vit aujourd'hui et non demain. Ce sentiment existe parce qu'ils savent que la mort peut survenir à chaque instant et de diverses manières ; les jeunes sont victimes de violences gratuites depuis longtemps.

Ils subissent cette violence verbale et physique, même s'ils ne peuvent pas tous y répondre de la même façon. Ils racontent toujours la haine qu'ils cultivent en eux, car ils ont accumulé en eux le fait d'être maltraités et leur impuissance à réagir.

La colère et l'impuissance face aux abus de la police les rongent. Le mépris et l'indifférence de la société civile et des passants aussi. Beaucoup de ces jeunes volent, mais c'est leur réponse à eux face à la violence qu'ils reçoivent. Parfois ils ont été frappés juste parce qu'ils étaient là, dans la rue. Ce sentiment d'injustice se grave dans l'âme des jeunes.

{202}Il y a aussi la violence en relation à la drogue. Il y a beau coup de monde qui vend de la drogue aux jeunes. Beaucoup de ces personnes-là les ont manipulés et beaucoup de dealers les ont tués à cause des dettes qu'ils ont pu avoir.

Il y a la violence interne au groupe. Si on ne peut pas parler de leader dans un groupe d'enfants des rues, il y a quelques jeunes malgré tout qui dirigent le groupe, mais ne sont pas des leaders pour autant, dans le sens qu'ils ne commandent pas. À l'intérieur du groupe, selon l'âge aussi, il y a une violence sexuelle et physique importante liée à la drogue.

Les filles sont très souvent violées à l'intérieur du groupe par leurs pairs. Souvent elles ne veulent pas en parler, elles le racontent et quoi ? Que peut-on leur dire ? Si elles veulent rester dans la rue, on peut les soutenir sur le moment, il est important de les aider si elles le souhaitent, on peut alors évaluer avec elles leurs besoins : si c'est au niveau clinique, médical ou psychologique, ou si elles ont besoin seulement de confier leur histoire. On sait que les filles ne vont pas sortir du groupe, elles vont continuer à vivre dans cette structure, elles sont tellement habituées à ce genre de violence, sexe récompensé et autres, tout cela fait partie de la chaîne de la violence.

Les bagarres qui éclatent entre eux sont très dangereuses et peuvent parfois s'enflammer pour un rien : la tension accumulée, la peur, associée au sentiment d'être persécuté (effet de la drogue) est telle que la violence physique avec des objets environnants qu'ils trouvent peut être fatale. L'ennui et l'envie de « tuer le temps » dans la rue aussi, l'envie de se confronter à l'autre physiquement pour montrer sa force, l'évocation d'un conflit antérieur, d'une histoire avec une fille, d'une histoire de vol ou d'argent, etc., parfois le moindre prétexte est bon pour provoquer l'autre et se battre.

Blanca, México D.F., Mexique.

Il faut être capable de contenir les conflits : arrêter une situation qui dégénère, s'asseoir et respirer. Voir avec les jeunes, après un moment, ce qui s'est passé pour que la violence ait pu {203}atteindre un tel degré. Mais si le conflit se passe dans la rue en dehors du centre, il faut faire davantage attention avant d'intervenir, car il y a d'autres acteurs dans la rue. Il faut se mettre souvent à la place de l'autre, se demander : « Qu'est-ce que je ferais dans ces cas-là ? »

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Avec les éducateurs, nous travaillons la violence en les faisant participer aux solutions : comment peuvent-ils y faire face ? Que s'est-il passé ? Comment vivent-ils la situation ?... Que ressentent-ils sur le moment ?... La violence interne au groupe de jeunes est sans doute la plus importante.

Estuardo, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Ils vivent sur le moment une grande colère et ne se rendent pas compte des conséquences de leurs actes ; ils ne réalisent pas, à ce moment-là, la notion même de vie. Nous travaillons la violence par rapport à l'estime de soi : essayer de faire des activités où ils peuvent réagir autrement, avoir des relations différentes, des activités qui leur permettent de mieux se connaître et qu'ils puissent vivre entre eux sans violence. Pendant les activités nous évitons aussi la violence verbale, les incitant à ne pas dire de gros mots, avoir des gestes violents entre eux, pour qu'ils aient au moins l'expérience d'avoir d'autres rapports et se rendent compte également qu'ils peuvent partager sans violence.

Ils ont une vie très violente, interne et externe au groupe ; chez nous ils peuvent faire l'expérience de s'exprimer sans violence. Est-ce que ça fonctionne ? C'est très difficile : nous essayons par notre comportement, notre façon d'être, de nous mettre en relation avec eux, d'engager un changement d'attitude aussi en eux, au moins durant le temps de notre présence. Premièrement, on gagne leur confiance, on évite qu'il y ait de la méfiance entre nous. Cette

confiance et le respect s'établissent progressivement, on fait baisser les tensions. Ils peuvent se confier et raconter ce qu'ils vivent, on peut alors leur suggérer des moyens d'agir autrement. C'est très difficile, car nous {204}partageons seulement un moment avec eux chaque jour, mais eux, ils vivent tous les jours avec ces violences...

Ils sont souvent rancuniers et frustrés. Mais leur rancune et leur frustration ne sont pas adressées à leur père ou mère qui les ont peut-être maltraités et poussés dans la rue, ni à l'institution qui les a laissés tomber depuis qu'ils sont majeurs, ni à ce policier qui a abusé de l'un d'entre eux..., etc., mais elles se retournent contre un de leurs amis dans le groupe ou contre eux-mêmes.

En somme il n'y a pas une violence de rue, mais des violences dans la rue, subies depuis l'enfance par le jeune en situation de rue. Pour l'éducateur, le défi est permanent car il est invité dans la rue et, là encore, il doit se différencier sans pour autant passer pour un donneur de leçons. Agir sur la violence, c'est bien entendu en prévenir la manifestation, le travail de fond est donc davantage lié à une réflexion commune entre éducateurs et jeunes pour éviter que la violence se banalise. La logique d'urgence dans laquelle tombent les institutions, en traitant superficiellement la violence, ne permet pas d'effectuer un travail de fond : il faut certes prévenir la violence interne des groupes, mais intervenir aussi sur celle qui vient de l'extérieur du groupe et sensibiliser l'environnement à l'omniprésence de cette violence.

Drogue et adolescent des rues : séparer le couple maudit

La drogue est à la fois une cause et une conséquence de la violence exacerbée chez ces jeunes dont la majorité consomme {205}des substances psychoactives. En Amérique centrale, ce sont essentiellement des inhalants (colle, solvants, crack, etc.). Prévenir et agir sur leur consommation relève du défi quotidien pour les éducateurs, car la drogue, certes, les fait mourir à petit feu, mais est aussi ce qui leur permet de résister à la charge de violence de la rue. Les en priver sans leur proposer quelque chose qui puisse s'y substituer paraît irréaliste.

Le jeune rencontre la drogue dès sa première expérience dans la rue. Pour intégrer le groupe, la drogue, comme le rapport sexuel, peut être une forme de baptême. Pour résister à la vie dans la rue, très vite la drogue devient le refuge. Le jeune deviendra alors très dépendant du produit et donc du monde de la rue, lieu des expériences extrêmes.

Le phénomène d'addiction dans la rue est abordé avec parfois grand désarroi par les institutions travaillant avec ces jeunes. Les éducateurs souvent démunis, car peu formés pour comprendre ou accompagner un jeune dépendant d'un toxique, en connaissent les effets, mais ne savent pas comment l'aider concrètement à arrêter ou à réduire sa consommation.

Comment un jeune en situation de rue, extrêmement dépendant à la « colle », peut-il construire un projet avec l'institution ? L'institution a-t-elle le droit de l'accuser de mauvaise volonté quand son corps est dépendant ? Ses réactions sont-elles les siennes, ou sa personnalité est-elle sous l'emprise de la substance psychoactive ?

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Moi je ne leur dis pas de ne pas se droguer, j'essaie qu'ils arrêtent par eux-mêmes. Il est important de trouver les arguments qui les concernent. Par exemple, à une partie de foot, je ne leur dis pas : « Ne te drogue pas ! », mais davantage : « Il vaut mieux ne pas te droguer, car tu vas mieux jouer et tu ne perdras pas ! ». Les jeunes ont besoin de bénéfices tangibles : ils se rendent compte qu'ils sont plus performants. Avec nous ils peuvent faire l'expérience de la vie sans drogue. Je leur propose un jour avant un match de ne plus fumer ni boire et de bien manger. Je ne leur fais pas la morale : que la drogue c'est {206}mauvais pour la santé, etc., non ! j'essaie que cela ait un sens immédiat pour eux. « Quitter la rue ? Pour quoi faire ? Quel bénéfice aurais-je à quitter la rue ? », nous demandent-ils parfois. Pour quoi faire ? Pour que l'éducateur puisse écrire dans ses statistiques : « J'ai réussi à faire sortir 30 jeunes de la rue », pour qu'il puisse écrire ses mémoires et gagner sa place au paradis ?

Ce sont eux qui vont prendre la décision et les conséquences doivent toujours être visibles pour eux : le bénéfice doit être concret et rapide. Chaque fois que nous sommes avec eux ils doivent ressentir la différence. L'effet doit être immédiat, direct pour que ça retienne leur attention. Par exemple : « Aujourd'hui tu ne t'es pas drogué, tu as vu comme tu as mieux couru

pendant le match ! » Et surtout, le leur faire remarquer pour qu'ils en prennent peu à peu conscience.

Je suis pour leur dire clairement quelles sont les conséquences de la drogue : « Je ne vais pas pleurer quand tu seras devenu paralytique à cause du Resistol [la colle] ! ». Il faut leur parler franchement ! Il ne faut pas leur faire croire que s'ils arrêtent le Resistol, ils me font une faveur. Non, c'est pour eux qu'ils doivent le faire.

La vie continue... Ça paraît dur de dire cela, mais la rue est dure et c'est leur vie qui est en jeu !

Les éducateurs doivent être informés des causes et conséquences des substances inhalées par les adolescents des rues : chaque jour, leur état neurologique et psychologique se dégradera, les drogues ont des conséquences graves et irréversibles sur le système nerveux de l'adolescent, qui vont perturber ses capacités et toute sa personnalité. Il faut éviter toute complaisance au regard des dégâts entraînés par cette consommation. Même si le jeune réclame qu'on l'accepte comme il est, avec son Resistol, l'essentiel est de rester ferme : ce sera sans drogue.

L'abstinence de toute consommation de drogue semble être un objectif irréaliste tant que le jeune vit dans la rue : la pression extérieure – en particulier la force d'entraînement du groupe – et intérieure – la dépression – le contraignent à se droguer pour {207}endurer son environnement. Il ne quittera la drogue que parce qu'il est motivé par une autre perspective, comme un projet professionnel, ou un accueil jour et nuit dans un centre. Se rendre compte que nous devons travailler avec des adolescents qui se droguent nous conduit nécessairement à revoir nos objectifs, en particulier à proposer des activités très fortes et très intenses, pour concurrencer la drogue. Un temps d'activité sans drogue est un temps de santé ; mais ni l'adolescent ni l'éducateur ne peuvent se contenter du prétexte de la santé. C'est en concurrençant les promesses de la drogue qu'on peut intervenir : l'euphorie, l'absence de besoin physiologique, etc.

Clarita, Bogotá, Colombie.

Il faut qu'ils soient occupés, ainsi ils réduisent leur consommation... Le fait de se sentir productif aussi les motive. Dans ce domaine-là, les communautés thérapeutiques sont très compétentes. Il est important de développer la créativité et aussi d'organiser des sorties pédagogiques où ils ne consommeront pas.

Dans l'institution, nous créons un espace sans drogue, l'espace de l'activité, qui peut procurer du plaisir et se distinguera de l'espace de la drogue, où les jeunes se dévalorisent. Être « contre » la drogue, dans un discours exclusivement négatif, est inefficace si l'on ne propose pas une expérience positive, tous les éducateurs en témoignent.

Montse, Santo Domingo, République Dominicaine.

Je pense qu'il est intéressant de toujours partir de ce qu'ils connaissent, et de comprendre comment et pourquoi ils ont commencé à consommer de la drogue, d'essayer d'identifier avec eux les facteurs à risques qui les ont poussés à consommer.

Je pense qu'il est aussi important de travailler avec eux sur les effets et les conséquences de la consommation de drogues au jour le jour, dans la vie quotidienne et par rapport à leurs projets de vie.

Il faut comprendre que la rechute fait partie du processus de réhabilitation. {208}

Certains jeunes, dans le cadre d'un accompagnement éducatif étroit, tentent de diminuer leur consommation de drogue jusqu'à l'arrêter. Mais, même quand toutes les conditions sont réunies au niveau de l'encadrement, la rechute est toujours possible, car le jeune fonctionne en couple avec la drogue depuis des années et les tentations sont nombreuses. Face à la rechute, ne nous décourageons pas, mais incitons le jeune à conserver la possibilité de prendre la parole autour de sa consommation, c'est-à-dire de s'en distancier et d'échapper au fatalisme muet.

Abraham, Tegucigalpa, Honduras.

La drogue la moins chère et la plus accessible, la colle à chaussure, coûte moins d'un euro, coulée dans un petit pot pour bébé.

Je les accepte comme ils sont, mais je me sens de plus en plus frustré, face à cette drogue qui est en train de les détruire au niveau des neurones. Les conséquences sont irréversibles. Ces jeunes ensuite ne peuvent plus manger, ni même parler dans certains cas.

[...]

La drogue leur procure aussi beaucoup de plaisir, cela leur enlève la faim, les douleurs physiques et les problèmes s'évanouissent. Dans notre centre, la drogue est interdite ; dehors, c'est leur espace, alors on les respecte dans leur univers.

Des petits pots de nourriture pour bébé remplis de colle à chaussure couleur compote : voilà ce que certains épiciers du coin vendent aux jeunes des rues comme substitut aux soins qu'ils n'ont pas reçus quand ils étaient en âge d'être nourris avec leur contenu initial... Le cynisme des adultes qui alimentent ce trafic est certes sans doute inconscient, mais il témoigne d'une indifférence révoltante.

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Nous disons que tout est de la faute de la drogue, que c'est pour cela que le jeune se trouve dans la rue, c'est la faute du Resistol.

{209}Le Resistol enlève la faim, la violence, le sentiment d'abandon et c'est un plaisir pour eux. Une fois nous avons fait avec eux un diagnostic pour établir les points positifs et les points négatifs qu'ils associent à la colle. Il y avait plus de trente points positifs et un seul désavantage : « Quand le pot de verre de colle est ébréché tu peux te couper ! ».

Si on veut comprendre leur relation à la drogue, il ne faut pas oublier que la drogue touche le centre du plaisir dans le cerveau et l'être humain vit pour le plaisir, nous vivons dans la recherche permanente du plaisir. L'adolescent est à la recherche permanente de plaisirs et d'expériences. C'est pour cela que des gens sont prêts à mourir pour de la drogue. L'important ce n'est pas de dire que la drogue est responsable de la situation de rue d'un jeune. L'important selon moi, c'est de se demander ce que nous cherchons à lui proposer, de chercher une meilleure qualité de vie. Si nous leur permettons de prendre conscience de leur vie et de son importance, les jeunes vont être motivés et arrêter la drogue, parce qu'ils vont rencontrer une autre façon de vivre.

On remarque souvent que, quand les jeunes dialoguent avec nous, ils ne se droguent pas, ils n'y pensent même pas. Car il y a quelque chose qui leur donne du plaisir, le fait même d'être en communication avec l'éducateur : cela les remplit de sens pour un temps. Ils sont occupés par cette présence.

Dans la rue, il ne faut pas l'oublier, il y a une certaine routine, ce n'est pas tous les jours la grande aventure, l'ennui est très présent... Passer des heures dans la rue sans activité, que font-ils pour tuer l'ennui ? Ils se droguent !

Clarita, Bogotá, Colombie.

Il faut essayer, toujours essayer. [...] Certains jeunes sont très détériorés, parce que cela fait plusieurs années qu'ils consomment en mélangeant plusieurs drogues et chaque fois ils expérimentent une drogue différente et plus forte.

Une évaluation au niveau psychiatrique est importante, pour déterminer le niveau de consommation d'un jeune. On peut alors estimer le niveau de détérioration neurologique, et ensuite déterminer quel traitement lui conviendrait. Parallèlement à {210}cela, il y a des espaces ambulatoires où le jeune, quand c'est un consommateur expérimental, peut consulter et commencer à diminuer sa consommation. Mais il y a beaucoup de cas qui requièrent tout un processus de désintoxication au niveau médical.

Bessy, Tegucigalpa, Honduras.

Les centres de désintoxication ne sont pas adaptés pour les recevoir, ils sont très chers et hors d'atteinte pour eux.

Se désintoxiquer dans la rue ? C'est impossible, c'est comme arrêter de boire en tenant un bar ! Il n'y a pas seulement la volonté et la sincère motivation : la dépendance physique et psychologique sont là et la pression du groupe dans la rue ne permet pas d'arrêter la drogue sans se sentir exclu du groupe auquel on appartient.

Dans la dépendance à la drogue, il y a la dépendance physiologique et la dépendance psychologique. Le jeune qui consomme depuis plusieurs mois ou années a besoin d'une assistance médicale pour diminuer sa consommation, mais toute forme de substitution médicamenteuse à une drogue est susceptible d'entraîner une nouvelle dépendance. Une association de médicaments peut soulager l'effet de dépendance, mais l'accompagnement psychologique est indispensable, pour diminuer à son tour la dépendance aux substituts. Par ailleurs, il est rarement pertinent de donner des anxiolytiques ou des antidépresseurs à des jeunes encore

en situation de rue tant la rue est dérégulée : ils seront alors susceptibles de les consommer de façon excessive ou inadaptée ; le soin ambulatoire semble très aléatoire. La prise des médicaments à horaires fixes semble fonctionner, mais elle implique de la ponctualité et quand les jeunes disparaissent, l'arrêt du traitement peut avoir des conséquences néfastes : rechute, effets secondaires, etc.

Eliud, México D.F., Mexique.

La drogue, nous devons faire avec, cela perturbe même le moment de la rencontre. Cela dépend de l'espace où nous {211} faisons l'activité. Si c'est dans la rue, c'est eux qui commandent ; mais on peut jouer un peu sur leur consommation parfois, en les faisant réfléchir. Par exemple, un jeune arrive, Carlos, il a des problèmes moteurs très importants, il tremble très fort jusqu'à parfois ne pas pouvoir manger seul, il ne peut pas non plus marcher droit. Il y a d'autres jeunes du groupe qui le voient et me demandent : « Qu'est-ce qui lui est arrivé pour qu'il soit dans cet état ? » Je leur dit : « Qu'il te l'explique lui, demande-le lui ! ». Carlos cela fait des années qu'il se drogue à l'« activo » et à toutes sortes de substances... Les conséquences parlent d'elles-mêmes, et cela provoque un effet dissuasif chez certains, au moins pour un temps, ou cela les fait réfléchir : « Cela peut m'arriver à moi aussi, si je continue les conneries ».

Les adolescents en situation de rue ont un rapport à la temporalité réduit au présent immédiat. Ils évitent de penser et répondent à leurs pulsions ou à la nécessité de survivre, dans une recherche effrénée du plaisir et tentant de se défendre face aux agressions extérieures, à l'angoisse du lendemain, qui ne laisse aucune place à une prise de conscience sur le long terme. Les jeunes, comme le montre Eliud, peuvent être sincèrement surpris lorsqu'ils s'aperçoivent des conséquences des drogues sur l'organisme de ceux qui ont commencé avant eux. Ils ont parfois beaucoup de peine à croire que le ralentissement psychomoteur et les troubles cognitifs d'un camarade qu'ils ont connu en bonne santé aient pu être causés par la drogue qu'eux mêmes sont en train de consommer. L'éducateur ramènera le plus souvent possible le jeune devant le principe de réalité, et lui rappellera qu'à chaque prise, sa santé et ses perspectives s'amenuisent sans retour. La vie n'est pas un terrain de jeu, c'est ce que les adolescents en situation de rue ont tendance à oublier.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Nos pays sont complaisants face au problème de la drogue, car la consommation des jeunes des rues ne les intéresse pas. Ces jeunes consomment de la drogue, mais en achètent donc, et il y a une partie de cet argent qui intéresse les États. Les {212} vendeurs de drogue, cela les arrange, et il faut alors qu'il y ait des enfants des rues pour acheter la drogue.

Il est difficile de dire à un jeune : « Arrête la drogue ! », je crois qu'il doit y avoir des étapes. Au lieu de consommer, il peut faire autre chose pour sa vie sans sortir pour autant de la rue, s'il ne le souhaite pas. Il faudrait des espaces pour qu'il se développe, mais sans vivre dans une structure fermée parce que c'est ce que les jeunes détestent, quand cela fait des années qu'ils sont dans la rue. Vivre entre quatre murs, cela ne les intéresse pas ! Mais cela peut les intéresser un temps s'ils font quelque chose dans ces quatre murs, sachant qu'ils peuvent aller comme ils le souhaitent dans la rue et même s'ils y dorment... c'est un processus !

Ce type d'espaces intermédiaires organisés au niveau du gouvernement, où les jeunes pourraient s'épanouir librement, n'existe pas ; et c'est sans doute ce qui fait qu'ils vivent dans la rue et continuent à se droguer. Le problème, c'est qu'au niveau des politiques d'intervention, les investissements sont réalisés juste pour quelques années, or le problème des drogues existera toujours. Je pense qu'on peut agir au niveau de la prévention, en créant des espaces où ils peuvent éviter de consommer. C'est un processus.

Julio espère lui aussi que puissent exister des lieux tels que des centres d'accueil de jour où l'on propose un soin ambulatoire pour les jeunes qui souhaitent diminuer leur consommation, il regrette que nous n'adaptions pas nos méthodes à leur mode de vie afin de gagner notre combat contre la drogue. Il est toujours pertinent de différencier entre les nouveaux arrivants dans la rue et ceux qui consomment depuis des années de la drogue : proposer accueil et écoute pour les premiers et organiser des activités intenses pour les seconds.

Les éducateurs doivent d'autre part tenir compte de l'environnement de la consommation. {213}

Estuardo, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

C'est un problème très difficile à éradiquer : nous sommes un pays de passage pour la drogue, une plaque tournante. Les cartels des narcotrafiquants sont très puissants, il est difficile de les combattre.

Il n'y a pas de centres de santé qui aident les jeunes ayant des problèmes de drogue dans le pays. Quand il y en a ils sont très chers, leur accès pour les jeunes des rues est très difficile. Nous, les organisations, qui travaillons avec eux, nous n'avons pas les compétences pour les aider à se désintoxiquer réellement. Certaines organisations disent qu'elles le font, mais elles ne le font pas en réalité. Le jeune, la drogue, c'est son pain quotidien. Nous essayons quand même de chercher des alternatives différentes. Mais c'est un monstre énorme, le narcotrafic, dans notre pays. Ceux qui consomment de la drogue sont souvent les plus pauvres, les plus faciles à manipuler : « Viens consommer, tu vas te sentir bien, ta vie va s'améliorer... ». C'est une illusion et après, il est très difficile d'en sortir. J'ai vu des jeunes en sortir, mais le pourcentage est très faible.

Le gros problème aussi c'est que le solvant n'est pas désigné par la loi comme une drogue illicite. N'importe qui peut se le procurer, dans n'importe quelle droguerie, n'importe qui peut aller acheter du solvant. Certains jeunes consomment du solvant comme une stratégie pour survivre, pour en vendre à d'autres jeunes du groupe. Le solvant est très peu cher : una pachita d'alcool coûte de 5 à 8 quetzales [moins d'un euro]. On pense qu'à la longue il y a beaucoup de gens qui s'enrichissent et profitent des jeunes des rues, les arrêter est aussi très difficile. Parfois, nous avons essayé de mettre quelques vendeurs en prison, mais comme ce n'est pas une drogue officiellement hors-la-loi, on ne peut pas les accuser, alors ils sortent et continuent à en vendre.

Une politique adaptée des États et la lutte contre le narcotrafic international serait un préalable pour permettre aux jeunes de diminuer leur consommation de drogue. Mais un tel vœu semble presque dérisoire, tant les complicités sont importantes. {214}

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Ils n'ont pas de vision à long terme de leur vie. Quand on leur dit : « Ne te drogue pas parce que ça va détruire les neurones dans ton cerveau ! », ils te demandent alors : « Mais dans combien de temps ça va m'arriver ? » On répond : « Dans cinq ans... ». Alors ils s'en fichent, car aucun d'entre eux ne planifie sa vie sur le long terme, les conséquences ne les préoccupent pas à moyen ou long terme.

Ils vivent au maximum jusqu'au lendemain. Ils ne voient pas les choses comme notre société les envisage : je vais faire du sport maintenant, comme ça quand j'aurai cinquante ans je serai en bonne santé. Eux ils pensent : « Je me suis fracturé cette jambe aujourd'hui, c'est bien, je vais voir combien de fric je pourrai obtenir avec cette jambe cassée ! » {215}

Les moyens des éducateurs restent très limités pour que le jeune entende que son corps lui appartient, qu'il n'est pas une chose que l'on peut négliger, ou qui leur est étrangère. Impuissants, ils finissent par ne plus travailler la prévention, tant il semble impossible d'y arriver sans moyens thérapeutiques et éducatifs. Nous faisons avec la drogue et sans la combattre, elle est vécue comme une fatalité.

La réduction de la consommation des jeunes en situation de rue doit être notre objectif avant d'envisager l'arrêt total. Nous ne pouvons pas agir au niveau national ou politique, mais proposer des activités qui concurrenceront au quotidien cette consommation. Chaque jour passé sera du temps gagné sur la mort, mais l'éducateur doit tenir compte de la relation particulière que l'adolescent a avec son corps, ce corps qui reçoit la drogue et qu'il méprise.

Le corps des adolescents des rues : une histoire à reconnaître

Le corps de l'adolescent est à la fois ce qui porte les traces d'une vie de rue, une monnaie d'échange et un lieu agité de pulsions, sans contrôle, étonnant, soustrait à la symbolisation. En résulte une dissociation caractéristique : le jeune a une relation de spectateur avec son propre corps.

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Certains ne comprennent pas l'idée de se soigner jusqu'au bout ou d'aller à la fin d'un traitement. Très souvent les jeunes blessés par balle lors d'une bagarre, s'enfuient de l'hôpital

plus tôt que prévu et repartent dans la rue sans plâtre, avec la perfusion encore dans le bras, car comme ils disent : « ils s'ennuient ! ».

Ils ont en quelque sorte l'âme et le corps bien séparés, cela ne représente pas un ensemble mais bien deux éléments. Souvent, les programmes éducatifs se limitent à la partie basique : si je te donne à manger, des vêtements et de quoi dormir, voilà qui est suffisant. Mais la thérapie devrait davantage prendre en considération ce phénomène de dissociation {216} entre l'âme et le corps. Nous devrions les accompagner pour qu'ils deviennent des êtres autonomes.

Les jeunes trouvent facilement par eux-mêmes la nourriture et le matériel nécessaire dans la rue. Mais notre travail devrait se trouver à un autre niveau, nous devrions les aider à travailler leurs émotions par rapport à leur corps. Par exemple, les aider à établir la relation entre leur corps et leur tête et à se projeter dans le temps. Tout cela doit avoir un sens pour eux. Si le corps n'est pas bien alors la tête ne va pas se sentir bien et réciproquement. Même s'ils vivent dans un coin de rue ils peuvent aussi se réaliser.

Ils se sentent très heureux quand ils arrivent à accomplir des choses. Par exemple cela peut commencer par des activités toutes simples, comme lire le journal avec quelqu'un. Le jeune se sent bien car il a lu et se reconnaît. Il est rare que l'éducateur s'attache à cette banale réalisation de soi. Nous ne renforçons pas la perception propre du corps non plus.

Si au cours de mes entretiens et mes années d'expériences avec les adolescents en situation de rue, je me suis intéressée particulièrement à la relation au corps, c'est que le langage non verbal est très important et que ce corps va très tôt être exploité et instrumentalisé pour la plupart de ces jeunes.

Petite ou petit, il commence par être mal nourri, c'est-à-dire qu'il mange irrégulièrement ; la violence intra familiale peut maltraiter ce corps (violence physique ; abus sexuel ; grossesse précoce) ; l'abandon précoce de sa scolarité l'amène, parfois, à ne pas intégrer son schéma corporel et méconnaître les principales parties de son corps, ce qui lui appartient ; l'enfant travailleur a tendance à ne pas mesurer ses limites et à abîmer son corps d'enfant. En grandissant, le corps subit des changements qui sont d'ordre physique (transformation du corps, possibilité de procréation) et psycho-social (affirmation de l'identité, découverte de la sexualité). Sans information autour de ces changements, sans support parental pour l'accompagner dans la puberté, le jeune se construit des représentations erronées de son corps. Il est parfois surpris qu'on lui dise que son corps lui {217} appartient à lui seul et non pas aux autres : comme le mentionne Alfredo, ce corps n'est pas assigné à une conscience. Les premières relations sexuelles commencent souvent précocement et sont la plupart du temps désaffectées et dépourvues de sens, car le corps n'a pas été investi psychiquement, il a été mis de côté et refoulé pour éviter une trop grande souffrance de la part du sujet. C'est un corps illusoire qui se construit, en apparence tout-puissant, il est sans unité, morcelé donc sans défense et reçoit tous les impacts. Anesthésié par la drogue, épuisé par le rythme de la rue, il accumule les traces de négligence.

Monica, México D.F., Mexique.

La représentation du corps chez les filles est assez spécifique, on sent quand elles ont été violentées. On peut entendre telle fille dire à son groupe qu'elle souhaite se faire faire un tatouage avec un clown qui pleure, cela comme symbole qu'elle a été abusée sexuellement. Elles adoptent un comportement exhibitionniste quand elles sont enceintes. Cela correspond à une culture, elles veulent être plus libres ; ce sont aussi des adolescentes. Car n'importe quel adolescent aime exhiber son corps ou l'effacer au contraire dans certains cas.

Les garçons de leur côté aiment lever leur tee-shirt, le rouler sur les épaules pour montrer leur ventre à tout le monde. C'est aussi un langage, ils veulent s'appropriier leur corps et cet exhibitionnisme nous parle de leur liberté, en dehors de tout tabou : qu'ils soient gros ou maigres, ils nous montrent leur ventre. Ils essayent de rencontrer une libre expression de leur corps.

Parfois on observe comme une certaine insensibilité, une indifférence par rapport à leur corps. Ils ne ressentent plus la douleur, c'est comme s'ils fermaient les récepteurs sensoriels. Mais certains perdent du même coup aussi la reconnaissance des sensations agréables.

Les jeunes viennent de milieux socio-économiques difficiles, ils n'ont souvent pas été stimulés au niveau psychomoteur et de leur perception sensitive, ce qui explique en partie cette perte de sensibilité. Beaucoup de carences affectives datant de leur petite {218} enfance expliqueraient aussi cette insensibilité apparente à leurs corps et donc à leurs émotions.

Ce corps, quel que soit son passé, est souvent leur seul bien. Il raconte leur histoire. Il est encore celui qui les empêche, pour certains, de mourir en leur rappelant qu'il faut le nourrir, le soigner, le laver, il consti-

tue un rappel au principe de réalité. Ce corps est aussi l'arme dans les rixes de rue. Il est marchandé contre de la drogue. Enfin les adolescents des rues dessinent rarement, mais leur corps leur sert de surface d'écriture : tatouages, cicatrices, sont les éléments de base d'un récit biographique.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

À l'adolescence, les changements physiques sont marqués, et pour ceux qui sont dans la rue ils le sont plus encore. Les changements les plus drastiques sont ceux des filles : la fille a ses règles, son corps change et elle devient sexuellement attirante pour les garçons. Il y a ensuite un sentiment de compétition entre les garçons du groupe : à qui pourra rester le plus longtemps avec la fille, etc. Mais la relation au corps est liée à l'estime de soi.

[...]

Les jeunes vivent leurs cicatrices comme des blessures de guerre. C'est une fierté, ils aiment se raconter à travers elles. [...] Parfois certains parlent de leurs cicatrices comme de trophées et racontent les histoires qui y sont rattachées, du moins quand la cicatrice ou la blessure ne leur a pas laissé un handicap. Ils ne sont jamais fiers d'une bagarre où ils auraient été blessés à la main, par exemple, si leur main est paralysée. Dans ce cas ils se vengent, et viennent le raconter : « Celui qui m'a laissé comme ça je l'ai tué ! »

Pour tester les limites et les forces de ce corps qui se transforme pendant la puberté, qui se « sexualise » et pour lui donner un sens, les adolescents vont le marquer ou le laisser se marquer. Pour marquer leur appartenance et leur place dans leur groupe, {219} ils vont aller parfois jusqu'à éviter de le soigner, prendre un plaisir mêlé de curiosité au spectacle de la dégradation de leur corps. Comme pour prouver sa propre existence : les marques et les cicatrices sont souvent l'unique trace de la réalité quand le psychisme ne répond plus, quand le sujet est trop désespéré ou imbibé de solvant volatil. En poussant à l'extrême ce corps, ils jouent avec la mort.

Leurs corps est souvent leur unique bien, qu'ils ne cessent de marchander ou de tester pour se sentir vivants en ayant des conduites à risques extrêmes. Ils font courir à ce corps un risque mortel, car s'ils en réchappent, ils pourront dire qu'ils ont été en quelque sorte sauvés par les dieux. Ce comportement ordalique se retrouve chez tout adolescent, mais il connaît une intensité incomparable chez les adolescents en situation de rue, comme si, ayant vécu un traumatisme d'abandon ou de rupture familiale qu'ils n'ont pu verbaliser, ils réactualisaient en permanence ce sentiment d'abandon à travers un corps qui tantôt les lâche, tantôt se rappelle à eux. Le défi s'exprime aussi dans une sexualité à risque et l'usage de nombreuses drogues. Si ce corps réchappe à tout cela, alors ils se sentiront un peu tenir à eux.

Eliud, México D.F., Mexique.

Le problème aussi c'est que leur stratégie de survie les incite, pour gagner de l'argent dans la rue, à faire de leur corps un objet de commerce : comme les « fakirs » à Mexico⁴. Ce phénomène est amplifié chez les garçons : plus ils ont de cicatrices, plus ils sont des hommes.

Une fille en revanche va faire un peu plus attention à sa peau, pour que les hommes la traitent avec égards. Parfois pourtant, une fille peut s'habiller comme un homme pour cacher de la drogue et chercher à être l'égale des hommes, afin d'éviter de leur être soumise. Si elles ont des poux, on essaie de leur dire de faire attention à elles, de se coiffer davantage, pour {220} éviter de leur raser les cheveux. Leur corps est devenu utilitaire, quand elles sont droguées il est ce qui leur permet d'obtenir de l'argent ou des biens (le plaisir, la sexualité).

Les jeunes perçoivent les conséquences de la consommation des substances, comme la pierre de crack : ils deviennent très maigres, ils voient la différence sur leur corps ; mais, en général, cela ne les conduit pas à arrêter, peu leur importe, le plaisir de consommer du crack est plus fort : « OK je suis bien maigre, mais c'est vraiment cool la piedra⁵ ! »

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Pour eux le corps est un outil, rien de plus : il est totalement instrumentalisé. Nous, nous donnons au corps un sens, un sens esthétique, fonctionnel et nous l'utilisons de diverses manières. Pour eux, il semble être un simple instrument de travail. Pour la plupart des filles en situation de rue, leurs corps est ce qui leur sert à trouver des clients et à obtenir de l'argent.

Il y a aussi certains jeunes qui ne soignent pas leurs blessures parce qu'ils savent que pour mendier elles leur permettront de gagner davantage. Ce n'est pas systématique, mais certains

utilisent leurs blessures ou ne se lavent plus pour faire davantage pitié et recevoir plus d'argent.

Il faudrait changer notre comportement envers eux et ne donner d'argent que quand le jeune est très propre et prend soin de lui dans notre institution, ainsi nous renforcerions les valeurs de construction personnelle et non de destruction.

Le rapport indifférent des jeunes à leur corps conduit à son « utilisation » à des fins de mendicité, etc. Mais la société, l'environnement des jeunes confortent cette représentation des corps comme des objets, en récompensant la performance destructrice ou la consommation sexuelle par la prostitution. Ce corps qui rapporte de l'argent fait l'objet d'un traitement déséquilibré, qui conduit le jeune à perdre l'estime de soi : ce n'est pas tant qu'il mésestime son corps, il y voit tout simplement un {221} habit sale auquel il ne s'identifierait qu'en perdant toute considération pour sa personne.

Il s'agit alors pour les éducateurs de tenir compte de ce fait, et déchiffrer le langage non verbal des corps. L'accompagnement global du jeune, nous l'avons dit, consiste à éviter d'aborder isolément l'approche sanitaire, l'approche psychologique, etc.

Clarita, Bogotá, Colombie.

Ce sont des jeunes qui ont vécu des situations de maltraitance et d'abandon très dures, mais peu à peu nous travaillons sur l'estime de soi, pour qu'ils s'aiment davantage. Pour la plupart, ils ont une estime de soi très dégradée. Sur leur corps ils se tatouent n'importe quoi. Nous avons créé des espaces pour qu'ils prennent plus de soin de ce corps maltraité : un espace où ils peuvent se doucher, se sentir aregladitos, bien habillés, pour essayer de réparer leur image corporelle. Plus l'image de soi s'améliore et plus nous pouvons espérer une baisse de la consommation de drogue. Le jeune peut avoir moins envie de se détruire, même si sa relation au corps reste très liée à son enfance et aux abus qu'il a pu vivre.

Pablo, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

En ce qui concerne les stratégies de survie, on constate une détérioration significative du corps par les conditions mêmes de la vie dans la rue, aussi bien au niveau physique que psychique. Au niveau psychique, l'estime de soi peut baisser de façon très importante. Une partie de notre travail est de revaloriser cette estime, aussi bien sur le plan physique que psychique. On travaille beaucoup sur l'image du corps.

Par exemple, on peut travailler avec des miroirs : il ne s'agit pas à proprement parler d'une thérapie, mais de l'amorce d'un processus psychologique. Au niveau psychique, on peut révéler, au moyen de médiateurs et en faisant des activités avec eux, l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, de leur propre condition physique et de leur état psychologique. Nous travaillons la {222} restructuration, avec des dessins, de la pâte à modeler. Nous travaillons essentiellement autour de leur histoire de vie.

Il faut parfois travailler sur les nœuds traumatiques, les accidents qu'ils vivent dans la rue. Nous cherchons à déterminer leur capacité à structurer leur image corporelle. Le miroir nous aide à observer combien le jeune peut être éloigné de sa propre réalité par rapport à son image corporelle.

[...] Les miroirs sont placés de telle sorte que le jeune est obligé de se voir en arrivant dans cette salle. Directement ou indirectement, il se voit. Il y en a qui refusent de se voir, d'autres baissent les yeux quand ils croisent le miroir, d'autres ne cessent de changer de position... on s'aperçoit qu'ils se sentent plus ou moins bien en fonction de ce que leur renvoie leur image corporelle.

Certains accidents ont pu leur occasionner une grande douleur physique. Mais on s'aperçoit du changement progressivement, quand le jeune commence à se mettre face au miroir, à regarder son corps et à se confier. Il commence à accorder une valeur à son corps : « ici je me suis coupé... je dois faire gaffe », il commence à élaborer.

L'image corporelle des jeunes est totalement liée à leurs stratégies de survie dans la rue, surtout avec la mendicité : ils se forment une image mentale qui correspond à l'image-type du jeune des rues, sale, qui vit dans de mauvaises conditions ; mais c'est très lié à leur style de vie, à leur façon de survivre, ils savent qu'en maintenant cette image, ils pourront obtenir de l'argent.

Puis il arrive un moment où les jeunes critiquent eux-mêmes le sentiment que provoque cette image : cette image ne leur plaît pas au fond, eux-mêmes font des suggestions sur la façon dont ils voudraient l'améliorer ou la changer... certains ont mené à bien ce type d'élaboration : « Je voudrais être plus propre ». Avec les miroirs, ils ont une rétro-alimentation et peuvent constater par eux-mêmes les changements, s'ils vont en s'améliorant. Ils voient le changement et gagnent en estime de soi.

Dans ce processus de construction de l'estime de soi, chaque détail compte : un jugement fortement narcissique peut dissimuler un profond mépris de soi. La question de l'estime du corps, de la peau psychique qu'est l'estime de soi, est absolument centrale : l'individu doit retrouver son unité, se rassembler pour se reconnaître et retrouver le lien avec soi et les autres.

Les pratiques des éducateurs, les éducateurs eux-mêmes sont des éléments intégrés par l'institution. Par son action, elle se constitue en une peau enveloppante qui rend au corps de l'adolescent des rues son unité, qui réaffecte ce corps. Au début agressif, insensible en apparence, convaincu de son immortalité, ce corps réinvestira son unité : c'est cela, la santé.

La prévention sur la santé : une communication à revisiter

La santé, c'est la capacité qu'a un corps d'exister comme globalité et non réduit à un problème spécifique ou une somme d'organes. Ce corps doit être reformé et pour cela le jeune doit être informé, c'est-à-dire non seulement avoir reçu des discours, mais être affecté là encore, mobilisé comme globalité par le discours institutionnel et préventif. Il ne s'agit donc pas d'un acte de langage simple, mais de toucher ce corps pour qu'il se sente concerné. {224}

Eliud, México D.F., Mexique.

Le problème c'est qu'ils reçoivent tout un tas d'informations sur différents thèmes : la sexualité, la drogue..., mais ils n'ont pas les moyens concrets de les utiliser. L'information, ils la maîtrisent, par exemple les infos sur le SIDA et le préservatif. Mais comment les aider réellement à appliquer cette prévention pour prendre soin de leur vie ?

Ils ressortent souvent le bon discours, celui que les éducateurs ont envie d'entendre : « Oui il faut que je me protège, que je prenne soin de moi ». Le mieux que nous puissions faire, c'est alors d'interroger ce discours.

Il y a plusieurs profils de jeunes dans le groupe : tel jeune teste toujours les limites ; il y a celui qui est toujours en train de se battre ; celui qui se drogue ; il y a le jeune qui reste seul dans la rue et qui n'aime rien faire, qui rencontre dans la rue un vrai mode de vie. Certains changent d'eux-mêmes avec les expériences et prennent moins de risques pour leur vie.

Nous faisons au moins le minimum, en délivrant l'information, mais il y a aussi des jeunes qui ne veulent pas nous écouter ni même participer. Certains sont disponibles à la réflexion et peuvent choisir différentes alternatives pour s'en sortir. Parfois, quand on donne une information dans la rue, les jeunes peuvent être sous l'effet de la drogue, ils disent « oui », puis le jour suivant ils ont oublié l'activité, même s'ils se souviennent toujours de quelques détails.

Comme nous l'avons dit, sous une apparence d'indifférence, le jeune est cependant souvent bien plus attentif que ce que l'on croit : sans être nécessairement sensible au contenu informatif de la prévention, il est d'une part attentif au geste que nous faisons en allant vers lui pour lui parler et d'autre part, il est intégré dans une logique de groupe qui fait que, derrière une apparente désinvolture, il s'agit en réalité de se trouver en position d'en savoir plus que les autres.

La santé pour la santé n'a jamais été un argument qui marche. En effet, les programmes de prévention santé présentés dans les institutions sont souvent pédagogiquement inadaptés {225} aux adolescents en situation de rue, qui n'ont pas beaucoup d'attention à donner à un discours parfois moralisateur. Les méthodes de transmission des informations d'hygiène et de santé commencent cependant à évoluer. En effet, beaucoup d'associations se sont aperçues du peu d'impact des programmes de prévention sur le mode de vie des jeunes des rues. Elles ont pris en compte le fait que l'approche ludique et visuelle était la plus pertinente pour que les jeunes se sentent vraiment concernés et responsables.

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Pour moi, les gens fonctionnent à la « calinothérapie », surtout les filles qui sont en situation de rue. Elles ne savent plus ce que veut dire l'amitié sans abus ou sans ambiguïté, car

pour elles souvent une marque d'affection et avoir une relation sexuelle sont synonymes. C'est la seule chose qu'on leur a montrée et pour remercier un homme de sa protection, l'unique façon de donner une marque de tendresse c'est d'avoir une relation sexuelle avec cette personne.

Il est important de revoir avec les jeunes les différentes manières d'exprimer son affection : il y a l'affection que je porte à ma petite amie, à mon pépé, à mon frère, à mes amis, à l'éducateur, à la cuisinière. Ce sont différents liens affectifs, qui ne s'expriment pas de la même manière. Il faut aussi réapprendre à reconnaître ses affects, par exemple pour les filles qui n'ont vécu que dans des rapports de sexe récompensés : on peut leur montrer qu'avec un petit ami il est possible d'être amoureux, de ne pas instrumentaliser son corps et donner, remercier et recevoir de façon différente. Changer cette énergie sexuelle très exacerbée dans la rue et leur montrer que ce n'est pas forcément ce qu'elle cherche ni ce qui est attendu d'elle.

C'est vraiment important, car tout tourne autour de la relation sexuelle dans la rue entre les jeunes du groupe. Les filles doivent réapprendre à avoir des liens de confiance avec les hommes. Elles sont très méfiantes et la tendresse, l'amitié, tout est interprété ; la tendresse ne peut exister dans leur imaginaire entre garçon et fille. La relation sexuelle est censée {226} combler leur manque d'affection. Cela devient un fonctionnement. Pour certaines filles en situation de rue, prendre quelqu'un dans ses bras est une invitation au sexe.

Une prévention globale sur la santé n'empêche pas une approche précise : selon qu'on a affaire à quelqu'un dont la problématique principale est qu'il se drogue, qu'il est victime de violence, ou qu'il a une sexualité à risque, le mode de prévention doit être adapté. Prise en charge globale, donc, mais considération individuelle du mode d'accès à cette santé. La communication visant les filles, en particulier autour des maladies sexuellement transmissibles, est un bon exemple de cette complexité.

La mortalité liée aux MST est très importante chez les adolescents des rues et les filles sont particulièrement vulnérables, car leur survie dans ce milieu est largement conditionnée par les échanges sexuels, avec tous les inconvénients que cela engendre, maladies diverses, grossesses précoces, etc. Leur vulnérabilité s'explique car elles sont moins nombreuses à risquer la rue, et survivent entourées d'hommes qui les menacent et les mettent en danger. Les éducateurs imaginent de nombreux discours pour s'adresser à ce public et le protéger.

Roman, México D.F., Mexique.

Ce qui n'a pas fonctionné, c'est un atelier qu'on a voulu faire sur la question des genres avec le thème de la sexualité et de la santé reproductive. Les jeunes peuvent avoir des croyances très ancrées sur les rôles de chacun : ce que doit faire un garçon et une fille. Les informations que nous souhaitions faire passer ne sont pas passées. Ainsi, les filles ont dit assumer des rôles de « femmes à la maison » avec le plus grand naturel. Tout cela est très intériorisé.

Bessy, Tegucigalpa, Honduras.

J'insiste beaucoup sur la planification familiale auprès des patojas² et je prends beaucoup de temps pour leur expliquer {227} avec des images et des schémas la sexualité, ses risques... Ce qui me fait le plus de mal personnellement, c'est que leurs bébés se retrouvent ensuite dans la rue.

J'essaye de faire qu'elles ne tombent pas enceintes. Pourquoi avoir des enfants tant qu'elles se trouvent en situation de rue ? Trop souvent, pourtant, elles tombent enceintes. Pourquoi ? Parce qu'elles sont souvent très amoureuses de leur petit ami et qu'elles pensent que, si elles ont un bébé, leur petit ami ne va pas les quitter. Il en va tout autrement, bien sûr ; pourtant c'est souvent une grande partie de leur motivation.

Les jeunes restent mal informés. Il y a tout un langage callejero [de rue] pour désigner la sexualité ; avec cela, nous essayons de reconstruire les connaissances indispensables, de démonter les fausses croyances. Il faut qu'ils soient au courant, parce que l'ignorance légitime la violence et les abus.

La phase d'information dans la rue est capitale : les jeunes ont trop souvent une représentation tout à fait faussée de leur corps et de la sexualité, qui les conduit à avoir des comportements à risque. Mais l'activité encadrant cette transmission d'information doit être pensée en priorité en même temps que le contenu informatif, ce qui nécessite de faire preuve d'imagination et d'engagement de la part de l'éducateur.

D'autre part, les valeurs de vie et de mort doivent occuper une place centrale dans cette communication : les notions habituelles de « bien-être » et de santé, qui traversent les sociétés de consommation, n'ont plus cours dans la rue, elles sont totalement étrangères à ces adolescents. En revanche, les approches existentielles leur parlent, elles qui sont si violemment étouffées dans nos sociétés : au lieu de discours préventifs sédatifs ou occupationnels tels que ceux que l'on pourrait employer dans des milieux scolaires, on peut structurer la communication autour de ces valeurs fondamentales.

Enfin, dernier aspect technique à intégrer dans l'activité d'éducateur des rues, la maîtrise du contexte légal et policier de la rue, la compréhension du rapport spécifique du jeune à la loi. {228}

Un contexte policier et judiciaire à savoir prendre en compte...

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Si une jeune fille riche de bonne famille tombe enceinte alors on dira : c'était une erreur. Si une jeune fille d'un quartier pauvre tombe enceinte alors on dira : c'est une prostituée. Les jeunes en situation de rues qui se droguent sont considérés comme des drogués, mais les gens d'une classe économique élevée qui ont un problème de drogue, « il faut les aider ! ». Si un jeune garçon riche est saoul un soir, on dit : « il se divertit », et la police va jusqu'à le ramener chez lui. Mais si la police rencontre un jeune en situation de rue avec une bouteille alors c'est forcément un délinquant. La justice diffère dans ce pays selon les origines sociales des personnes. Si quelqu'un se balade dans un centre commercial avec un tatouage, la police ne va pas le déranger, mais s'il se promène avec un tatouage dans un quartier comme Comayaguela, un quartier populaire, il devient alors un « marero ». La police n'ira jamais déranger les gens dans un gymnase au centre de la ville à 200 dollars l'abonnement où les gens sont très souvent tatoués.

Tout dépend de l'endroit où l'on se trouve et de qui l'on est.

Les éducateurs, l'équipe psycho-éducative de l'institution doivent connaître le droit afin de défendre les adolescents des rues face aux injustices qui sont souvent commises contre eux. Il ne s'agit pas seulement de connaître leurs droits théoriques, mais de les faire exister concrètement à leurs yeux, aux yeux de la société et de les aider à s'inscrire dans une histoire familiale. {229}

Clarita, Bogotá, Colombie.

Cela dépend du code des mineurs mis en place dans le pays. La justice est plus ou moins répressive envers eux. Elle a changé au niveau de la répression, aujourd'hui la police peut même les aider, peu à peu ils s'éduquent.

La corruption reste très importante et le manque de formation des policiers se traduit par l'arbitraire et les bavures, celles-ci étant traitées par une justice à deux vitesses.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Ici, au Guatemala, le système judiciaire est très répressif, les jeunes des rues sont presque toujours en prison. Pas tous, mais un grand nombre, surtout les majeurs. Ils sont dans un circuit de vie : on vit dans la rue, on consomme de la drogue, parfois on vole, puis on va en prison et on recommence. Mais beaucoup meurent dans ce circuit.

Quand le jeune arrive dans la rue, celle-ci est ludique, il joue avec son environnement et la police fait partie de son terrain de jeu. Cependant cette dernière ne joue pas vraiment avec eux. {230} Avec le temps, les abus répétés de la police et de la justice deviennent une des motivations pour chercher à quitter la rue.

Certes les adolescents des rues pratiquent le vol ou le trafic de drogue, mais ils ne les pratiquent pas comme des délinquants « professionnels ». D'autre part, dans de nombreux pays, la mendicité est considérée comme un acte de délinquance par la loi. La prostitution, surtout des filles, le petit trafic de drogue, les vols... les jeunes sont souvent arrêtés pour tous ces actes interdits par la loi. Mais pas seulement : ils peuvent également être arrêtés pour la seule raison qu'ils sont présents dans la rue (nettoyage social), sur un banc par exemple, si un policier veut « jouer » avec eux et décide de les incarcérer. Ils sont parfois relâchés trois jours après, et nous reviennent souvent dans un état terrible. Durant leur détention, si personne ne leur apporte de la nourriture, ils ne mangeront peut-être pas ; les autres détenus, plus âgés, plus aguerris, leur font subir des violences et la police est susceptible d'abuser de ces sans-droits. Lorsque l'un de ces jeunes disparaît, la piste de l'arrestation n'est jamais à négliger, et dans ce cas il faut agir très vite. Les abus de la police dans de nombreux pays ne sont ni punis, ni contrôlés. Sans carte d'identité, les jeunes en situation des rues sont vulné-

rables, car s'ils n'ont pas une association ou une ONG à qui téléphoner durant leur garde à vue, ils risquent d'être aux mains de certains policiers qui peuvent les maltraiter.

Certains éducateurs tentent, par des campagnes de prévention, de sensibiliser la police municipale, en même temps que les citoyens, au respect des droits des adolescents des rues et au rejet d'une réponse exclusivement répressive. Le contact et les discussions entre éducateurs et policiers ne sont pas des plus harmonieux, car l'éducateur a entendu trop de témoignages d'abus de toutes sortes de la part des policiers et vu de ses propres yeux les sévices infligés aux jeunes.

L'éducateur est censé connaître les droits fondamentaux des jeunes en situation de rue : droit à une identité et droit à la protection. Beaucoup d'associations ne peuvent payer et encore moins embaucher des avocats pour poursuivre certains abus réguliers contre les jeunes. C'est donc aux éducateurs de {231} connaître les lois de leur pays et les lois internationales, de savoir s'y référer. Mais parfois, par manque de temps et de personnel disponible, cet aspect de l'accompagnement n'est pas prioritaire.

Pour organiser cette défense, la priorité est souvent d'obtenir des papiers pour l'enfant ou l'adolescent. Rechercher et retrouver l'identité des parents, l'acte de naissance, sont des démarches longues, auxquelles le jeune doit être associé, car il prendra conscience à cette occasion de son droit de citoyen et de son identité. Pour cela, il doit révéler son vrai nom, car il utilise presque toujours un pseudonyme. Le pseudonyme n'est pas seulement utilisé comme protection de son identité véritable (nom, lieu et date de naissance, etc.) mais aussi parce qu'il a abandonné son ancienne vie en vivant dans la rue, parce qu'il refuse le nom du père ou de sa famille avec qui il a souvent été en conflit, ou simplement parce qu'il veut se cacher. Parfois, lorsqu'ils sont à peine majeurs, les jeunes souhaitent rester « mineurs » pour bénéficier de tous les avantages liés à ce statut. S'ils sont majeurs, la justice sera beaucoup plus sévère (même si les conditions dans les prisons dans de nombreux pays sont les mêmes, que le sujet soit mineur ou majeur).

La recherche de l'identité n'est pas seulement une démarche administrative : il s'agit souvent de reprendre contact avec la famille si c'est nécessaire et si le jeune ne refuse pas cette reprise de contact. Dans de nombreux pays, du reste, la déclaration civile de l'enfant à la mairie à la naissance est payante et certains parents très pauvres économiquement préfèrent ne pas le déclarer. Les conséquences de cette non-inscription officielle sont les suivantes : l'enfant ne peut pas être inscrit à l'école (quand les écoles exigent des papiers d'identité), le jeune adulte est sans papiers d'identité, il ne peut pas voter ou s'inscrire dans une formation, avoir un travail officiel, etc. Sans ses papiers, le jeune a tendance à inventer sa biographie et à rentrer dans une certaine affabulation sur son identité. Il se réinvente une identité (âge, lieu de naissance...) adaptée aux institutions qu'il rencontre ce qui l'empêche d'accéder à la réalité. {232}

La question de l'ingérence

Les problèmes posés par la rue ne sont pas seulement pressants, ils sont aussi chroniques, ce qui nécessite chez l'éducateur une grande fraîcheur, afin de savoir intervenir de manière individuelle tout en admettant devoir recommencer sans cesse et pour chacun. Mais il peut d'autre part arriver que le jeune se soustraie à l'intervention de l'éducateur, qu'il ne souhaite pas chercher à entrer dans les processus proposés. Faut-il alors intervenir malgré lui, considérant qu'il n'a pas lui-même les moyens de déterminer ce qui est bon pour lui ? Doit-on penser pour lui ? Son désir de quitter la rue et de sortir de cette situation qui l'entraîne lentement vers la mort lui appartient. Mais quand on sait que l'issue est fatale, peut-on laisser faire ?

La famille : des retrouvailles possibles ?

Lors du premier contact avec le jeune en situation de rue, nous évaluons assez vite sa situation en observant son environnement physique et socio-affectif (isolé ou pas, travaillant ou pas, inséré dans un groupe, usage de la drogue ou non..., etc.). Nous pouvons ainsi juger de l'opportunité d'un retour dans la famille.

Franklin, Tegucigalpa, Honduras.

Une réintégration dans la famille peut constituer un choc. Ici et bien sûr c'est lié à la pauvreté, les relations de couple, les disputes conjugales, la maltraitance, l'usage de drogue de la part des parents, tout cela entre en ligne de compte. L'ambiance familiale est un facteur important, qui peut provoquer le départ de la maison : le jeune peut ne pas se trouver dans un environnement digne où il puisse grandir avec ce dont il aurait besoin, la tendresse, l'amour, le respect. [...] Il y a un décalage énorme entre le lit que propose l'institution et le lit de la maison, dans la famille. Parfois, les jeunes ne veulent pas revenir chez eux parce que les institutions sont plus confortables.

[...] Quand le jeune arrive dans le centre, il nous indique où il vit. Il se peut qu'il ait des relations plus ou moins bonnes avec {233}sa famille. Nous allons alors visiter sa famille, dans sa maison ; nous prenons contact avec elle et nous essayons de déterminer la nature de ses relations avec le jeune depuis sa « fugue ». L'ont-ils cherché depuis qu'il a disparu ? Se sont-ils inquiétés ? Désirent-ils avoir de ses nouvelles ? On pose quelques questions sur les relations familiales, mais aussi sur la situation économique de la famille : on demande s'ils sont propriétaires de la maison, s'ils ont des difficultés pour manger tous les jours, qui dans la famille a un emploi et qui est un soutien financier. Ces questions permettent d'établir un diagnostic de la situation.

Avec quelques questions, nous pouvons savoir si un jeune est dans la rue depuis longtemps, s'il est déjà dans le « manège institutionnel », c'est-à-dire s'il fréquente les institutions depuis longtemps, etc. Tout cela nous aide à déterminer s'il a quitté récemment ou non son foyer familial (parents, oncle ou tante, grands-parents...). Certains enfants en situation de rue ont quitté leur foyer depuis à peine quelques jours ou quelques mois. Face à cette situation, les éducateurs de rue sont presque dans une intervention d'urgence : il s'agit de reprendre contact avec la famille, avec l'accord de l'enfant, pour favoriser une réintégration la plus rapide possible et de préférence dans de bonnes conditions. L'impératif, c'est d'éviter l'intégration du jeune dans la rue, ainsi que son institutionnalisation, c'est-à-dire la dépendance aux institutions pour satisfaire ses besoins vitaux. Il s'agit de protéger l'enfant des violences de la rue. Parfois il est déjà trop tard quand le jeune a déjà intégré un groupe avec un leadership puissant qui l'empêche de changer d'avis et de reprendre contact avec sa famille. Quand l'association n'a pas de foyer où il puisse dormir la nuit ou quand le jeune choisit de dormir dans la rue, c'est un véritable compte à rebours pour les éducateurs. Chaque nuit peut être fatale, tous les abus et les violences sont possibles pour ce jeune qui débarque dans la rue.

Reprendre contact avec la famille, c'est aussi découvrir les raisons réelles pour lesquelles le jeune a progressivement décidé de quitter son foyer familial, parfois de façon brutale. Un travail d'accompagnement bilatéral se met en route, tant du côté de la {234} famille que du côté du jeune, pour rétablir un dialogue dans la mesure du possible. Nous découvrons parfois que les conditions dans la famille ont été violentes. Quand les critères ne sont pas réunis pour que le jeune soit de nouveau accueilli ou quand la famille ne souhaite plus en entendre parler (rejet violent, départ violent, environnement sans affect, situation sociale et économique très difficile), que les conditions défavorables à son développement demeurent, nous cherchons cependant toujours à prendre contact même avec un membre plus lointain de la famille, afin qu'il puisse l'accueillir. Si aucune solution familiale n'est possible, alors seulement nous envisageons d'autres possibilités.

Il est vrai que le jeune peut dans un premier temps considérer que le mode de vie de la rue est plus attrayant : confort de certaines institutions, attirance pour l'aventure et la vie ludique dans la rue, « libre et sans contraintes », etc. Cette liberté fait contraste avec sa vie précédente, dans le foyer familial, où il fallait subir et résoudre des conflits parfois très douloureux qu'il souhaite désormais évacuer.

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Nous pensons généralement que la famille se limite à Papa et Maman, mais les cipotes [jeunes] ont différentes familles : la rue, c'est une famille parce qu'ils y passent plus de temps que chez eux. Nous ne prenons pas en compte les liens forts qui unissent les amis dans la rue, mais aussi dans leur couple, et nous insistons souvent sur le fait que l'unique lieu où ils devraient développer une vie affective, c'est avec le papa et la maman. Mais ce n'est pas vrai. La famille est un bon endroit quand elle est encore prête à les accueillir, mais elle n'est pas une fin en soi.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Ceux qui retournent dans leurs familles sont très peu nombreux. Certains sortent de la rue et forment leurs propres familles ; et même s'ils restent de loin en loin en contact avec leur famille, ils restent indépendants. {235}

Faut-il que le jeune réintègre à tout prix sa famille ? Non bien sûr, si les conditions ne sont pas acceptables. Et pourtant rien ne remplace la famille et les liens dans la communauté pour un enfant ou un adolescent, raison pour laquelle beaucoup d'institutions cherchent à établir un contact avec elle. Celle-ci étant bien souvent à l'origine de la rupture, elle peut aussi constituer une partie de la solution, les institutions ne peuvent se substituer à la « figure parentale », et la rue reste violente et

source de traumatismes parfois beaucoup plus importants que ceux que le jeune a pu vivre dans son foyer.

Malgré cela, rares sont les réintégrations familiales qui fonctionnent. Quand nous avons perdu trop de temps, ou quand le processus pour retrouver la famille avec la collaboration du jeune a été trop long, alors sa motivation s'émousse, il préférera la rue où il a déjà établi de nouveaux liens, peut-être aussi gardera-t-il des souvenirs trop négatifs du cadre familial.

Quand le retour dans la famille n'est pas possible, nous devons nous rappeler que le jeune, quelle que soit son histoire et son passé douloureux, a des parents et une famille : l'éducateur peut l'appeler par son patronyme afin de lui rappeler sa filiation, de l'inscrire dans une histoire, une durée qui le libère de l'instant présent où il est le plus souvent confiné. L'aider à éclairer son passé, c'est aussi éclairer ses projets à venir : malgré la résistance actuelle du jeune à reprendre le contact, la possibilité doit demeurer, même pour longtemps après.

Clarita, Bogotá, Colombie.

Nous essayons de mettre la priorité sur le contact avec la famille, mais ce n'est pas facile. Nous nous informons sur elle, pour savoir qui peut aider le jeune dans son processus. Nous organisons des ateliers avec les parents et leurs enfants, où nous travaillons le sentiment de culpabilité, ce qui ravive beaucoup de souffrances. Comment apprendre à regarder l'autre, avec tout ce qui s'est passé ? Souvent chacun a commis une faute dans la relation et on permet au dialogue de se renouer. {236}{237}

Certains jeunes qui ont vécu dans la rue pendant des années contractent une maladie infectieuse et ne se soignent pas. Il est souvent arrivé que le jeune sente qu'il est en train de se laisser mourir ou de mourir et qu'il sollicite l'éducateur des rues en qui il a confiance pour contacter ses parents. Il souhaite voir ses parents une dernière fois, après des années d'absence : malgré son apparente indifférence dans son parcours de vie dans la rue, la rupture affective avec la famille laisse une trace indélébile.

À l'exception de cette situation extrême qui révèle cependant la permanence du lien familial, on constate que le jeune en situation de rue peut tisser également des liens essentiels pour lui avec d'autres personnes : par exemple, un membre éloigné de la famille, de la communauté d'origine ou un inconnu rencontré par hasard, qu'il va associer à une bonne période de sa vie et qui va peut-être pouvoir l'appuyer dans les moments difficiles et l'aider à avancer. L'éducateur doit repérer ces personnes, que les jeunes ont choisies pour les protéger et établir des liens affectifs privilégiés et que l'on appelle aussi les parrains et marraines. Ces adultes sont rarement des personnes isolées, ce sont des personnes désireuses de mettre en place une relation authentique avec les jeunes. Les éducateurs peuvent trouver chez ces tiers une famille de substitution, qui n'a pas trahi et en qui le jeune peut avoir confiance, pour rétablir un lien et sortir de la solitude sans rompre de manière trop brutale avec le mode de vie qu'ils ont, malgré tout, choisi.

La famille est synonyme de morale, de contrainte, de discipline, de culpabilité, etc., autant de notions avec lesquelles le jeune a voulu rompre. Dès que l'adulte, qu'il s'agisse là encore de l'acteur institutionnel ou du parrain, incarne ce discours, il a tendance à fuir. Pourtant il a besoin d'être contenu. Quand la famille n'est plus une alternative, quand l'insertion professionnelle n'est pas un objectif envisageable, comment être autonome ?

De là, peut-on, doit-on considérer l'adolescent des rues comme un sujet libre de ses choix ? La question du libre-arbitre reste la grande problématique du jeune en situation de rue. Entre encadrement familial, accompagnement psycho-éducatif et loi de la rue, le jeune est surtout livré à lui-même et à ses pulsions, ce qui ne lui permet pas de se choisir.

Quelle que soit la direction qu'il est amené à prendre, l'éducateur est celui qui l'aidera à se mettre à distance du présent immédiat. Avec le jeune, il est celui qui lui permet d'être lui-même, de choisir par lui-même et en connaissance de cause le meilleur chemin pour lui.

Quitter la rue : un long chemin et un choix personnel

La question cruciale, qui se pose en permanence, est celle des limites de l'action éducative : engagé dans la relation auprès du jeune, l'éducateur a du mal à accepter qu'il demeure dans la rue et il risque d'imposer une sortie de rue qui n'est pas un choix, ce processus étant alors voué à l'échec.

Bessy, Tegucigalpa, Honduras.

Nous ne répondrons pas immédiatement à la demande du jeune. Il vaut mieux attendre qu'il soit dans un processus d'intégration et que la motivation vienne de lui pour l'orienter. Il faut tenir compte de plusieurs paramètres. Il se peut que le jeune ait besoin d'une aide immédiate imposée par une situation {238}d'urgence, non d'une aide à long terme. De plus, s'il arrive dans l'institution avec ses habitudes et ses règles, il voudra s'enfuir; c'est compréhensible ! Il est important de discuter en termes d'objectif et de compromis avec le jeune.

Il faut aussi être vigilant : le jeune peut trouver que l'institution lui offre un certain confort et s'en accommoder sans vraiment travailler à son projet de vie. Il ne faut pas satisfaire tous ses désirs ni lui donner goût à tout sous prétexte qu'il reste dans l'institution. Ce sont des enfants et des jeunes : il faut aussi solliciter leurs capacités et être un peu plus malin qu'eux, sinon nous serons vite manipulés. Avoir toujours un petit temps d'avance sur eux, pour que l'on ne soit pas surpris, parce que dans l'espace où ils ont évolué, il ne faut pas oublier qu'ils ont su développer certaines capacités comme le mensonge, la dissimulation, la méfiance, la manipulation, qui font partie de leur mode de vie et de leurs stratégies de survie.

[...] Il est difficile de les voir rechuter quand ils sont en train de quitter la rue, dans un processus de réhabilitation, quand on sent qu'ils sont motivés pour arrêter la drogue, la galère. Cela me fait mal comme ça peut leur faire mal. Beaucoup d'entre eux rompent le processus et retournent dans la rue, alors ils se sentent très frustrés, ils sentent qu'ils ont échoué quelque part, qu'ils vont décevoir, mais c'est surtout par eux-mêmes qu'ils sont déçus. Je crois toujours en eux et j'ai toujours le cœur à les encourager. J'ai mis du temps à le comprendre, mais la rechute dans la rue est une étape obligatoire et normale dans le processus d'un jeune en situation de rue qui souhaite s'en sortir. Au début, je le prenais chaque fois comme un échec ; maintenant je me dis que la prochaine fois sera la bonne et j'essaie de ne jamais baisser les bras.

La demande du jeune auprès de l'institution n'est pas toujours sincère ni réellement formulée : l'aider de façon durable nécessiterait de solliciter des ressources de réflexion et de mise à distance de soi qui sont souvent hors de sa portée. La forme d'intervention la plus pertinente de l'éducateur dans la rue est sans doute celle-ci : lui donner les moyens de réfléchir à sa {239}situation, de trouver ce qui lui convient, de mûrir une décision, de l'aider à développer une capacité de choisir et d'évaluer. Quant à la demande immédiate qu'il présente, elle est à replacer dans son contexte et à étudier en fonction de la capacité du demandeur à la construire réellement. Plutôt que de le sortir rapidement de la rue, d'aller trop vite et finalement de l'exposer à l'expérience difficile et destructrice du retour dans la rue, l'éducateur conduira l'adolescent à se rendre compte qu'il existe d'autres lieux, d'autres modes de vie, et mettra en place les conditions d'une délibération plutôt que de se substituer à son propre choix. Sans tomber dans l'excès et considérer le jeune comme un individu pleinement constitué et qui assume totalement ses choix, on cherchera étape par étape à l'accompagner dans un accord mutuel sans quoi rien ne pourra aboutir.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Ce métier est fait de frustrations ; on souhaiterait, avec l'expérience que l'on pense avoir acquise, que les jeunes sortent de la rue, qu'ils se développent comme les autres jeunes de leur âge. Pourtant l'expérience nous apprend aussi que les jeunes en situation de rue ont le droit de rester dans la rue, qu'ils ont leurs raisons, leur culture et leurs propres situations. Quand on met en relation nos expériences, quand on les réfléchit, on acquiert des connaissances plus précises et on parvient à mieux prévoir ce qui va leur arriver. Mais les jeunes ont aussi un pouvoir de décision, même quand ils sont dépendants de la drogue. Dans ce cas, ils profitent des espaces qu'on leur propose et peuvent se sentir très bien sans drogue, mais choisir tout de même de rester dans la rue. Ils savent alors que, s'ils le veulent, ils peuvent choisir autre chose. Mais certains choisiront de demeurer dans la rue. Le travail de rue doit être davantage concentré sur ce compromis et respecter les nécessités et le choix des jeunes.

En fin de compte, c'est le jeune qui fait un choix entre les différentes alternatives qu'on lui propose. C'est cela, la tâche principale d'une institution. Or ce qui intéresse le plus les ONG, c'est que le jeune qui se rend dans l'institution devienne ensuite un homme accompli pour l'avenir. Ce peut être une bonne {240}alternative pour certains mais pas pour tous. Nous savons que plus il reste dans la rue, depuis ses premiers contacts avec la rue, plus il lui sera difficile d'en sortir, parce qu'il va développer tout son univers, ses habitudes, etc., dans la rue ;

et s'il ne meurt pas entre-temps pour différentes raisons, il deviendra un professionnel de la rue.

L'éducateur est souvent frustré par le caractère implacable de la logique progressiste des institutions : à leurs yeux, le jeune doit progresser, aller d'un degré à l'autre, ce qui est tout à fait contraire à sa logique à lui. Il rechutera, se lassera ; son intégration dans l'institution n'est pas perçue par lui comme un bénéfice net, mais aussi comme une perte d'identité, souvent peu perceptible aux yeux des institutions. Mais le jeune qui perd sa capacité de solliciter, d'interagir dans la rue, est grandement fragilisé. L'intermittence est, dans son cas, une dimension normale du processus d'accompagnement.

Bessy, Tegucigalpa, Honduras.

Rien ne garantit qu'une personne quitte définitivement la rue ou réintègre sa famille, s'il n'a obtenu ni suivi ni accompagnement, s'il n'y a aucun projet réel d'accompagnement par l'institution ou un éducateur. La vie dans la rue est en effet très attrayante et le jeune peut rester attiré par ce mode de vie, malgré les risques. La rue est parfois confortable quand on est jeune, on est alors facilement pris en charge par les institutions ou ONG.

Beaucoup d'entre ceux qui sont retournés dans leur foyer familial gardent la nostalgie du système institutionnel, de la liberté de la rue. Les avantages de la rue en dépassent longtemps les inconvénients, jusqu'à ce que la rue les use et que les inconvénients deviennent plus importants que les bénéfices.

La capacité à changer de mode de vie nécessite une réelle introspection de la part du jeune, une démarche psychologique. Pour qu'un adolescent des rues se décide à « passer de l'autre côté du pont », à se sortir de la drogue et à envisager un projet {241} de vie personnelle et professionnelle en dehors de la violence de la rue, il doit avoir développé des qualités exceptionnelles de résilience. La résilience, rappelons-le, c'est ce phénomène psychologique qui permet à l'adolescent affecté par des traumatismes graves vécus dans son foyer (rejet, abus sexuel, violences, etc.) de les dépasser et, les dépassant, de s'en trouver renforcé, en évitant de sombrer dans la dépression et la position de victime. Être dans la rue est déjà une marque de résilience, mais le dépassement de soi que traduit cette présence n'est pas durable, l'éducateur doit s'en faire le relais. Ce phénomène ne peut exister que s'il trouve un espace de parole et/ou d'expression où il sera écouté.

Estuardo, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Tous les éducateurs vivent avec ce sentiment d'impuissance. Nous partageons un espace avec eux, mais si l'on confronte la conscience de ce que l'on est en train de faire, de ce que l'on veut faire et la réalité que les jeunes sont en train de vivre, c'est très difficile. Nous voulons faire beaucoup mais c'est de notre point de vue ; c'est ce que nous voulons, mais pas ce que les jeunes veulent. Je crois que nous n'avons pas suffisamment cherché à comprendre ce que veulent les jeunes ; et quand même nous le savons, nous n'avons pas non plus les techniques, les moyens de les aider ou pour qu'ils puissent s'exprimer. Et l'impuissance génère de la frustration, on est sur le point d'obtenir un résultat avec le jeune et patatras il retombe ! Les processus sont longs, fragiles et incertains. Ce sentiment d'impuissance nous poursuit et la frustration qui va avec.

Roman, México D.F., Mexique.

Tous les jours, je sors de chez moi avec l'espérance qu'au jourd'hui un jeune prendra la bonne décision. Parce que ce sont eux en définitive qui font le choix de quitter la rue. Ce qui me donne espoir, c'est de voir qu'un jeune qui a vécu dans la rue, qui a subi des abus sexuels et s'est prostitué, qui a dû aller à l'hôpital, suit à présent des études et vit de façon différente.
{242}

L'éducateur va promouvoir un autre mode de vie, et ne pas entrer dans un ultimatum ou un combat frontal contre la rue : ce n'est pas en termes d'espace physique, de changement de lieu, de la rue à l'institution, que la réussite de ce professionnel peut se traduire, mais en termes d'espace psychique. Quitter la rue, c'est avant tout être lassé de cet espace intermédiaire, nourrir l'espoir d'une autre existence. Les activités permettent alors aux capacités développées dans la rue de trouver une expression neuve, de mettre en place une solution de continuité.

Réagir face à la mort

Pourtant force est de constater que l'issue la plus courante de l'accompagnement n'est pas la libération du jeune, mais sa rupture ou sa mort. La rue est un tyran qui pousse les jeunes à être dans une vigilance épuisante, constante, totale, qui les conduit irrésistiblement vers la mort. L'éducateur sera confronté à des morts violentes et à des jeunes habités en permanence par l'obsession ou le fantôme de la mort.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Ils sont dans un processus de mort lente quand ils demeurent dans la rue. À cause de la consommation de drogue : chaque fois cela augmente les attitudes négatives et les délits, jusqu'à ce qu'ils se fassent tuer. Nous leur parlons de la mort de différentes manières, en discutant avec eux des moyens pour l'éviter. La personne que nous avons en face de nous est un être humain, {243}il a toujours la possibilité de changer. Bien sûr, il n'est pas simple de sortir de la rue, mais tout le monde peut apprendre.

[...] Il y a eu beaucoup trop de morts dans les rues. Parfois on culpabilise et l'on se demande quelles ont été les erreurs de l'institution, par exemple si nous n'avons pas donné une réponse concrète au jeune. Nous savons qu'il y a des jeunes qui ne vont pas dans les institutions, qui veulent rester dans la rue. C'est leur décision, quelque part : jusqu'où et jusqu'à quand est-il juste que l'éducateur intervienne ? Si l'espoir est encore là chez le jeune, cela vaut la peine de garder le contact, peut-être qu'il souhaite s'en sortir...

Estuardo, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Il m'est souvent arrivé d'être confronté à la mort de certains jeunes. Je crois que j'ai vu mourir plus de 80 jeunes en 15 ans de carrière d'éducateur des rues.

La première fois, le conflit en moi a été intense ; mais peu à peu, j'ai compris que le mode de vie des jeunes est à haut risque, et qu'eux-mêmes savent ce qui peut se passer lorsqu'ils prennent tous ces risques dans la rue. La vie a peu de valeur, dans la rue, à leurs yeux. Quand quelqu'un meurt, voilà souvent leur réflexion et sentiment : « Oui le pauvre, il est mort, c'était quelqu'un de bon, de méchant, etc. » mais en très peu de temps c'est déjà oublié ! Le jeune vit le moment présent : « Il est mort, c'est dommage ! Mais moi je dois continuer à vivre comme je suis en train de le faire, en survivant ».

Ce sentiment est un peu frustrant pour les éducateurs aussi, pour l'idéal qu'on porte. Chaque mort est pour moi un signe de notre échec, parce que nous n'avons pas réussi à faire quelque chose de lui. Je suis en conflit avec moi-même chaque fois qu'un jeune meurt, parce que pour moi cela signifie que nous avons échoué quelque part, pas seulement moi, mais tous ceux qui ont essayé de travailler avec lui, toute l'institution.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Au début c'était très difficile : dans les années 80 il y a eu des flambées de violence gratuite contre les jeunes en situation {244}de rue à Ciudad de Guatemala, de la part des policiers comme des particuliers. La violence des policiers ne concernait que certains et ce phénomène existe encore aujourd'hui, avec des cas isolés d'abus contre les jeunes.

J'ai dû plusieurs fois me rendre à la morgue pour reconnaître des jeunes décédés, il fallait les identifier puis leur mettre des vêtements, les placer dans un cercueil et les emmener au cimetière. Dans ces moments-là, on ressent une impuissance terrible : on a pu les voir animés de l'envie de vivre et de changer, ensuite, à cause des conditions de vie dans la rue, ils finissent dans un cercueil !

Mais on a aussi un sentiment de culpabilité : on se demande toujours ce que l'on aurait pu faire de plus. On le ressent surtout avec certains, avec qui on avait un lien de confiance particulier. Avec eux, ça accroche plus qu'avec d'autres : il y a un « déclic », le dialogue est facile, ils nous parlent alors de tout, de leur tristesse, leur famille, leurs frustrations, leurs espérances... et quand ils meurent, c'est vraiment dur : on se demande ce que l'on fait ici, on se dit qu'on n'a rien réussi.

La mort des jeunes met particulièrement à l'épreuve l'endurance des éducateurs des rues : l'éducateur risque de douter de son accompagnement, mais c'est précisément à ce moment que son savoir-faire compte, c'est-à-dire sa capacité à se mettre à distance, à envisager sa profession de manière moins passionnelle de sorte que sa frustration, voire sa colère face à l'injustice ou à la misère, ne se transforme en amertume.

L'éducateur agit sur la vie, la difficulté est de ne pas se laisser prendre par la morbidité mais resituer dans son contexte socio-historique la disparition et les séparations avec les jeunes qu'il accompagne au cours de ses années de travail.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Cela fait partie du processus. Je n'aime pas voir la mort représentée comme une tragédie ou au contraire comme un prix « un trophée ». De mon point de vue, la mort, nous y allons tous, sauf que certains sont plus pressés que d'autres, si je puis {245}dire. Jamais je n'ai fait ce chantage du genre : « si tu te drogues, tu vas mourir ». Parce que quand on est mort, on ne ressent plus rien, alors il n'y a plus de problème... je leur dis juste que s'ils se droguent ils ne pourront plus espérer gagner au football. Nous devons renforcer les valeurs de la vie avec ces jeunes, éviter l'hymne à la mort. La mort existe. Si quelqu'un meurt dans la rue, je les invite à s'interroger davantage sur les façons d'éviter qu'il leur arrive la même chose dans les mêmes circonstances. Avec les jeunes, nous parlons de la mort, mais toujours comme un enseignement, jamais comme une tragédie ; elle est davantage un concept.

Montse, Santo Domingo, République Dominicaine.

La mort d'un petit garçon, d'une petite fille ou d'un adolescent en situation de rue provoque des crises graves chez les autres jeunes et dans les associations qui travaillent avec eux, en particulier chez les éducateurs et les éducatrices des rues ; cette mort génère peur (surtout s'il s'agit d'un assassinat) et frustration.

Le rôle des coordinateurs de programme est fondamental pour gérer ces troubles. Ils doivent soutenir leur équipe, et spécialement les éducateurs de rue qui travaillent au quotidien avec les jeunes. Je pense qu'il est très important d'être aidé par une supervision externe. L'intervention variera beaucoup selon la cause de la mort (accident, maladie, assassinat, etc.).

Quelle que soit la cause de la mort, il est indispensable de la communiquer à la famille si elle existe et de l'accompagner dans ces moments sans émettre de jugement. Quand un jeune meurt, il faut aussi suivre la procédure légale et effectuer les démarches auprès des instances officielles compétentes. Il faut enfin accompagner le groupe de jeunes en situation de rue. Le rôle du psychologue est important, il faut travailler sur le deuil du ou de la camarade, créer un espace pour exprimer les sentiments, etc. Il existe des techniques, comme le conte, qui permettent de travailler le thème de la mort/douleur avec les enfants. Je recommande, si c'est possible, que les jeunes puissent participer à l'enterrement ou aller au cimetière plus tard, pour clore le processus de deuil. {246}

Comme pour prévenir les situations de violences, les éducateurs de rue élaborent également des activités pour travailler les valeurs de la vie et les désirs de mort chez le jeune. Dans chaque pays et culture, le rapport à la mort est différent. Certains jeunes sont très croyants (religion la plupart monothéiste). Cette croyance les aide parfois à ne pas sombrer dans la dépression profonde et à se rattacher à un sens.

Eliud, México D.F., Mexique.

Nous avons aussi élaboré un jeu de billes pour les jeunes, pour les amener à réfléchir sur la valeur de la vie et leur représentation de la mort. Nous jouons à ce jeu durant les festivités des jours des morts à Mexico, en novembre. La démarche se déroule en trois séances. Mais auparavant, nous devons établir une relation avec les groupes pour leur donner rendezvous. Le jeu s'appelle chiras pelas. Avant novembre ce sont des mois intenses de travail car c'est la préparation du jeu, le jeu et ensuite l'évaluation avec différents groupes.

Le jeu consiste à jouer un jour aux billes avec eux, en mettant l'accent sur les phrases en relation avec la mort. Le jeu de bille fait un parallèle avec le jeu de la vie. Tu joues aux billes : « tu étais drogué ; ils t'ont tué ! »... Dans la vie c'est la même chose... la vie, on peut la percevoir aussi comme un jeu. Le jeu se réalise avec 10 cartes qui représentent des images en relation avec le thème de la mort.

Dans la deuxième rencontre, on continue à jouer mais en parlant davantage des situations à risques qu'ils peuvent rencontrer et qui entraînent la mort. Celui qui gagne la partie de bille gagne une carte. Le jeune, en regardant l'image et sa légende, nous fait partager son

expérience et ses impressions. Durant le jeu, nous nouons également des « alliances », les éducateurs vont jouer le rôle des voitures, d'autres celui de la drogue, d'autres celui de la police. Ce sont des éléments qui peuvent entraîner la mort dans la rue. Les éducateurs poursuivent alors les jeunes par les billes. Cela génère pas mal de stress et d'anxiété mais aussi des rires chez les jeunes qui {247}doivent échapper à nos billes. Ils font eux-mêmes des alliances, ou ils s'en moquent et se « tuent » entre eux.

Nous allons ensuite réfléchir avec eux sur le parallèle entre le jeu de la vie et le jeu des billes que nous venons de vivre.

Enfin, durant la dernière séance, nous allons représenter par une couleur de feu de signalisation les pratiques à risques importantes ou mineures. Par exemple : le feu est vert, les maladies, c'est un risque mais pas immédiat. Nous essayons de débattre avec eux de ce qu'ils considèrent comme un risque avéré ou moindre. Ils établissent alors des mesures de prévention en prenant conscience du danger. Le feu orange, ce sont les dommages sévères. Le feu rouge, c'est ce qui peut amener à la mort. Avec chaque groupe, nous débattons sur les comportements à risques de tous les jours et ils doivent ensuite choisir la couleur du feu selon eux.

Avant cela, nous faisons une liste avec le groupe sur toutes les situations qui ont entraîné ces derniers mois la mort de certains jeunes de leur groupe ou de leur connaissance.

Enfin nous dressons avec eux une liste des petits moyens qu'ils pourraient mettre en place pour éviter ou prévenir certaines situations à risques, des méthodes pour prendre soin de soi, l'autocuidado, pour prévenir une mort précoce.

Au Mexique, on fête les morts au mois de novembre, et Eliud, éducateur des rues mexicain m'a raconté comment chaque activité avec les jeunes est adaptée à la culture des « *chavos* », les gamins. Chaque festivité est l'occasion de discuter avec les jeunes sur les valeurs et les aider à s'exprimer sur des sujets afin qu'ils puissent échanger et non pas se replier sur eux-mêmes. La croyance populaire des festivités destinées aux jours des morts est très ancrée là-bas et importante pour les jeunes en situation de rue, qui en héritent par leur famille.

L'éducateur peut s'interroger aussi sur les valeurs de vie et de mort afin de mieux les formuler avec les jeunes. À travers les jeux, les activités éducatives, le jeune peut parler de la mort sans excitation morbide, mais à travers une activité qui le sollicite en tant que vivant et l'entraîne dans une expérience sensorielle qui {248}l'aidera à choisir de sortir de la rue. La dimension ordalique de la rue, la fascination que nous avons remarquée pour la dégradation du corps, sont des éléments objectifs de la réalité dans laquelle les jeunes sont plongés, elle ne peut faire l'objet d'un déni de la part de l'éducateur. L'accompagnement éducatif leur permettra de se réapproprier leur corps et de renouer avec la peur de la mort, sentiment positif puisqu'il signifie la fin d'un désintérêt pour la vie, pour son corps, la sortie de l'imaginaire nihiliste de la mort.

La vie dans la rue fascine, car elle apparaît souvent comme le paradigme de l'existence aventureuse, intense. Cette fascination se reconnaît dans les récits des jeunes, ampoulés et pleins d'imagination, mais on la trouve aussi dans les retours d'expérience des volontaires et même dans la façon dont les éducateurs et les institutions réfléchissent cette existence. Cette fascination est partout, mais elle dissimule mal l'absence, le repli sur le vide que représente l'omniprésence de la mort dans les récits. Celui qui parle n'est jamais celui qui est mort et la mort violente d'un jeune ne lui décerne ni titre ni mémoire : l'inclination qu'ont les jeunes à raconter avec gourmandise la mort des autres ou à mettre en scène leur propre mort traduit la recherche sincère d'une profondeur, une quête de sens sur fond de conscience que la vie n'offre rien d'excitant. Notre travail consiste à éviter à tout prix de favoriser cette fascination et de solliciter de manière constructive et positive l'attention des jeunes vers des activités « vivantes ».

Le savoir-faire de l'éducateur n'est donc pas seulement un savoir communiquer, écouter, comprendre, dialoguer. Face aux adolescents des rues, le langage ne prend réalité que s'il accompagne une affectation du corps de l'adolescent, l'épreuve de la sensation, de l'implication de ce corps dans une activité. La mise en œuvre de l'activité permet non seulement d'impliquer le corps, mais elle se constitue en tiers entre le jeune et l'éducateur, en lieu de partage et de médiation, qui protège l'éducateur et l'adolescent en maintenant la distance et laisse chez l'adolescent des rues une empreinte qui l'aidera peut-être à construire son histoire, à passer de l'imaginaire à l'imagination et réinvestir la vie. {249}

Les activités : cadres et dispositifs

Quand l'éducateur accompagne le jeune en situation de rue, nous avons vu que celui-ci n'est pas tenu d'être dans une position active, d'intervenir. Être éducateur des rues, c'est être éducateur et non pas faire l'éducateur. Il s'agit donc de mettre au centre la relation et non l'action par l'écoute et l'accueil du jeune. En effet, il s'agit de partir de sa situation et non du projet qu'on a pour lui. Notre intervention éducative (activités, propositions...) n'apparaîtra que dans un second temps.

Après la phase d'accueil jeune/éducateur et d'appropriation dans la relation, viennent des activités diverses, répondant à ses besoins, son intérêt et son âge. Des activités sportives, d'expression créative, en groupe, attrayantes..., pourront être proposées. L'activité permet de ne pas rester figé dans une relation d'aide sans projets, elle se fait tiers, prétexte pour continuer le lien qui se tisse et permet de résister à la fusion, aux projections trop envahissantes de part et d'autre.

Pour le jeune en situation de rue, l'activité fonctionne comme le jeu chez le tout-petit, il permet de rejouer des conflits vécus tout en étant protégé par le cadre conventionnel du jeu. Il peut exprimer des mots, des actions plus authentiques car leurs conséquences dans la réalité restent dans le cadre d'une activité. L'éducateur enrichira ainsi sa connaissance du jeune en l'observant agir. Le jeune est souvent plus authentique en activité car il n'est pas dans la représentation de lui-même. L'éducateur peut {250}recueillir des éclairages sur sa situation, sa santé, ses intérêts par exemple ; dans le cas où l'éducateur vit l'activité avec le jeune (activité sportive...), il peut partager aussi une expérience d'engagement corporel, les corps sont affectés ensemble autour d'une activité. Le jeune se sentira à la même hauteur que l'éducateur et cela permettra de renforcer sa confiance. Les activités sont surtout un prétexte pour entrer en relation avec le jeune, en maintenant une distance juste afin qu'il puisse penser, réfléchir par lui-même sa vie et ses projets. Cet « espace intermédiaire »¹² où le jeune peut rejouer ses affects à travers un objet tiers, ses conflits intérieurs et ses contradictions mais aussi découvrir son potentiel, sa motivation, ses intérêts, ses capacités en dehors de l'espace menaçant de la rue où il se contrôle sous le regard permanent du groupe, a un rôle qui dépasse largement la simple animation ou occupation. Les éducateurs savent que tous les jours dans leur travail se joue la question de la vie et de la mort pour les jeunes en situation de rue. S'ils proposent des activités ludiques ce n'est pas par facilité, c'est parce qu'ils savent que gagner du temps sur la mort, les morts (psychique et physique) du jeune et proposer des activités où l'on peut rire, s'exprimer, discuter, c'est de la vie en plus.

Pour être vivantes, ces activités ont intérêt à être ludiques et intéressantes pour le jeune et pas trop en décalage avec sa culture et son mode de vie. Elles peuvent être très diverses selon les besoins et les objectifs que se sont fixés les institutions. Cependant nous pouvons relever quelques objectifs communs et importants pour développer des activités pertinentes pour les jeunes en situation de rue, qui ne se limitent pas à une animation sans lendemain.

Une fois choisie une médiation adaptée à l'intérêt du jeune, aux objectifs éducatifs développés par l'institution, il est nécessaire de penser au cadre et au dispositif qui permettent à cette activité de se développer dans la réalité et d'avoir un sens pour tous ceux qui la réalisent, éducateurs compris, pour aider le jeune à se construire et apporter un soulagement.

{251} À travers la simple proposition d'une activité, les éducateurs tentent de « raccrocher » les jeunes à la vie sociale ; il s'agit de leur donner quelques moments de répit et de dignité volés au mode de vie dans la rue qui les a fait grandir trop vite. Nous pouvons par exemple déjà aider le jeune à se réconcilier avec le temps et l'espace. Il aura rendez-vous avec son groupe d'activité et devra se repérer dans le temps et dans l'espace pour y participer, alors que la rue fonctionne dans un espace spatio-temporel plus anarchique qui l'isole socialement. Le jeune, motivé par son groupe et son activité, sera peut-être alors amené à réinvestir la vie. Puis plus tard il réalisera qu'à travers une activité sociale, la vie sans la violence lui est accessible et possible. Il pourra avoir la preuve pratique que son avenir n'est pas scellé à la rue, qu'il peut développer son identité propre.

Quelles que soient ses propositions, l'état d'esprit dans lequel l'éducateur met en place une activité est capital : les activités ne doivent pas être opposées à la rue ou en concurrence avec elle. Elles doivent être différentes et leur contenu être assez fort tout en inscrivant le jeune dans une continuité avec son parcours dans la rue.

Poser un cadre : des limites pour libérer

Le cadre correspond à l'ensemble des éléments nécessaires à la mise en place d'une activité : l'espace, la date, l'horaire... tous ces éléments doivent être établis selon l'âge des jeunes que l'on souhaite accueillir,

leur mode de vie, la nature de l'activité, les {252} objectifs, le but psycho-éducatif, etc. Il faudra tenir compte du fait que l'espace disponible soit ouvert ou fermé, qu'il s'agisse de mettre une activité dans la rue ou dans un centre d'accueil, ou encore du fait que l'activité soit récréative ou de prévention. On déterminera s'il est nécessaire d'être un ou deux éducateurs référents fixes, afin que les jeunes puissent se repérer. Le cadre est en quelque sorte la forme de notre activité, ce qui va permettre qu'elle se développe, qu'elle ait un contenu. Il a donc un rôle de contenant.

Pour préparer la rencontre, le jeune doit se sentir en sécurité, pour se sentir libre d'exprimer ses besoins et sa personnalité sans adopter un comportement hyperadapté, joué, comme il a tendance à le faire dans la rue. Proposer un cadre c'est assurer au jeune en situation de rue qu'il trouvera à l'intérieur de l'activité un espace différent où il pourra s'exprimer sans crainte. Cela ne peut se faire que si les éducateurs des rues réfléchissent à un espace rassurant. Pour cela, l'unité de lieu, de temps, des règles de base sont importantes à définir et respecter.

[...]

Il s'agit pour l'éducateur de ne pas être obnubilé par le résultat de son activité ou l'activité elle-même. Le jeune peut ne rien faire pendant plusieurs séances puis se mettre en route {276} beaucoup plus tard. Il ne s'agit pas de l'obliger à faire mais que le désir de manipuler l'activité vienne par lui-même.

En cas d'activité manuelle, le jeune va transformer la matière et pouvoir lui donner l'aspect qu'il souhaite. Il va pouvoir éprouver de nouvelles sensations au contact de nouvelles matières. En modelant l'objet, il pourra symboliquement reconstruire son image de façon indirecte. Son esprit et son corps peuvent de nouveau s'autoriser à s'affecter ensemble : en dessinant ou en créant un objet, il peut symboliser ses angoisses, ses peurs, mais aussi ses aspirations, ses rêves...

Quand la relation à l'autre est si difficile que l'imaginaire a été écrasé par trop de violences, la relation à la médiation créatrice répare le jeune. Cela lui permet de réessayer les distances avec l'objet : en le laissant sécher, en le gardant, le donnant, en le terminant ou pas... sa relation à l'objet va témoigner de la vie psychique du jeune, beaucoup plus parfois que ce qu'il peut en dire. En transformant l'objet, il éprouve la possibilité de transformer sa vie sans céder au désespoir du déterminisme. À travers ses mouvements créatifs nous arrivons à saisir un peu de sa relation au monde. Il s'agit d'être attentif : comme une respiration qui reprendra, l'éducateur doit être inquiet, patient, à l'affût du moindre petit mouvement du jeune sans le forcer à venir.

Synthèse : les questions à se poser

Le dispositif est en quelque sorte la mise en scène de l'activité à l'intérieur de ce cadre d'activité. L'éducateur se pose une série de questions relatives au choix d'une activité pertinente, qui portera un sens pour l'institution et pour le jeune, afin de savoir où l'on va et de le guider vers les objectifs éducatifs ou psycho-pédagogiques définis :

- le choix de l'activité,
- les capacités qu'elle peut développer et en quoi cette médiation est pertinente ou complémentaire aux programmes éducatifs,
- les « prérequis » nécessaires du jeune : les habilités nécessaires avant de commencer l'activité, {277}
- s'il y a des contre-indications ou des indications pour certains jeunes,
- le matériel nécessaire,
- sa disposition dans l'espace disponible,
- les étapes d'assimilation ou d'apprentissage selon la médiation proposée,
- le cadre à établir (jour, fréquence, horaires, début et fin d'activité, et le lieu) et l'information à donner aux jeunes,
- la durée de cette activité,
- les critères d'évaluation de cette activité : avec les jeunes, l'ambiance, évaluée à travers leur restitution et l'expression de leur vécu ; cette évaluation doit-elle avoir lieu à chaque séance, ou selon des périodes plus longues ?
- la suite à donner aux observations que l'on pourra établir, afin que l'association et les ONG en bénéficient.

Les activités peuvent être multiples. Cela dépend de chaque étape où se trouve le groupe de jeunes, ses besoins et ses motivations différentes d'un âge à l'autre et d'un moment à l'autre.

La quantité de jeunes participants n'est pas un facteur de réussite de l'activité. La quantité, c'est-à-dire un nombre élevé de jeunes participants, plaît aux institutions et à la logique comptable de certains bailleurs de fonds. Mais il faut tenir compte de la réflexion psycho-pédagogique autour du cadre et du dispositif de l'activité, du résultat qualitatif. [...]

L'accompagnement psychologique des adolescents des rues en question

Les jeunes des rues ont souvent des troubles psychiques, qui ne sont pas nécessairement liés à la vie dans la rue : on a tendance à considérer la rue comme une maladie, et le fait de vivre en dehors de la famille comme un symptôme de trouble. En agissant ainsi, on stigmatise ces jeunes et l'on oublie que la séparation avec la famille peut être une preuve de bonne santé mentale, d'adaptation et de résilience quand la vie dans le foyer devient insupportable. Pour éviter de faire des diagnostics sauvages, personnels et peu pertinents, l'éducateur a besoin de maîtriser des notions de base en psychologie et avoir les moyens de discerner, par ses observations sur le terrain, ce qui relève d'une psychopathologie et ce qui dépend des conditions, de l'environnement dans lequel le jeune évolue. Cette appréciation est difficile. Sont également à distinguer les éléments comportementaux qui relèvent de l'adolescence de ceux qui sont du domaine de la maladie mentale.

Dans cette approche différenciée, l'éducateur, avec ses qualités d'observation et le temps passé dans la rue, peut constituer une source d'information déterminante pour le psychologue ; la complémentarité est essentielle, or trop souvent l'un et l'autre s'ignorent, ce qui conduit à établir une approche soit entièrement axée sur la psychologie, soit entièrement déterminée par des objectifs éducatifs dans les programmes psychoéducatifs des institutions.

Pablo, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Il y a beaucoup de psychologues qui font cela, et je le regrette, ils établissent leur diagnostic en fonction d'un livre, leurs diagnostics sont parfois très sévères et rigides. Peut-être s'agit-il de justifier une intervention ? Ce type de rapport, de diagnostic, j'oserais le dire, est suscité par les seules nécessités institutionnelles, pour justifier qu'elles font quelque chose : « Regardez, mes éducateurs sont en train de travailler, mes psychologues font des diagnostics et mes médecins font cela ». Alors on commence à faire partie d'un système dans lequel les intervenants, les professionnels travaillent en utilisant des paramètres très rigides et inadaptés. Au niveau psychologique, il y a un risque important : certains psychologues catégorisent comme sociopathes les jeunes des rues et n'intègrent pas leur point de vue.

Imaginons-nous vivre leur vie, survivre dans la rue, une vie dans un espace illimité, un espace où tout est possible, où l'on joue avec la mort tous les jours : il est nécessaire d'avoir une certaine agressivité pour s'adapter à cet environnement. Ça ne fait pas de ces jeunes des sociopathes pour autant ! Il est très dangereux de classer les jeunes des rues comme des patients psychiatriques, de leur administrer des psychotropes... {285}

Difficultés du diagnostic des troubles

Quand nous observons un jeune adolescent et parfois un préadolescent, qui présente des troubles du comportement ou de la personnalité, un diagnostic différentiel complet permettra de repérer la catégorie du trouble, c'est-à-dire s'il est déterminé par des causes psycho-affectives, cognitives, sociales... Il contribue ainsi à une interprétation des symptômes observés.

Un tel diagnostic exige que l'on ait une connaissance très fine des bouleversements propres à l'adolescence. Rappelons que l'adolescence n'est pas une maladie, c'est une période d'expression du changement du corps (des attributs sexuels) et du sujet qui entre dans la vie sociale de l'adulte. Cette période de transition est une phase difficile et fragile pour chaque sujet qui se développe : il s'agit d'accepter ou de refuser la séparation d'avec l'enfant qu'il était pour entrer dans la vie d'adulte responsable. Le rapport à la sexualité, à la vie, à la responsabilité financière... tout est bouleversé.

L'adolescence d'un jeune en situation de rue se vit également ainsi, avec tous ces changements, mais de façon beaucoup plus traumatique : il faut passer d'une enfance empreinte d'une violence souvent extrême à un âge adulte où personne n'est là pour le guider. Du point de vue des symptômes, cela se traduit par une

immaturité affective, qui s'ajoute à l'immaturité physique du jeune, renforcée par des facteurs tels que la mauvaise alimentation, le manque de sommeil, les drogues et qui contraste avec la grande maturité des habilités sociales. La phase d'adolescence est parfois plus précoce et exacerbée, car le jeune survit dans la rue depuis plusieurs mois ou années et le mode de vie dans la rue a accéléré la période de transition, en le projetant plus rapidement dans le monde de l'adulte. Son corps vit à son rythme et vit tous les changements physiologiques liés {287} à l'adolescence mais son état psychique est refoulé et parfois accéléré pour faire face au monde adulte et violent de la rue.

L'éducateur des rues aura tendance à percevoir un problème éducatif là où le psychologue se focaliserait sur les aspects psychiques de tel ou tel comportement. Mais il faut qu'il sorte de sa spécialité, qu'il emploie la durée du contact qu'il a avec le jeune, avec les ratés, les rebondissements que cela implique, à contribuer à l'élaboration d'un diagnostic patient, qui distingue avec soin souffrance d'ordre social et souffrance psychique, ainsi que leurs causes.

La nécessaire collaboration entre éducateurs et psychologues

L'éducateur va dans la rue, s'adapte à tout type d'environnement et de situation. Le psychologue est davantage en relation duelle avec un patient, dans un entretien individuel, qui préserve son intimité et la confidentialité des propos. Il peut aussi animer un groupe de parole, en général dans un espace clos (centre, institution).

En visitant plusieurs institutions je me suis rendue compte des tensions qui existaient entre les éducateurs et les psychologues, de leur difficulté à collaborer. Dans les institutions, l'approche sociale, psychologique, la thérapie, sont des mariages difficiles, car les formations de psychologue et d'éducateur sont très différentes. Certains corps de métier se sentent plus ou moins valorisés les uns par rapport aux autres. Entre éducateurs et psychologues, la façon bien différente d'exercer son métier génère des incompréhensions. Certains psychologues sont accusés de n'être que dans l'interprétation et l'analyse du sujet, sans se préoccuper du quotidien du jeune. Certains éducateurs sont accusés de ne pas assez analyser leurs actions et d'improviser sur le terrain.

En l'absence d'échanges réguliers et de collaboration entre eux, le dialogue se perd et donc l'accompagnement complémentaire également, par exemple, pour confirmer un diagnostic de trouble psychique délicat chez un jeune. Cela peut créer des {288} tensions, des préjugés, au lieu de favoriser la curiosité et la complémentarité des connaissances pour améliorer un accompagnement commun. Le jeune perçoit cette concurrence professionnelle et risque de perdre la confiance dans la cohérence de notre accompagnement psychosocial.

Alfonso, Tegucigalpa, Honduras.

Ce que je vois c'est qu'on a vendu le concept du psychologue. C'est comme le concept du touriste : le touriste doit être blond, il ne peut pas être noir. « Les Noirs ne sont pas des touristes », m'a répondu un policier de Chicago quand je lui disais que je faisais du tourisme ! On nous vend des images, des concepts. Par exemple, que les Japonais sont travailleurs, que tous les Chinois font des arts martiaux, que tous les Américains sont gros et portent des tongs en vacances, etc. Le psychologue c'est la même chose : c'est celui qui s'assoit derrière son bureau, et le patient est allongé sur le canapé. Les psychologues eux-mêmes croient en cette image.

Et la personne doit toujours avoir une pathologie. S'il n'y a pas de pathologie, alors on va l'inventer, personne ne peut prétendre être normal et encore moins heureux. Celui que nous trouvons heureux, nous devons lui trouver un motif pour être heureux. Nous n'avons pas de psychologie de la normalité. Et la normalité, pourquoi ne nous intéresse-t-elle pas ? Parce qu'elle est ennuyeuse. Si quelqu'un est normal, alors il doit avoir quelque chose d'anormal ! Le patient doit le croire.

Nous avons alors beaucoup de difficulté à imaginer un psychologue social, un psychologue qui aiderait les gens à avancer, qui dirait : « Vous avez des capacités, nous allons les renforcer pour aller de l'avant », quelqu'un qui arrêterait de culpabiliser la personne en lui disant qu'elle n'est pas normale ou qu'elle a des problèmes. Le problème c'est que nous cherchons toujours à « victimiser » les autres, à leur trouver des problèmes ; et certains doivent inventer une histoire de vie avec des problèmes d'enfance parce que, s'ils n'ont pas de problème, personne ne fera attention à eux. {289}

Éducateur sur le terrain, Alfonso a entrepris des études de psychologie parce qu'il ne parvenait pas à comprendre complètement certains comportements des jeunes. Il est donc attentif aux exigences de cette combinaison, ainsi qu'aux points aveugles des deux activités. Quand l'un considère un comportement comme problématique, l'autre au contraire en relèvera les aspects positifs, etc. Voyons concrètement la difficulté de collaborer entre psychologues et éducateurs.

Julio, Ciudad de Guatemala, Guatemala.

Il est difficile pour nous d'inciter les jeunes à aller voir le psychologue clinicien. Je vois une fille, par exemple, qui a de gros problèmes émotionnels : elle est en train de pleurer, elle est triste, il est alors évident que son moral est au plus bas, que son estime de soi est très faible. Comme éducateur, je peux lui parler, lui demander en tête à tête ce qu'elle ressent, ce qui s'est passé. Bien sûr, cela dépend du degré de confiance que l'éducateur a avec le jeune : parfois le jeune raconte ce qui s'est passé, il parle de l'impasse dans laquelle il se trouve. Sur la base de l'expérience d'éducateur, on peut lui suggérer des conseils. Mais, comme éducateur, on doit savoir se taire et souvent être seulement présent et écouter. On doit savoir dire aussi que l'on n'a pas de réponse à ses questions, mais qu'on va les trouver ensemble. On peut alors changer d'ambiance, aller prendre un café, etc. Ce sont des méthodes toutes simples, mais l'important est que le jeune sache qu'il n'est pas tout seul. Il est difficile pour moi d'obéir à un système institutionnel et, par exemple, de dire au jeune qui a confiance en moi et non en le psychologue : « Tu peux aller voir le psychologue pour te confier à lui. C'est lui le spécialiste du manque d'estime de soi ! » Il est souvent plus facile pour le jeune de me confier ses désordres émotionnels qu'au psychologue, car c'est avec moi qu'il a un lien de confiance.

Les jeunes ne sont pas stupides, ils disent au psychologue de la clinique ce qu'il veut entendre. Il y a des éléments que le psychologue n'atteindra jamais. Le problème, c'est que les psychologues restent dans leur bureau et ne vont jamais dans la {290}rue. Selon moi, pour être efficace, il faudrait que le psychologue soit aussi éducateur, qu'il aille dans la rue au contact des jeunes, qu'il connaisse leur environnement, leurs relations, qu'il puisse travailler à même la rue avec certaines techniques. Je ne comprends pas que le psychologue fasse un travail ponctuel, sans suivi il n'y a pas de travail, de mon point de vue.

Julio témoigne d'un conflit très courant que vit l'éducateur des rues confronté à un jeune en souffrance psychique dans la rue. Le protocole et le fonctionnement de l'institution sont souvent inadaptés à la réalité du terrain. En effet, il est absurde que le psychologue qui doit accompagner les jeunes en situation de rue reste tout le temps dans le centre, dans son bureau, à attendre ses « patients » comme s'il s'agissait de patients classiques. Non, bien sûr, le psychologue, tout spécialiste qu'il soit des maladies mentales, doit fréquenter le jeune en situation de rue dans son milieu, aller vers lui sans attendre qu'il vienne et développer une relation de confiance. Les plus demandeurs viendront au centre, mais ceux-là connaissent le manège institutionnel et les avantages dont ils peuvent bénéficier. Certains verront dans cette consultation un espace privilégié, mais les jeunes en plus grande souffrance psychique se cachent, s'isolent parfois, sont dans le déni de leurs troubles la plupart du temps. Ils sont farouches et si l'on ne vient pas vers eux, ils ne viendront pas vers nous. Ce sont les cas les plus difficiles à « apprivoiser ».

Le psychologue aurait intérêt à accompagner les éducateurs régulièrement dans certaines sorties de rue, pour ne pas perdre le contact avec la réalité du terrain. Il pourrait créer une véritable relation de confiance et participer aux activités ludiques et éducatives. Son intégration dans l'équipe éducative ne remet pas en cause sa spécificité mais au contraire adapte son métier aux conditions très particulières de la vie des jeunes dans la rue. Le cliché du psychologue, toujours dans l'analyse savante des propos, pourrait alors s'estomper pour laisser place à un rapport ordinaire d'observation et de fréquentation des jeunes ainsi que d'échange avec les éducateurs. Faute d'un tel comportement, le psychologue, quelle que soit la pertinence de son analyse, risque {291} de créer un fossé infranchissable entre lui et les éducateurs, entre lui et les jeunes en situation de rue.

La formation actuelle des psychologues à l'université et le modèle des institutions européennes ou nord-américaines importé en Amérique latine expliquent aussi parfois cette position adoptée par le psychologue dans les institutions qui accompagnent les jeunes en situation de rue : nous faisons comme nous avons appris, comme nous avons l'habitude de faire, nous amenons dans nos valises l'image que nous nous faisons du thérapeute classique... et nous oublions de nous adapter à la population que nous accompagnons. La peur du « psy » et le rejet du tout pathologique s'emparent alors des éducateurs (qui jugent ces attitudes caricatu-

rales et inadaptées au travail de rue), mais aussi des jeunes en situation de rue (qui ne sont pas dupes de cette complaisance narcissique de la part de l'institution et de ses « psy »).

Insistons : la spécificité du psychologue et du psychiatre ne sont nullement en cause, aucun diagnostic valable ne peut être élaboré sans elles, mais les institutions doivent amener les psychologues à fréquenter aussi le lieu de vie des adolescents à intervalle régulier. Les éducateurs ont besoin de ce soutien professionnel des psychologues (même s'ils déclarent parfois le contraire par orgueil). Le psychologue aide à prendre de la distance, là où les éducateurs sont engagés de trop près dans l'affect. Cette complémentarité est essentielle.

L'éducateur, de son côté, doit pouvoir dialoguer avec le psychologue et, pour cela, il serait très utile qu'il puisse disposer d'une formation de base dans le domaine de la psychologie.

L'observation de l'éducateur

[...]

L'observation constante du jeune peut s'appuyer sur une série de questions. Sans réponse préalable, ces questions peuvent permettre de rester ouvert à toutes les causalités possibles du sentiment de « bizarrerie » éprouvé au contact prolongé avec le jeune en situation de rue (dans son milieu de vie, la rue, l'institution).

L'éducateur peut se demander, par exemple :

- Comment s'expriment précisément ces « comportements bizarres » ?
- Est-ce que je fréquente le jeune depuis longtemps ? Dans la rue ? Dans le centre ? En groupe ? Isolé ?
- Quels sont ses propos ?
- Exprime-t-il une demande, un besoin ?
- Pourquoi suis-je inquiet à son sujet en tant qu'éducateur ?
- Qu'est-ce que je ressens moi-même à son sujet en tant qu'éducateur ?
- Pour l'équipe, s'agit-il de troubles classiques de l'adolescence ?
- Le jeune a-t-il eu des antécédents ? Des ruptures ?
- Y a-t-il possibilité de rencontrer les anciennes équipes éducatives avec qui il est ou a été en contact ?

Partagent-elles le même point de vue ?

- Y a-t-il eu des événements traumatiques dans son passé ou plus récemment qui expliqueraient son comportement ?

- Quelles sont ses relations avec les autres ?

- Se drogue-t-il ? Quels sont les effets des substances qu'il inhale ? Son comportement peut-il être dû aux effets de la drogue ?

- Est-il agressif, résistant à toute tentative de contact ?

etc.

{294} Enfin, si ses propos sont incohérents ou s'il refuse le contact par un retrait social (isolement), l'éducateur pourra consulter le psychologue ou le psychiatre, afin qu'il se déplace ou qu'il puisse le conseiller sur l'attitude à adopter.

Cette liste n'est pas exhaustive, mais l'éducateur doit prendre conscience du fait que, malgré tous ses efforts pour l'accompagner, l'inadaptation du jeune n'est pas nécessairement due à un « manque de volonté », mais peut être liée à une cause psychique. Le comprendre peut aider l'éducateur à trouver la patience de se construire une compréhension plus fine de ce qui convient à l'adolescent. Comme nous avons essayé de le démontrer tout au long de ce livre, le progrès et l'évolution du jeune ne sont pas linéaires, mais ils existent. À leur manière, les jeunes avancent toujours dans leur vie et ils apprennent tous les jours. Ils ne font pas que se détériorer dans la rue.

L'abord psychologique apporte parfois d'autres hypothèses, là où l'éducateur rencontre une énigme dans le comportement du jeune, s'il ne le comprend pas ou que son parcours lui semble incohérent. Pour éviter l'impasse dans la relation de l'éducateur gêné et dérangé par l'adolescent au comportement « bizarre », voire agressif, l'hypothèse de troubles psychiques permet de désamorcer la méfiance et la peur de la part de l'éducateur face à ces changements de personnalité et de liens. Avant de poser tout diagnostic, l'échange avec l'équipe permet de comprendre une situation problématique.

- l'adolescence en général et ses conflits : rapport à la loi, quête identificatoire, etc. ; {295}

- les effets des différentes drogues et substances psychoactives sur l'organisme et le comportement ;

- les psychopathologies fréquemment rencontrées chez les adolescents : angoisses (sentiment de persécution sans raison apparente, hallucinations, délires, rapport perturbé à la nourriture, hyperactivité, troubles de l'identité sexuelle, immaturité psycho-affective, dépression, dépendances, etc.).

En se formant, l'éducateur pourra ainsi surmonter le sentiment d'impuissance face à un jeune qui se laisse mourir, par exemple, et l'aider à comprendre ce qui lui arrive. Cette démarche ne peut avoir lieu que dans un environnement protégé, fixe, dans l'espace de l'institution.

Tout doit être pris en compte pour évaluer la meilleure thérapie adaptée à son mode de vie du moment : relation en groupe, mise à distance, rupture, etc. Comme l'adolescent en situation de rue et l'adolescent en général ont des difficultés à exprimer leurs affects directement et verbalement, il peut être envisagé en complémentarité des groupes de parole des médiations ludiques (jeux...), une thérapie à médiation corporelle qui les aide à exprimer leurs conflits intérieurs.

Quand nous observons une psychose installée chez l'adolescent en situation de rue, il faut travailler, avec l'accord renouvelé du jeune, l'acceptation des troubles afin d'envisager un traitement et des conditions de vie adaptées. La rue dans ces cas-là le met dans une situation d'hyper-vulnérabilité par rapport aux autres et risque de le mettre en danger de mort.

Quand certains adolescents gardent contact avec leur famille et qu'ils ont quitté leur milieu familial subitement, il est important de travailler l'histoire de la maladie avec la famille afin aussi de rassurer et déculpabiliser les parents.

Les publications concernant l'accompagnement psychologique des adolescents des rues sont peu nombreuses, la plupart étant destinées à des spécialistes. Sans faire de la psychologie basique, il faudrait parvenir à mettre en place des démarches psycho-éducatives adaptées à des adolescents en rupture et l'on ne peut que souhaiter la publication d'un ouvrage concernant l'abord psychologique des adolescents des rues, un livre de {296} recherche qui croise les regards et combine les disciplines. Il serait intéressant par exemple de savoir comment on peut suivre un jeune souffrant de schizophrénie, mener un accompagnement thérapeutique et éducatif dans la rue. Un tel ouvrage permettrait d'aider les psychologues à mettre à profit leurs compétences dans le cadre spécifique des institutions qui s'occupent des adolescents des rues, et les éducateurs confrontés à des réactions qu'ils n'ont parfois pas les moyens de comprendre. Cela permettrait peut-être ainsi d'éviter de se limiter à un savoir d'expert trop distancié ou à la pratique parfois peu informée d'un éducateur des rues. {297}

6

Passants : le réveil d'un savoir-être du citoyen

Ce livre est consacré aux professionnels, éducateurs des rues travaillant dans le domaine des jeunes en situation de rue. Il ne s'adresse pas seulement à des spécialistes de la question, mais cherche également à sensibiliser les lecteurs sur le fait que la compréhension de la problématique des jeunes en situation de rue ne doit pas se limiter au misérabilisme ou à la banalisation. Ces points de vue extrêmes nous éloignent de la réalité du sujet : les jeunes en situation de rue deviennent abstraits quand nous {298} nous mettons à parler d'eux davantage qu'à les côtoyer, comme certains administrateurs d'associations ou d'ONG qui ne fréquentent plus le terrain et perdent contact avec la réalité.

Or dans la ville, il y a des passants ; les passants, ce sont vous et moi, les citadins, qui traversons quotidiennement l'espace des jeunes en situation de rue en Amérique latine. Depuis la création des ONG la tendance conduit à se désresponsabiliser face à la misère du monde et surtout à cloisonner les espaces dans les villes. La mixité de moins en moins courante, des clivages spatio-sociaux de plus en plus marqués se dessinent, au point que des murs sont érigés pour former des zones protégées de la vue de la misère et de la réalité.

Pourtant, la plupart des personnes de classe moyenne utilisent les transports en commun et marchent dans la rue sans se barricader dans leurs voitures ; ils recourent, partagent l'espace commun de la ville avec les adultes de la rue et les jeunes en situation de rue. Certains passants s'habituent à voir cette réalité et cessent de la regarder. Certains ont peur, ils se projettent dans la situation de la personne dans la rue, se mettent à détester la pauvreté envahissante de la rue car ils s'identifient à cette situation et celle-ci représente une menace qui peut ou pas être totalement imaginaire, la crise financière constituant le principal frein à la solidarité avec les gens de la rue. Entretien par certains discours politiques insistant sur l'insécurité, elle pousse à marcher droit dans l'ordre social et à s'éloigner des autres.

Cette peur de la misère se rencontre aussi dans nos villes aisées de pays riches. Elle nous rend malheureux, car pour réagir à la peur nous nous éloignons de nos affects. Le sentiment d'impuissance, de déterminisme, nous gagne, marqué par l'agressivité ou l'indifférence et tout le monde y perd ; d'autres peuvent

manifester une passivité agressive, en ne réagissant pas aux sollicitations, en restant de marbre. Fatigue, lassitude d'être impliqué dans ce tissu social ?

Toutes les attitudes coexistent, cela dépend des jours. Mais la plupart du temps, nous nous mécanisons de plus en plus sur notre trajet de travail par exemple : on ne souhaite pas perdre de temps, sauver le monde ne sert à rien – je travaille moi ! – {299} donner de l'argent va l'encourager à boire ou se droguer, les associations sont là... tout le discours social, y compris ceux des ONG et des associations spécialisés, ceux des livres, poussent à nous faire croire, nous passants, qu'il n'y a pas grand-chose que l'on puisse faire pour participer plus activement à améliorer les conditions de vie de ceux qui sont dans la rue. Tout nous pousse à nous représenter comme des incompetents en la matière, des ignorants.

Cependant, nous sommes responsables de cette société, de la ville, de ces jeunes en tant que citoyens. Il ne s'agit pas de se décharger de notre responsabilité, s'intéresser à autre qu'à soi-même est un acte propre à l'homme, l'empathie un sentiment spécifiquement humain.

Nous sommes des corps affectés, notre savoir-faire est là : dans notre savoir-être. J'ai présenté ces deux domaines de compétence pour l'éducateur des rues pour montrer combien sa sensibilité était essentielle à son activité, sans quoi il lui est impossible de mettre en œuvre un savoir-faire susceptible de faire de l'accompagnement une réalité. Mais si les éducateurs sont des professionnels ayant développé un savoir-faire dans un corps affecté, les citoyens et les passants sont eux aussi des corps affectés. Il ne s'agit pas de cantonner le savoir-être et le savoir-faire aux uniques professionnels des institutions spécialisées.

La méfiance et la quête de la sécurité sont le pire ennemi des jeunes en situation de rue qui se sentent exclus, rejetés, caricaturés dans leur mode de vie, leur façon d'être. Les regards qui croisent parfois les leurs n'osent pas s'attarder, par peur d'être affectés et d'être confrontés à une rencontre possible. On préfère souvent remettre au lendemain, éviter de se sentir concerné. Mais ce détournement n'est pas sans violence dans les mégapoles du XXI^e siècle. Violence des regards, des corps qui refoulent leur sensibilité au nom de la concurrence entre les êtres humains, par peur de ne pas avoir sa place, une angoisse entretenue par les discours politiques et le prétexte de la crise économique.

Mais de façon beaucoup plus générale, dans le monde entier un autre phénomène a lieu : l'hyperprofessionnalisation et la {300} marchandisation des savoirs, en particulier ceux ayant trait aux rapports humains, amène chacun à mettre de côté la valeur personnelle dans l'échange avec autrui, à relativiser sa compétence. On se bat déjà pour être dans cet espace-ville, en vivant à peu près dignement. Le savoir-être n'a pas disparu, il est en chacun de nous mais nous n'avons plus confiance en lui, nous nous désapproprions de ce savoir de base, le délaissions en faveur d'acteurs professionnels privés et onéreux.

Dans les cités d'Amérique latine, les passants ont perdu confiance en eux, dans la façon dont ils peuvent participer à leur échelle à l'amélioration des conditions de vie des jeunes en situation de rue. Or il ne s'agit pas d'offrir avenir, gîte et couvert, ni de tomber dans les excès d'un volontarisme trop empressé, trop engagé et affecté. Mais il s'agit de reconnaître que cet espace est partagé, que la mise à l'écart des adolescents en situation de rue hors de l'espace imaginaire public nous protège illusoirement, nous enferme. Patauds, surpris, nous sommes émus quand malgré tous nos évitements, nous faisons la rencontre d'un jeune en situation de rue.

Les associations et les ONG sensibilisent le grand public mais aussi les politiques à ces jeunes, luttent pour leur droit à une vie digne et un respect, contre une stigmatisation de leur image. Cependant la plupart des activités de prévention se limitent à des discours, des prospectus afin surtout de convaincre qu'il faut contribuer par un chèque à telle ou telle ONG. Certes l'argent est nécessaire pour que les spécialistes, mais surtout les associations qui ont de l'expérience, puissent développer leur accompagnement ; mais envoyer un chèque ne responsabilise pas. Cela dématérialise le sujet, notre corps affecté ne s'exprime pas. Lorsqu'on est éloigné du terrain de la rue, le système de parrainage où un citoyen aide une personne reste encore le meilleur engagement de nos jours où le donateur ne tombe pas dans l'abstraction de son don. Et sur les lieux, les ONG ou associations doivent inventer davantage encore afin que le citoyen lambda puisse participer plus activement, tous les jours, sans pour autant être bénévole dans une association. S'engager humainement dans sa vie, développer son savoir-être et retrouver {301} confiance dans les liens et la surprise des rencontres dans l'espace-rue en ville ; tout cela peut sembler inaccessible, mais de petites expériences ici ou là fonctionnent.

Si elles veulent venir en aide aux enfants des rues, les ONG doivent donc aider un corps social qui se morcelle, accompagner chacun dans la réhabilitation de son corps et la construction d'un sens de la ville, une cohérence de l'espace, une plus grande unité de vie. Nous avons vu que les institutions luttent souvent contre la victimisation des jeunes des rues, mais aussi leur assimilation à la délinquance. Elles luttent afin que le

regard de la société change et puisse être plus tolérant, qu'elle voie chez le jeune des rues un être plein de ressources et d'avenir et non un danger. Cependant, si les jeunes perdent confiance en eux, si les citoyens sont réduits à donner de l'argent sans être acteur du collectif que constitue notre société, perdant aussi confiance, tous se trouveront expropriés de l'espace commun de la rue. Être affecté par l'autre c'est reconnaître ses propres affects et leur dimension sociale de partage. Beaucoup d'ONG et d'associations publient de nombreux prospectus, des photos, afin de sensibiliser les citoyens à la cause des jeunes en situation de rue. Nous avons vu qu'elles utilisent des techniques de marketing afin de mieux transmettre leurs messages. Elles sont, au même titre que des entreprises qui vendent des produits, soumises à la concurrence des informations qui saturent les yeux et les boîtes aux lettres des citoyens.

Ces prospectus font appel à un langage standard qui désaffecte encore le citoyen et tentent généralement de le mobiliser en entrant dans une surenchère de violence verbale. La désaffectation des corps se paye de ce prix : celui d'un langage abstrait devenu monnaie d'échange et qui, sous prétexte de communication, de sensibilisation, est porteur d'une agressivité intense, exerce sur les individus un chantage qui ne parvient pas à réduire la distance.

La solution commence par le terrain. Sensibiliser vraiment les citoyens signifierait leur donner les conditions d'être affectés, or le langage ne permet pas de partager une expérience. Cela {302} passerait-il par le partage d'une activité en commun ? De nombreux bénévoles sont des citoyens qui tentent de partager une expérience de corps à corps affectés avec les personnes en situation de rue dans leur ville et leur regard en est durablement modifié. Mais tous les autres citoyens, dans les cités du monde entier, qui n'ont pas de temps ou d'aspirations à consacrer à ce partage d'expérience, peuvent être considérés comme de réels exclus de la réalité sociale de la ville et de la rue.

Ne peut-on proposer des alternatives ? Imaginer un service général, qui mobilise une classe d'âge pour quelques mois, où chacun partage l'expérience de l'accompagnement des jeunes en situation de rue ? Tout cela paraît peut-être encore utopique. Mais il n'y a, selon moi, pas d'autres choix que de partager une expérience dans l'action avec les jeunes pour être touché, changé par eux et que nous puissions sentir que notre rencontre les ait aussi changés.

Peut-on penser une activité éducative où les citoyens, les jeunes en situation de rue développent leur créativité au même niveau ? Il faudrait penser des espaces, des dispositifs. Il s'agit d'inventer des formations, des sensibilisations où le corps soit engagé afin qu'il reprenne confiance en lui dans sa capacité à être en relation.

Éducatrice en République Dominicaine, je cherchais à inverser les rôles figés dans la rue, en prenant des initiatives qui jetaient le trouble chez les passants et les jeunes eux-mêmes. Un jour, par exemple, nous nous sommes cotisés avec des amis pour créer un événement particulier : un voyage en calèche dans la zone touristique de leur ville, Santo Domingo. Dans la capitale, ces calèches à touristes sillonnent un quartier colonial où les jeunes sont habituellement assez mal vus et mal venus. Cette fois, non seulement ils accédaient à cette partie de la ville, mais ils pouvaient se trouver au-dessus des touristes qui les regardaient d'en haut le reste du temps, déroutant jusqu'au cocher tout étonné d'emmener avec lui cette bande bruyante et joyeuse dans une calèche habituée à des postérieurs beaucoup plus sages. {303} {304} cœurs avaient pour but d'aider le citoyen au quotidien, qui partage le même espace ville que le jeune des rues, à tenter de créer un lien, retrouver confiance en lui, en lui suggérant des techniques de relation de base.

Voici ce que comportait le message de nos petits cœurs :

« Un enfant qui vit dans la rue est un être humain, comme vous ; il a des droits, comme tous les petits garçons, les petites filles et les adolescents, à grandir dans un monde d'amour, de respect et de paix. Comment s'approcher d'un enfant qui vit dans la rue ?

– Si vous passez à côté d'un enfant qui vit dans la rue, offrez lui un sourire et regardez-le dans les yeux.

– Saluez-le de la main, prenez-lui la main s'il vous la tend, n'ayez pas peur de vous salir ! C'est un enfant que vous avez en face de vous ! (de plus, la main ne fait passer aucune maladie).

– Demandez-lui comment il s'appelle (en lui donnant votre prénom), comment fut sa journée, pourquoi il est dans la rue ?, etc. (intéressez-vous vraiment à lui et à ses réponses).

– Utilisez l'humour, ils sont très intelligents et ils aiment rire.

– Mieux vaut ne pas leur donner à manger ou de l'argent (pour ne pas favoriser une attitude de mendicité) mais donner de son temps, oui !

– Vous pouvez donner un ballon, ou un jouet (droit à se divertir), ils aiment jouer.

– Si vous êtes en train de manger, vous pouvez partager avec eux votre repas.

- Ne les ignorez pas si vous les rencontrez sur votre chemin.*
- Ne leur criez pas dessus, ne les insultez pas.*
- Pensez toujours que, en dehors de cette situation de rue, cet enfant a des rêves !*
- Aidez-le !*
- Vous pouvez nous contacter et devenir le référent d'un enfant en situation de rue à notre institution, à tel numéro. » {305}{306}*

Conclusion

L'urgence n'est qu'une méthode pour sortir de l'urgence.

Xavier Emmanuelli

J'ai écrit ce livre pour faire connaître les témoignages recueillis auprès des éducateurs de rue.

J'ai écrit ce livre pour qu'un débat puisse s'ouvrir dans l'ensemble de la profession afin d'améliorer nos pratiques d'accompagnement des adolescents des rues et leur transmission.

Enfin j'ai écrit ce livre pour *Pimpo*, cet adolescent de 14 ans de Saint-Domingue, mort brûlé vif en 2005 par un de ses meilleurs amis, dans un règlement de compte entre deux bandes des rues. Pimpo faisait partie de ces enfants et adolescents qui vivent dans la rue en République Dominicaine, principalement dans la capitale. Je garde en moi la colère et la frustration ressenties face à cette mort d'une violence extrême : que s'est-il passé au niveau de l'institution, de la société et même du système humanitaire pour que Pimpo meure ainsi ? Qu'aurions-nous pu faire pour que cela n'arrive pas ? Sommes-nous responsables de cet enchaînement tragique ? Je ne pouvais pas accuser seulement la fatalité. Pimpo est mort et son meurtrier était son ami. Je les avais côtoyés tous les deux en tant qu'éducatrice des rues. Ils avaient tous les deux 14 ans, et quelques mois auparavant l'association avait organisé un camp de vacances dans la montagne avec le groupe des « chiquitos » que nous accompagnions quotidiennement. Tous les deux étaient depuis plusieurs années en situation de rue.

Quelques jours avant le drame, la bande des « petits » avaient entrepris de construire une maison en carton sur un terrain vague du centre-ville. Il s'est produit un règlement de compte à propos de cette maison de carton. Pour que cela dégénère avec une telle violence, il faut que la frustration des enfants soit devenue intolérable, qu'ils aient subi de plein fouet la violence d'un présent sans rémission.

Les enfants attendaient que notre association – qui avait de larges bureaux récemment acquis – puisse les protéger pour la nuit, mais nous tardions à construire notre nouveau centre flambant neuf, qui devait être réalisé avec des capitaux étrangers. Pimpo et Michael n'ont pas attendu, victimes de toute la violence autour d'eux, qu'ils ont fini par retourner contre eux-mêmes. Dans un premier temps, j'en ai voulu à l'institution d'avoir failli, manqué à ces enfants, de n'avoir pas su les aider. Aujourd'hui, je crois avoir compris qu'au contraire, c'est l'institution qui a besoin d'aide.

Nombreux sont ces adolescents, filles et garçons, Willy, Pimpo, Jonathan, Augustin, Hugo, Ana, Victor, Michael, tant d'autres... qui survivent au quotidien et qui chaque nuit, chaque jour subissent une usure psychique et physique supplémentaire, qui s'ajoute aux traumatismes passés. Lorsque leur souffrance est visible, nous déclarons l'urgence. Mais quand celle-ci devient plus sourde, invisible alors elle semble ne plus intéresser personne. Le délitement a lieu, mais personne n'est plus là pour s'en rendre compte.

Nous, éducateurs, institutions, nous poursuivons notre tâche, mais parce que nous ne pouvons envisager l'échec, nous détournons le regard et n'arrivons pas à penser notre action éducative comme perfectible, comme un essai ou un bricolage auquel on se livre chaque jour. Nous sommes affectés, mais nous n'avons pas toujours l'appareil conceptuel qui nous permettrait de faire quelque chose de ces affects, nous n'en comprenons pas toujours assez bien le prix, nous ne savons pas assez combien il est précieux de s'exposer à l'échec et à l'imperfection de nos tentatives, tout soucieux que nous sommes de nous réfugier dans des certitudes, derrière nos objectifs et des évaluations échangeables. La fragilité est pourtant la chose que nous avons tous en commun, loin de l'aspiration à la performance si souvent vantée et désirée. En permanence, nous cherchons à nous rassurer sur la pertinence de notre action auprès des jeunes en situation de rue, mais cet écran nous empêche de nous apercevoir qu'en réalité l'écart se creuse, que le sentiment d'impuissance que nous cherchons à éviter est important pour que l'accompagnement ne soit pas une violence, par trop d'assurance.

En définitive, ce qui nous oblige à nous remettre en question n'est pas que des événements si terribles aient pu avoir lieu, mais le fait que nous nous soyons nous-mêmes perdus en chemin, en ayant peut-être embrassé de manière excessive la cause de ces jeunes. Au fil des années, le doute a laissé place à la culpabilité, car il s'est créé un imaginaire, un idéal, chez les institutions comme chez les adolescents des rues et chacun s'attriste de ne pas lui correspondre. La liberté du doute et de la tentative est précieuse, même se relever d'un échec peut s'avérer éclairant, c'est elle qui rend notre action sincère et pleinement humaine car singulière, vivante et non figée en un protocole.

Si nous ne regardons plus les adolescents et les enfants des rues, c'est que leur présence nous pose un problème permanent, elle met chacun dans une position paradoxale : nomades, insaisissables, ils inspirent le rejet aux sédentaires que nous sommes. Mais parce qu'ils sont jeunes, ces marginaux éveillent en nous le réflexe de les aider. En ont-ils réellement besoin ? La question se pose toujours, tant il y a de force en ces jeunes qui vivent dans un présent halluciné, permanent, une étrangeté qui nous pousse à nous questionner. Ce qui est sûr, c'est que la circonspection s'impose et que l'énergie de l'accompagnement, ce n'est pas dans la commisération, mais dans une recherche créative, active et habitée par la recherche de soi en l'autre qu'un éducateur saura la trouver et la maintenir. Nous ne redécouvrons pas à la violence, nous ne devons pas non plus la transférer : ce qui compte, n'est-ce pas d'être au présent en train de construire un vivre ensemble ? La seule solution pour l'homme est de s'opposer en situation, sans garantie d'en connaître jamais le résultat.